Naufragés des galaxies / Jean-Gaston Vandel

JEAN-GASTON VANDEL



Naufragés des Galaxies

ANTICIPATION

Editions "Fleuve Noir"

NAUFRAGÉS DES GALAXIES

DU MEME AUTEUR :

LES CHEVALIERS DE L'ESPACE (2e édition).
LE SATELLITE ARTIFICIEL.
LES ASTRES MORTS.
ALERTE AUX ROBOTS.
FRONTIÈRES DU VIDE.
LE SOLEIL SOUS LA MER.
ATTENTAT COSMIQUE (traduit en anglais par E. Asher, Editions Hector Kelly, Londres, sous le titre « ENEMY BEYOND PLUTO » et en italien par Patrizio Dalloro, Editions Mondadori, Milan).
INCROYABLE FUTUR.
L'AGONIE DES CIVILISÉS.
LE PIRATE DE LA SCIENCE.
FUITE DANS L'INCONNU.

Chez le même éditeur, dans la même collection.

JEAN-GASTON VANDEL

NAUFRAGÉS DES GALAXIES



COLLECTION
« ANTICIPATION »



EDITIONS « FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, Paris XIVe

NOTE PRÉLIMINAIRE

L'auteur tient à préciser que les renseignements inclus dans cet ouvrage, sur la structure des Galaxies et des astres qu'elles contiennent, sont puisés aux meilleures sources, et qu'on peut les tenir pour authentiques dans la mesure où la Science actuelle a élucidé les mystères du ciel.

De même, les prévisions formulées ici concernant l'équipement des futurs vaisseaux de l'espace sont basées sur des nécessités découlant des lois de la Physique.

Seules quelques hypothèses indispensables à la fiction romanesque relèvent de l'imagination pure.

Jean-Gaston VANDEL.

A Pierre ROUSSEAU
qui raconte la Science
en la faisant aimer.
J.-G. Vandel.

CHAPITRE PREMIER

Dans sa cabine personnelle, à bord du spaciojet GALAX qu'il commandait depuis bientôt trois ans, Flint laissa errer ses yeux sur le décor luxueux qui l'entourait. Cette ambiance d'un confort raffiné était indispensable pour un homme dont les responsabilités quotidiennes auraient fait reculer les caractères les mieux trempés. Dans un sens, ce luxe irritait Flint, car la sollicitude apparente des ingénieurs qui avaient construit le Galax ne reposait sur aucun sentiment humain, elle était uniquement motivée par le souci du rendement : le commandant du vaisseau étant un facteur essentiel et délicat, il fallait l'entourer des mêmes soins que les moteurs, les instruments de navigation ou les dispositifs de sécurité. Une machine parmi les autres, voilà comment l'armement intersidéral considérait Flint. Ni plus ni moins.

Une grimace d'amertume au coin des lèvres, il se leva pour aller regarder par le large hublot en cône tronqué qui séparait l'atmosphère pressurisée intérieure du vide glacé de l'espace. Ce hublot donnait vers l'arrière, il permettait de

voir la partie supérieure de la coque effilée du Galax, dont la forme rappelait assez celle d'un sous-marin. Pour l'instant, le vaisseau filait par inertie, sans accélération, moteur arrêté. Aucun flamboiement ne s'échappait des tuyères, et la surprenante teinte mauve de l'espace n'était empoussiérée que par une multitude d'étoiles.

Malgré ses années de croisières, Flint se sentait toujours rasséréné par ce spectacle grandiose. Quels que fussent ses soucis, la contemplation du ciel rechargeait mystérieusement ses forces morales. Personne au monde ne se doutait qu'il connaissait des heures de lassitude. Pour tous, équipage et passagers, il incarnait l'autorité, la supériorité. Sa stature athlétique, ainsi que son visage sévère, durement taillé, lui conféraient un prestige indéniable. Chacun pliait devant lui, et il en serait ainsi tant qu'il aurait une goutte de sang dans les veines. Mais ce pouvoir qu'il exerçait d'une façon absolue, Flint le payait d'une rançon : la solitude. Il ne se confiait jamais ; il avait des subalternes, des collaborateurs, des relations, mais pas d'ami. Et quand le poids de son rôle de chef lui pesait trop sur la poitrine, Flint s'arrêtait devant un hublot.

Il s'arracha à cette vision pour augmenter l'éclairage intérieur, dont il modifia la couleur et l'intensité : une clarté orange, chaude et nette, fit sortir l'ameublement de la pénombre. La couchette avec ses couvertures élastiques déboutonnées, le bureau métallique recouvert d'un enduit qui lui donnait l'apparence de daim gris perle, les tableaux où se répétaient les indications des instruments du centre de pilotage, les vingt-quatre écrans intervidéophoniques et les trois horloges murales apparurent avec un bizarre relief, bien qu'aucune ombre n'en soulignât les contours.

Le commandant fixa le calendrier automatique qui donnait le jour et la date en cours sur Terre. Deux mois s'étaient

écoulés depuis le départ. Il y avait déjà deux mois que Harlow, le chef de l'armement, avait dit à Flint, avec des yeux fuyants :

— Le 21 août, à 18 heures, temps moyen de Greenwich, vous ouvrirez cette enveloppe et vous vous conformerez aux instructions qu'elle renferme...

Et il avait tendu un pli cacheté, de petit format.

Flint n'était pas homme à discuter un ordre. Il n'avait demandé aucune explication. Mais depuis lors, il était hanté par l'expression qu'il avait décelée sur la figure de Harlow. Sans savoir pourquoi, il appréhendait quelque chose...

Ce n'était pas dans les habitudes de l'armement de confier une mission secrète aux commandants des paquebots intersidéraux, même quand ceux-ci partaient en croisière au lieu d'accomplir un itinéraire régulier. Surtout pas lorsqu'il y avait des passagers à bord.

Quant Flint avait constaté que des ingénieurs montaient une installation d'un nouveau genre sous le poste de pilotage du spaciojet, il avait froncé les sourcils et, séance tenante, il avait interpellé Rombaut, le capitaine d'armement responsable des constructions et de l'entretien de la flotte :

— Qu'est-ce que vos hommes fabriquent sur le Galax ? Je n'ai pas été prévenu de ces travaux !

Rombaut avait haussé les épaules d'un air désapprobateur, puis il avait répondu d'une voix traînante :

— Je fais ce qu'on m'a dit de faire. Quant à ce que ça représente, je n'en sais pas plus que vous. Je vous avouerai même que je n'ai pas la moindre idée de l'usage auquel sont destinées ces machines. Elles ne ressemblent à rien de ce que j'ai déjà vu, et Dieu sait si...

Le sang de Flint n'avait fait qu'un tour.

— Comment ? Vous voulez me faire croire que votre équipe monte sur mon vaisseau un appareillage qu'elle ne connaît pas ?

Embarrassé, le capitaine s'était contenté de hocher la tête en disant :

— On m'a apporté des caisses numérotées, un schéma des connexions à établir entre des unités préfabriquées qui contiennent vraisemblablement des systèmes électroniques, et des explications pour le raccordement au réseau de force. C'est tout. Un délégué du Ministère de la Guerre supervise le travail. Si vous voulez en savoir davantage, adressez-vous à lui.

Flint avait foncé sur le personnage en question, un officier du génie, âgé d'une quarantaine d'années.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? avait-il aboyé. Depuis quand s'arroge-t-on le droit d'installer à bord d'un paquebot civil des dispositifs qui intéressent l'armée ?

L'officier avait jeté un coup d'œil sur les galons et sur le calot de Flint, et se rendant compte qu'il avait affaire au commandant du vaisseau, il avait répliqué poliment :

— Je m'excuse, mais j'obéis à des ordres supérieurs. Je présume que vos armateurs vous fourniront tous renseignements utiles. Il ne m'appartient pas de vous éclairer sur la nature des installations nouvelles dont le Galax est doté.

— Mais qui diable actionnera ces engins ? Mon propre chef mécanicien n'est même pas au courant !

— Je l'ignore... Voyez Harlow : lui seul est en mesure de vous donner des précisions.

Et quant Flint avait revu Harlow, ce dernier s'était dérobé à son tour. Il avait simplement opposé aux questions de Flint une réserve empreinte de froideur. Les yeux fixés sur les ongles de sa main droite, il avait déclaré :

— Le pli que je vous ai remis concerne aussi l'emploi de l'équipement qu'on place à bord du Galax. Ne vous mettez pas martel en tête : en vous confiant cette mission, c'est un honneur que la compagnie vous fait.

Flint n'était pas sensible aux compliments, et il avait toutes

raisons de penser que celui-ci dissimulait autre chose qu'un hommage à ses qualités de navigateur de l'espace. Le mystère dont on enveloppait les transformations accomplies sur son spaciojet ne lui plaisait pas du tout.

— Ecoutez, avait-il dit à Harlow. J'emporte vingt-cinq hommes d'équipage et quinze passagers : je suis responsable de leur vie et de leur sécurité. Puisque vous ne jugez pas opportun de me renseigner pleinement avant le départ, je vous préviens que si vos instructions mettent en péril le vaisseau et ses occupants, je ne m'y conformerai pas. C'est à prendre ou à laisser.

Pour la première fois, un vague sourire avait apparu sur les lèvres épaisses de Harlow, et c'est d'un ton plus aimable qu'il avait ajouté :

— Je vous fais confiance, Flint. En tant qu'armateur, je souhaite vivement ne pas devoir recourir aux bons offices d'une compagnie d'assurance. Vous *devez* me ramener le Galax.

Puis, le lendemain, le jour du départ, outre les passagers prévus, cinq personnes étaient montées à bord. Quatre hommes et une femme, munis d'importants bagages. A part le fait que ces voyageurs détenaient un laissez-passer gouvernemental au lieu d'un ticket de passage ordinaire, ils ne se distinguaient nullement des riches oisifs qui allaient participer à la croisière. Aucun d'entre eux n'avait demandé un entretien particulier à Flint, leur conversation n'avait jamais roulé sur des sujets autres que ceux qu'on entend d'habitude sur un paquebot intersidéral. Et pourtant, Flint sentait qu'ils étaient montés sur le Galax dans un but bien défini. Le Gouvernement n'a pas la générosité d'envoyer cinq membres du personnel administratif en balade au delà du système solaire sans motif sérieux.

Avant l'appareillage, Flint et son chef-mécanicien, Dasseau, avaient soigneusement vérifié toute la machinerie

du Galax. De nombreux essais, des investigations minutieuses et une ultime perquisition dans les parties vitales du spaciojet les avaient convaincus que celui-ci était bien au point, prêt à remplir sa mission. La seule chose qui les tracassait un peu, c'était le local situé sous le poste de pilotage, et dont les portes scellées cachaient les appareils montés en dernière minute.

A l'heure dite, le Galax avait gagné la haute mer sous la propulsion de ses turbines à gaz. Arrivé à cinquante milles des côtes, ses six réacteurs principaux aidés par les fusées de décollage l'avaient arraché à l'élément liquide à la vitesse de huit cents kilomètres à l'heure. Les fusées ayant ensuite été larguées, le spaciojet avait pointé le museau vers le ciel et, avec une accélération constante communiquée pendant soixante secondes par un mélange alcool-oxygène, il avait escaladé les couches atmosphériques dans un effroyable rugissement. Lorsqu'il avait dépassé l'altitude de trente-cinq kilomètres, l'énergie nucléaire s'était substituée à la combustion chimique pour le catapulter dans l'espace, sans crainte de polluer par des particules radio-actives l'air que respirait la population du globe.

Et le voyage s'était poursuivi depuis, sans incident notable. Conformément au programme, le Galax avait contourné la lune, puis il avait foncé en direction de Vénus et traversé la couche de nuages qui dérobe la vue de cet astre aux observateurs terriens. Les passagers avaient été ravis de survoler cette planète à faible altitude, de découvrir son relief tourmenté, ses forêts touffues mais désertes, ses mers asséchées luisantes de sel cristallisé. De Vénus, le Galax avait filé vers Mars, puis il avait franchi la ceinture d'astéroïdes qui marque l'orbite d'une ancienne planète pulvérisée par un inconnaissable cataclysme, avait approché Jupiter d'assez près pour qu'on pût admirer les banquises de méthane et d'ammoniac qui en dessinent le contour. Ce monde gazeux et liquide

n'ayant pas à proprement parler de surface, il déçut les passagers qui se figuraient que cette planète avait un sol. A chaque croisière c'était pareil : les mêmes émerveillements, les mêmes protestations. A croire que ces gens n'avaient jamais lu un article sur le système solaire...

A présent, le Galax avait dépassé Pluton. Normalement, comme le spécifiaient les instructions nautiques, Flint devait franchir les limites du système, juste pour respecter le slogan qui figurait sur tous les prospectus publicitaires de l'armement, et qui annonçait: «Soyez le Christophe Colomb de l'Espace! Allez au delà du connu, au seuil de l'Univers, avec nos superbes spaciojets de croisière... » Et les clients payaient des sommes fabuleuses pour tournoyer dans le Vide à cinq milliards huit cent cinquante millions de kilomètres de la Terre !

Mais aujourd'hui, on était le 21 août, la date fixée par Harlow pour l'ouverture du pli, et Flint se doutait que le programme allait subir une petite modification.

Il alla consulter les trois horloges, qui marquaient du reste la même heure à quelques secondes près : 17 heures 57. La première, un chronomètre ordinaire, fonctionnait sur un principe mécanique et manquait de précision. La seconde, à quartz, servait de référence et toutes les horloges du bord étaient commandées par elle. Quant à la troisième, elle était basée sur la vitesse de désintégration d'un corps radio-actif, et d'une invariabilité absolue.

Scrupuleux, Flint attendit 18 heures pour ouvrir la petite enveloppe qu'il tenait dans la main. Lui, qui était célèbre pour son sang-froid dans les situations critiques, lui qui avait côtoyé des catastrophes sans que ses officiers pussent lire sur ses traits le moindre souci, il hésitait à présent devant ce carré de papier. Une sourde appréhension lui faisait retarder l'instant où il prendrait connaissance du texte, non qu'il craignît un quelconque danger physique, mais parce qu'il

savait qu'il démissionnerait de son commandement s'il estimait que les ordres de Harlow ne devaient pas être suivis. Et Flint aimait trop l'espace pour envisager une telle éventualité sans une petite crispation au cœur.

Subitement, son esprit de décision reprit le dessus. A l'aide d'un coupe-papier, il déchira d'un geste vif le bord de l'enveloppe. Celle-ci ne contenait qu'une feuille mince, couverte de cinq lignes d'écriture. Flint lut rapidement les quelques phrases qu'Harlow avait rédigées de sa propre main. Arrivé au bout, il crut avoir mal compris. Il recommença, relut mot par mot, encore incrédule.

Sa première pensée fut que Harlow était devenu fou, mais il écarta d'emblée cette hypothèse en songeant aux mystérieux préparatifs qu'avait subis le Galax et à la dernière conversation qu'il avait eue avec l'armateur.

Il déposa finalement le document sur son bureau et s'efforça de refréner l'extraordinaire excitation qui s'emparait de lui. Un frémissement nerveux le parcourut de la nuque aux talons. Il comprenait à présent pourquoi Harlow les avait choisis, lui et le Galax... Il ne manquait pas d'un sacré culot ! Faire participer des passagers à une expérience aussi inimaginable témoignait d'un rare cynisme ou d'une confiance totale...

Un dixième de seconde, Flint se rappela qu'il avait le droit moral de refuser, d'envoyer Harlow à tous les diables et d'achever sa croisière comme toutes les précédentes. Mais il sut aussitôt qu'aucune considération ne l'empêcherait de risquer l'aventure. Il avait son métier dans le sang, et depuis trois ans qu'il était contraint de suivre des sentiers battus, il refaisait constamment les mêmes itinéraires et se rouillait sur ce vaisseau trop luxueux. Une occasion unique lui était donnée d'échapper à la routine des voyages réguliers, et le fait qu'elle se manifestait sous la forme invraisemblable d'un défi à toutes les lois de la Physique constituait un argument

supplémentaire d'une puissance irrésistible. L'aventurier qui était en lui ne pouvait se dérober : Harlow avait vu juste !

L'index et le majeur de sa main droite appuyèrent simultanément sur deux boutons de l'intervidéophone. Deux petits écrans s'illuminèrent, puis un visage apparut sur chacun d'eux avec une expression interrogative.

— Simpson, Dasseau, venez immédiatement dans ma cabine.

Les réponses se confondirent :

— Bien, Commandant !

Flint relâcha les boutons, en écrasa un autre.

— Bert, veuillez prier le passager Breker de venir chez moi, tout de suite.

Maintenant Flint avait repris possession de lui-même. Il envisageait les choses avec sa lucidité coutumière et réendossait sa personnalité de chef. Une certaine exultation intérieure le réchauffait à l'idée qu'il allait avoir autre chose à faire qu'à conduire le Galax pour le bon plaisir de gens blasés. Ce coup-ci, il allaient en avoir pour leur argent !

Une minute à peine s'était écoulée depuis ses ordres que la porte ovale glissait de côté pour laisser entrer trois hommes : le chef-mécanicien Dasseau, le capitaine en second Simpson et le passager Breker. Les deux premiers, très virils dans leur tenue bleu ciel qui ressemblait à un *training*, étaient plus grands que le troisième, et plus jeunes. Breker avait l'air d'un expert-comptable d'une soixantaine d'années, un peu effacé, mais nullement surpris, semblait-il, par cette convocation insolite. C'était la première fois qu'un passager mettait les pieds chez Flint.

— Prenez place, Messieurs, invita le commandant en désignant les fauteuils de caoutchouc.

Lorsque ses hôtes se furent assis en silence, Flint resta debout devant son bureau et domina ses interlocuteurs de sa haute taille. Il ne les fit pas attendre :

— Vous deux, dit-il à ses officiers, je vous ai fait venir en qualité de témoins. Vos fonctions à bord du spaciojet rendent votre présence indispensable. Quant à vous, Mr Breker, je crois ne pas me tromper en supposant que vous attendiez cette conférence ?

L'interpellé inclina la tête en signe d'assentiment.

— Voici, exposa Flint. Quarante-huit heures avant le départ, on a procédé à des transformations du Galax dont personne ne m'a donné les raisons. Harlow, l'armateur, m'a simplement donné une enveloppe dont j'ai lu le contenu il y a cinq minutes. Je vais vous donner connaissance du texte :

> « A six millions de kilomètres au delà de l'orbite de Pluton, dans une zone de gravitation presque nulle, vous immobilisez le Galax dans l'espace. Vous cèderez alors au passager Breker l'initiative de fixer la course du vaisseau par l'entremise des dispositifs secrets installés sous le poste de pilotage. Il s'agit de vérifier expérimentalement la théorie de Vogt. Si elle s'avère exacte, votre point de destination est la Nébuleuse M. 33 à sept cent cinquante mille années-lumière de la Voie Lactée. Après une incursion de trois jours terrestres dans cette Nébuleuse, vous reviendrez au point de départ par le même procédé. Cette expérience ne doit pas allonger votre croisière de plus d'une semaine. — Harlow. »

Les deux officiers lâchèrent une exclamation, mais Flint arrêta net les paroles qu'ils allaient prononcer et poursuivit posément en s'adressant à Breker seul :

— J'ignore ce que peut être la théorie de Vogt, mais je constate de prime abord que les instructions de Harlow paraissent être en contradiction formelle avec tout ce qu'on sait à présent sur l'espace, le temps et la forme de l'Univers. Je ne vois pas du tout comment un vaisseau d'espace peut accomplir en moins d'une semaine un trajet aller et retour

de sept cent cinquante mille années-lumière, ni pourquoi on a désigné le Galax pour vérifier le bien-fondé d'une hypothèse. Mais je tiens à préciser ceci avant toute chose, Monsieur Breker : le seul maître du spaciojet, c'est moi. Je ne m'oppose pas en principe à votre tentative, mais j'y mets des conditions préalables. En toutes circonstances, et quoi qu'il arrive, vous demeurez *sous mes ordres*, quelles que soient vos qualités et vos attributions officielles. De plus, je me réserve d'interrompre vos manœuvres et de reprendre le contrôle du bâtiment si je l'estime indispensable. Enfin, aucun ordre ne peut être transmis à l'équipage sans passer par mon intermédiaire. Vous saisissez ?

Enfoncé dans son fauteuil de caoutchouc gris, Breker se gratta vivement le dessus de l'oreille avant de relever les yeux. Il vit les regards brillants de Simpson, de Dasseau, et celui plus dur de Flint, braqués sur lui. Vaguement mal à l'aise, il remua le dos puis articula d'un ton conciliant :

— Je conçois fort bien votre surprise, Commandant, et j'accepte vos conditions. Toutefois, je dois vous prévenir honnêtement que ces précautions se révèleront inapplicables...

— Pourquoi ?

— Parce que de deux choses l'une : ou bien l'expérience réussit, et je n'aurai nul besoin de l'équipage pour la mener à bien, ou elle échoue, et il ne se passera rien ! Et si par hasard se produisait un phénomène inattendu, vous seriez bien en peine de réagir avec efficacité sans connaître les principes qui entrent en jeu...

Un silence régna dans la cabine. Les paroles de Breker semblaient irréfutables, dans la mesure où elles concernaient ses rapports personnels avec Flint. Mais Dasseau avait un point de vue différent.

— Toute cette histoire me paraît fantastique, intervint-il, et de plus amples explications ne seraient pas superflues, mais

ce qui m'intéresse, moi, c'est de savoir si vous allez toucher à mes machines car, en fin de compte, ce n'est que sur elles que repose la sécurité du vaisseau.

Dasseau avait l'impertinence bien connue de tous les chefs-mécaniciens, et Flint la supportait parce que tout homme qui aime son métier est jaloux de ses prérogatives.

Breker fit face à Dasseau en arborant un sourire où perçait une lueur de moquerie :

— Non seulement je ne toucherai pas à vos machines, mais je vous informe qu'elles devront être complètement arrêtées au moment de l'essai.

— Ah ? fit Dasseau, assez déconcerté. Et comment espérez-vous franchir une distance aussi astronomique sans le secours d'une propulsion ? En sautant, peut-être ?

Breker redevint sérieux. Il dévisagea lentement les trois navigateurs qui formaient l'état-major du paquebot, puis sa voix résonna avec une étrange fermeté, comme s'il se dépouillait brusquement du déguisement derrière lequel il s'était abrité jusque-là :

— Oui, affirma-t-il, impertubable. En sautant... Et pour être plus précis, je vous annonce que le Galax va, pour la première fois dans l'histoire de la navigation interplanétaire, accomplir un bond qui le projetera hors de la Voie Lactée, et cela par l'intermédiaire d'un milieu inexploré jusqu'ici...

Il suspendit sa phrase pour donner plus de poids aux mots qui allaient suivre, puis il conclut :

— Nous allons sauter dans le *sub-espace !*

CHAPITRE II

Tout d'abord, Flint et ses deux lieutenants restèrent muets. Sourcils froncés, ils contemplaient l'étrange bonhomme qui, un peu auparavant, n'était qu'un passager

parmi les autres et qui, soudainement, leur découvrait de nouveaux horizons dans leur propre domaine. Avec une stupéfiante tranquillité, Breker leur affirmait que, sans moteurs, sans énergie de propulsion, il espérait transporter le Galax en un point du ciel dont la lumière mettait 750.000 ans pour atteindre les télescopes terrestres !

Flint se laissa tomber dans son fauteuil.

— Qui êtes-vous, exactement ? s'informa-t-il d'une voix changée.

— Professeur Arnold Breker, du M.I.T. (1) . Membre du Conseil Supérieur d'Astrophysique, expert en navigation intersidérale, attaché au Comité pour l'Exploration de l'Espace.

Cette cascade de titres exerça sur Flint deux effets contraires. D'une part elle lui procura un apaisement, car la présence d'un savant d'une telle envergure était garante de la légimité de l'entreprise, mais d'un autre côté elle l'irrita obscurément parce que les connaissances de Breker surclassaient incontestablement les siennes, et qu'un commandant en exercice n'aime pas être supervisé.

Pour marquer d'emblée la distinction qui s'impose entre le théoricien de laboratoire et l'homme d'action aux prises avec les réalités, Flint répliqua d'un ton bref :

— Enchanté. Commandant Flint, ex-pilote d'essai des engins spéciaux à réacteurs nucléaires, chef de la première mission de débarquement sur Mars, Colonel de réserve des forces extra-terrestres.

---

(1) M.I.T. Massachussets Institute of Technology, une des fameuses écoles techniques américaines.

Breker ne sourcilla pas. Son sourire reparut.

— Je sais, Commandant. Ce n'est pas par hasard que nous avons choisi votre unité. Ce facteur-là est intervenu pour beaucoup. Vous me demandiez pourquoi le Galax avait été désigné : en voici les raisons. Il fallait un vaisseau sous les ordres d'un officier de valeur, des passagers non prévenus, des deux sexes, pour qu'on puisse mesurer leurs réactions psychologiques devant une situation sans précédent pour des humains ; il fallait aussi un spaciojet dont la coque fût construite en un métal dia-magnétique repoussant violemment les lignes de force. Or le Galax est le seul paquebot de ce type, puisque la charpente et les revêtements sont en *arbizal*, un alliage d'argent, de zinc et de bismuth. Voilà donc un mystère éclairci...

Un peu moins tendu, Flint oubliait à présent la méfiance qu'il avait nourrie à l'égard de Breker. Sa curiosité de technicien reprenait le dessus, et il ne fallait pas regarder deux fois Simpson et Dasseau pour deviner qu'ils étaient déjà captivés par l'opération phénoménale que Breker allait entreprendre.

L'atmosphère chargée de la cabine se modifia. La simplicité du savant, ainsi que sa fragilité physique, faisaient qu'on pouvait difficilement le traiter en adversaire. Il émanait de Breker une sorte d'autorité morale à laquelle il était malaisé de se soustraire. Malgré eux, les trois officiers adoptaient l'attitude d'élèves devant un professeur.

Flint ne dissimula plus son intérêt. D'une voix moins assurée que d'ordinaire, il interrogea :

— Pouvez-vous nous dire sur quel principe repose l'expérience que vous allez tenter ? Quelle est cette théorie de Vogt ? Et qu'appelez-vous le sub-espace ?

De nouveau, Breker se gratta l'oreille. Ce devait être un tic, chez lui. Son embarras provenait du fait qu'il devait expliquer en peu de mots, à des gens non préparés, une théorie physique passablement complexe.

Faisant appel aux domaines qui étaient plus familiers à ses interlocuteurs, il débuta :

— Vous savez ce qu'il advient d'un électron lorsque change son potentiel d'énergie ?

Les trois hommes approuvèrent en silence, mais Breker répondit lui-même à sa question :

— Il change d'orbite. Lorsqu'il est excité par un rayonnement, il emmagasine de l'énergie et « saute » sur une orbite de plus grand diamètre. Lorsqu'il expulse sous forme de radiation le trop-plein d'énergie qu'il a assimilée, il revient spontanément à son orbite initiale. D'accord ?

Breker lança un coup d'œil aigu à ses auditeurs, comme s'il devançait les protestations qu'ils allaient émettre contre ce qui allait suivre :

— Or, un électron ne se manifeste *que sur une orbite*, mais on ne le saisit jamais au moment où il passe de l'une sur l'autre. Pourquoi ? Parce qu'il saute *instantanément* de l'une à l'autre en passant par le sub-espace. Voilà ce que prétend la théorie de Vogt !

Cette révélation provoqua effectivement un sursaut d'incrédulité chez les navigateurs. Flint souleva une première objection :

— Ce qui peut être vrai pour l'atome ne l'est pas nécessairement à l'échelle astronomique ! Les astres ne changent pas d'orbite selon la quantité d'énergie qu'ils renferment, que je sache !

— Je vous l'accorde, concéda Breker. Mais rappelez-

vous que le vide qui sépare les constituants d'un atome est, lui, absolument identique à celui qui sépare les étoiles. Or, c'est sur la nature de ce vide, sur ses propriétés internes que spécule Vogt. Il a pressenti l'existence d'un milieu, d'un plan si vous préférez, où le temps ne joue pas, et ses dernières recherches l'ont amené à la conclusion qu'on peut introduire un corps solide, tel que le Galax par exemple, dans ce sub-espace.

— Il voudrait, en quelque sorte, lui faire tenir le rôle d'un électron géant ?

— Exactement ! A l'échelle des astres et des galaxies, le spaciojet est encore, toutes proportions gardées, infiniment plus petit qu'un électron dans un atome de matière...

— Et vous croyez qu'en cas de réussite, des organismes vivants supporteraient sans dommage un tel déplacement ?

Breker marqua une hésitation, très fugitive, mais qui fut néanmoins décelée par Flint. A peine une ombre. Le savant reprit aussitôt :

— J'en suis persuadé. Une modification de structure n'est concevable que dans le temps, et non *hors* de la durée. Personne ne s'apercevra de cette transplantation instantanée dans un autre coin de l'Univers... Pas même moi !

Dasseau et Simpson s'efforcèrent de récupérer un rythme de respiration normal. Depuis quelques minutes, ils étaient oppressés et doutaient presque de leurs sens. L'idée qu'ils allaient participer, en chair et en os, à une expédition qu'ils n'auraient pas osé concevoir dans leurs rêves, leur coupait bras et jambes. Flint, par contre, commençait à voir les choses sous un angle très positif.

— Très bien, dit-il. Mais en admettant que tout se passe suivant vos prévisions, êtes-vous sûr *de pouvoir revenir ?*

Nous serions dans de beaux draps si votre système nous laissait en panne du côté de M. 33 !

Breker rétorqua vivement :

— J'en suis certain, Commandant. Si l'opération réussit dans un sens, le dispositif doit fonctionner en sens inverse. Au surplus, je n'ai pas l'intention de vous emmener d'un seul coup à la périphérie de la galaxie M. 33. Je procéderai en deux temps : un premier bond doit nous porter à mi-distance, le second aux abords immédiats de la nébuleuse. Nous agirons de même pour le retour.

Malgré l'ardente conviction qui imprégnait les paroles du savant, Flint et ses officiers ne pouvaient s'empêcher de penser que le spaciojet et ses occupants risquaient d'être mis à rude épreuve et que la part d'inconnu qui intervient dans toute expérience revêtait ici des aspects assez inquiétants. Ils se trouvaient un peu dans le cas de ce type qui, croyant recevoir un banal baptême de l'air, s'aperçoit trop tard qu'il est monté dans un avion de chasse piloté par un acrobate...

En tout état de cause, il n'était plus question de reculer. Flint avait donné son accord de principe, et ce n'étaient pas ses officiers qui allaient le contredire. Ni Dasseau, ni Simpson n'avaient froid aux yeux. Cependant, il y avait le problème délicat des passagers.

— Je présume qu'il vaut mieux ne communiquer à personne le but que nous poursuivons, dit Flint. Inutile de semer la crainte et l'énervement parmi les membres de l'équipage...

— En effet, approuva Breker. Ils s'apercevront toujours assez tôt de l'aventure dans laquelle ils sont embarqués. Ceci vaut également pour les passagers. A propos, quatre d'entre eux sont au courant... Ce sont les trois hommes et la femme qui ont un laissez-passer gouvernemental...

— Ouais, grommela Flint, je m'en doutais. Eux, que font-ils à bord ? Doivent-ils vous seconder ?

— Oui... du moins en partie. S'il m'arrivait quelque chose, Boris, qui est mon adjoint, peut me remplacer dans la conduite du spaciojet. Il est également expert en électronique. La dame qui nous accompagne, Lina Mandega, est spécialisée dans les faunes et les flores non terrestres ; Friedel est un chimiste éminent et Van Fleet un psychologue averti. Ensemble, ils constituent une équipe remarquable dont l'utilité se ferait sentir si nous posions le Galax sur une planète de la nébuleuse M. 33.

— Ah ? s'étonna Flint. Vous avez l'intention d'atterrir ?

Le visage de Breker refléta une soudaine gaité.

— Pourquoi pas ? Tant que nous y sommes...

Puis, avec une ride malicieuse au coin de l'œil, il ajouta :

— A moins que vous ne l'interdisiez, Commandant.

Flint resta de marbre. Ils avaient tous bien spéculé sur son tempérament, à Terre, avant le départ...

Le commandant eut la nette impression que Breker ne lui avait pas dit toute la vérité, et que Harlow lui-même ne savait pas tout. Si le Ministère de la Guerre avait patronné l'affaire, ce n'était pas uniquement pour vérifier une théorie. A l'origine du projet, on avait prévu que le Galax atterrirait quelque part, dans une autre nébuleuse, sans quoi la présence de cette équipe de savants n'aurait pas été justifiée.

Flint se leva. S'adressant à Dasseau, pour marquer la fin de la conférence, il donna des instructions :

— Décélérez progressivement le vaisseau de manière à l'immobiliser complètement au bout de 5 millions de kilomètres. Augmentez la gravitation intérieure pour rendre le freinage moins pénible.

Dasseau salua, inclina la tête en direction de Breker et sortit. Simpson qui s'était levé à son tour restait dans l'attente des consignes.

— Vous, continua Flint, vérifiez soigneusement les fermetures étanches et les torpilles d'abandon. Nous pourrions en avoir besoin. Prévenez l'équipage et les passagers qu'un exercice de sauvetage aura lieu dans vingt-quatre heures. Nous le déclancherons quelques minutes avant la plongée dans le sub-espace. Ainsi, tout le monde sera vêtu du vidoscaphe et, en cas d'avarie, ça limitera les dégâts. Nous serons prêts à toute éventualité.

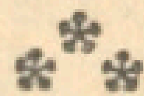
— Bonne idée, convint Breker. Une précaution ne coûte rien...

Simpson s'esquiva pour regagner le poste de pilotage.

Breker s'arracha au fauteuil souple et se remit debout. Il regarda le visage de bois de Flint avec une certaine satisfaction intérieure. Bien que cela pût sembler paradoxal, il considérait cet homme avec un sentiment de sécurité, comme si les événements eux-mêmes eussent dû lui obéir.

L'astrophysicien ne put rien lire dans les yeux glacés du commandant. Détournant le regard, il dit :

— Accompagnez-moi, je vous prie. Nous allons enlever les scellés du centre de navigation secret.



Dans la centrale nucléaire du Galax (une salle carrée de cinq mètres de côté, séparée des fournaises atomiques par une épaisseur de deux mètres de matériaux anti-radiations), les deux chauffeurs de service tuaient le temps par de longs bavardages sur la manière dont ils utiliseraient leur prochain congé à Terre.

Sandrini et Ceuppens se chamaillaient plus souvent qu'à leur tour, mais ils parvenaient toujours à s'entendre pour maudire le Galax, l'armement et le triste individu qui avait inventé les croisières interplanétaires. Tous deux avaient déjà plus de cinq ans de navigation spatiale inscrits dans leur carnet, et il y avait belle lurette qu'ils ne comprenaient plus l'agrément qu'on peut éprouver à se balader de planète en planète, enfermé dans un cigare de tôle plus hermétique que la caisse de la Compagnie. C'était encore pire qu'à bord des paquebots sous-marins qui eux, au moins, traversaient un océan en deux ou trois jours et abordaient un continent habité par des gens normaux.

— J'espère que le Pacha va remettre le cap sur la mère-patrie, maugréa Ceuppens en astiquant un panneau de titane constellé de cadrans. L'orbite de Pluton est dépassée, qu'est-ce qu'il attend pour faire demi-tour ?

Sandrini, noir de cheveux, les yeux de braise et le geste saccadé, se détourna du vaste hublot par lequel il repérait les constellations, pour remarquer :

— Nous ne sommes jamais allés aussi loin... C'est à peine si je vois encore Pluton sur l'arrière. Ça n'est pas normal...

Ceuppens fronça les sourcils. Il avait mauvais caractère et il ne fallait pas grand'chose pour lui rebrousser le poil. La mine méfiante, il approcha du hublot pour vérifier si Sandrini ne lui racontait pas des blagues.

Il dut se rendre à l'évidence : Pluton, qui est moins grand que la Terre, n'avait plus que la grosseur d'une bille. Bien que plus éloigné, Neptune avait l'apparence d'une pomme. Sandrini avait raison, jamais le Galax ne s'était aventuré si loin hors du système solaire.

— Je te parie que ce sont ces salauds de passagers, explosa-t-il. C'est toujours pareil ! Pour avoir la gloriole de

dire qu'ils sont allés plus loin que n'importe qui, ils feraient les pires excentricités !

— Dieu de l'atome, désintégrez-les ! grinça Sandrini. Qu'est-ce qui m'a donné l'idée de m'enrôler sur un spaciojet ? Et surtout sur celui-ci !

Subitement, l'un des écrans du tableau des communications intérieures se mit à clignoter : sa lumière verte s'allumait et s'éteignait à un rythme régulier. Une expression d'espoir se peignit sur la figure des deux chauffeurs.

Ceuppens se précipita, enfonça un bouton. L'écran s'éclaircit et le buste de Dasseau se dessina sur le verre. En même temps, une voix métallique résonna dans la salle :

— Puissance sur les quatre réacteurs d'étrave ! Poussée montant progressivement jusqu'à quatre tonnes. Variation de la gravitation intérieure : maximum 2 G. Ajoutez une demi-atmosphère d'oxygène dans le circuit du conditionnement. Terminé.

Ceuppens répéta le message mot pour mot, puis libéra le bouton.

— Enfin ! s'exclama-t-il à l'intention de Sandrini. Si on commence à freiner, c'est qu'on va repartir en sens inverse. Allons, grouille-toi ! Je m'occupe des réacteurs, fais le reste !

Envahi par une intense jubilation, il glissa sur le parquet de métal pour aller vers les volants qui commandent l'enfoncement des barres de cadmium. Les yeux fixés sur les compteurs de radiations, il actionna la première manivelle.

Le jeu de ses réflexes professionnels l'empêcha de noter que Sandrini ne lui avait pas répondu. Ce dernier surveillait des manomètres de pressurisation et ouvrait lentement la vanne libérant l'oxygène dans le circuit, mais il ne semblait nullement rasséréné par les ordres que venait de distribuer Dasseau.

Ceuppens vit se multiplier les scintillations des compteurs. En même temps, les aiguilles des thermomètres et des ampèremètres grimpaient le long des graduations. A l'extérieur, les tuyères expulsaient des torrents d'énergie pour ralentir la progression du vaisseau. Le ralentissement se faisait sentir en exerçant une pression sur tous les objets que contenait le Spaciojet, et aussi sur les êtres qui vivaient à bord.

Le moteur du Galax était une étoile en miniature : dans les parois du four atomique se développait le cycle de désintégration et d'intégration connu sous le nom de Cycle de Bethe, et la chaleur fournie par la dissipation de quelques grammes d'hydrogène suffisait à communiquer au vaisseau une poussée qui pouvait atteindre 6.000 tonnes. De l'azote, de l'oxygène et du carbone reproduisaient ici l'infernal jaillissement de puissance qui se poursuit depuis des milliers de siècles dans le soleil, sans apport notable de matière extérieure.

C'est ce débordement de forces impétueuses, se manifestant sous la forme de rayons gamma, que Ceuppens contrôlait en tournant les manivelles. Quand une dernière lecture des instruments de mesure lui eût indiqué que les quatre tonnes réclamées par Dasseau s'opposaient à l'avancement, il se tourna vers Sandrini qui ajustait les régulateurs de gravitation.

— Attends qu'on ait fait demi-tour, lança-t-il avec une grimace. Tu verras si c'est quatre tonnes que je leur enverrai. Je te jure qu'ils pourront se retenir à la rampe, je leur collerai une accélération dont ils se souviendront leur vie durant, les Christophe Colomb de l'étage au-dessus !

Voyant que Sandrini conservait un air plutôt morose, le chauffeur mit les poings sur les hanches et contempla son collègue avec plus d'attention. Comme celui-ci s'obstinait à ne rien dire, Ceuppens s'inquiéta :

— Hé ! Dis donc, tu en fais une bobine ! Tu as peur de rentrer ?

Le front bas, Sandrini lui décocha un coup d'œil fulgurant. Abandonnant le tableau de contrôle, il vint se planter devant son compagnon de quart.

— Rentrer ? dit-il avec dérision. Tu prends tes désirs pour des réalités... On n'est pas sur le point de mettre cap sur la Terre, crois-moi !

Tout l'enthousiasme de Ceuppens sombra d'un coup. L'attitude de Sandrini, qui était plus ancien que lui à bord du Galax, faisait vaciller ses espoirs. Une crainte subite lui étreignit la gorge. Un peu enroué, il s'enquit :

— Eh ben quoi ? La manœuvre est normale, non ?

L'autre eut un rictus sarcastique. Il se posa l'index sur la tempe, le fit pivoter rapidement et s'écria :

— Normale ? Tu es cinglé ! Depuis quand freine-t-on un spaciojet pour faire demi-tour ? C'étaient les réacteurs *arrière* qui auraient dû entrer en action, avec un angle de décalage pour amorcer un virage dans l'espace !

Ceuppens ouvrit des yeux ahuris, comme s'il avait reçu un coup sur le crâne. La vérité cheminait lentement dans son cerveau, mais il finit par comprendre.

— Mille tonnerres ! glapit-il en se frappant la paume contre le front. C'est pourtant vrai ! Mais alors, qu'est-ce qui lui prend, au pacha ? Il est devenu fou ?

Sandrini fit un signe d'ignorance.

— Je n'en sais rien. Tout se passe comme s'il voulait immobiliser le Galax hors du système solaire. Mais du diable si j'y pige quelque chose... Ça ne s'est jamais vu...

Consterné, Ceuppens regardait ses cadrans avec dépit. Il hasarda une timide supposition :

— Il veut peut-être retourner en machine arrière pour épargner les tuyères de poupe. Tu sais bien que Dasseau

avait fait une drôle de tête, quand il les avait examinées après la sortie du champ d'attraction de Jupiter...

Sandrini haussa les épaules.

— D'accord, elles étaient un peu bouffées, mais elles pouvaient encore nous propulser pendant des semaines, surtout au retour, quand nous sommes aidés par la gravitation du soleil.

Il réfléchit deux secondes. Lui aussi voulait s'accrocher à un ultime espoir. Il reprit :

— Non, je ne vois qu'une explication : c'est que Flint doive relever quelques mesures astronomiques et qu'il se place dans les meilleures conditions d'observation. Dans ce cas, le retard ne sera pas considérable.

Ceuppens médita sur cette probabilité. Il était prêt à saisir le plus petit fil qui lui eût permis de raccomoder son optimisme, maintenant que sa première certitude s'était volatilisée.

— Ce doit être ça, opina-t-il. D'ailleurs, que serait-ce d'autre ?

Un petit silence régna. Sandrini se posait la même question et se creusait la cervelle pour découvrir une autre possibilité. A nouveau, il envia le personnel du poste de pilotage : ces types de la coupole savaient toujours ce qui se passait, car il fallait bien qu'on les informe. Tandis qu'ici, dans les bas-fonds du spaciojet, on était contraint de deviner. Sauf en cas d'avarie : alors on était aux premières loges !

— Nous verrons bien, conclut-il avec un soupir. Atkins et Benim vont venir nous relever ; ils auront peut-être appris quelque chose...

CHAPITRE III

Dans le vaste salon qui occupait toute la largeur d'un étage du spaciojet régnait une vive animation provoquée par la décélération progressive qu'avaient ressentie les passagers. Le moindre incident suscitait de l'effervescence, chez ces gens enfermés pendant des mois dans un lieu clos, parce qu'il rompait la monotonie d'un voyage dont les premières semaines avaient largement suffi à épuiser l'originalité.

Miss Mervil, une vieille fille grincheuse qui s'était offert cette croisière sidérale uniquement pour trouver de la compagnie, marmonnait à l'adresse du passager qui se tenait auprès d'elle :

— Le Commandant aurait dû nous prévenir... Il sait que je déteste ces changements de vitesse !

Et son air pincé en disait long sur son mécontentement, en face d'un tel manque d'égard. Son interlocuteur, un homme d'une soixantaine d'années, Hector Fauchois, prit un malin plaisir à attiser son ressentiment.

— Il doit le faire exprès, insinua-t-il. Il ne rate aucune occasion de vous être désagréable, ce rustre...

Retiré des affaires, sans famille, Fauchois avait pris un billet de passage sur le Galax pour assouvir un peu tardivement la soif de voyages et d'aventures qui le tenaillait depuis l'adolescence, et que des occupations trop absorbantes avaient toujours empêché de satisfaire. Sur le spaciojet, il était heureux : l'esprit libre, détendu, loin des tracas qui lui avaient gâché l'existence, il s'était fait plusieurs amis. Toutefois, son suprême divertissement consistait à exaspérer Miss Mervil, ce qui n'était guère difficile. Il trouvait un allié en la personne de Simon Lhermite, un riche fils de famille

qui, lui, passait le plus clair de son temps dans l'espace pour fuir un monde qui ne l'amusait plus. Cynique et séduisant, Lhermite exprimait sur toutes choses des opinions non conformistes qui, souvent, scandalisaient ses auditeurs.

Ayant entendu la réponse de Fauchois, il prit le parti de Miss Mervil avec un clin d'œil de connivence :

— En effet, c'est inadmissible. Ce Flint témoigne d'une désinvolture insensée. Il aurait pu nous demander notre avis...

Miss Mervil scruta son visage impénétrable d'un regard perçant. Lhermite avait-il l'intention de se moquer d'elle ou parlait-il sérieusement ? Incapable d'en décider, elle conserva son air de dignité offensée et, montrant par le hublot la clarté bleue qui éclaircissait à présent le mauve du ciel, elle reprit :

— Il est bien pressé de rentrer ! Vous sentez comme nous accélérons ?

Fauchois et Lhermite échangèrent un coup d'œil. Manifestement la vieille dame n'avait rien compris, elle s'imaginait que le Galax repartait en sens inverse... Il est vrai que sans repères, il était impossible de se rendre compte du mouvement qui animait le vaisseau car les effets d'une accélération ou d'un freinage sont identiques au sens près. Lhermite entreprit de rectifier son erreur :

— Désolé de vous contredire, Miss Mervil, mais nous *ralentissons !* Les réacteurs qui viennent de s'allumer ne nous impriment pas une vitesse, ils contrecarrent celle que nous avions...

L'interpellée fronça les sourcils, son nez devint encore plus pointu. Ce jeune homme espérait-il l'abuser ?

D'un ton vinaigré, elle rétorqua :

— Quelle sottise ! C'est comme si vous prétendiez qu'un navire avance dans la direction opposée à la propulsion de ses hélices...

Lhermite leva les yeux au plafond, écœuré par une incompréhension aussi incurable. Accablé, il dédaigna de fournir des explications et se rabattit sur Fauchois :

— C'est bizarre, souligna-t-il. D'ordinaire les commandants n'exécutent cette manœuvre que lorsque le vaisseau est pris dans un champ de gravitation...

Fauchois, pour qui la navigation sidérale était une nouveauté, oublia aussitôt de taquiner Miss Mervil et s'inquiéta :

— Vous croyez que nous sommes en danger ?

Lhermite faillit succomber à la tentation de flanquer la frousse à ses deux interlocuteurs, mais il était trop intrigué par l'aspect inhabituel de cette décélération pour exercer sa verve.

Il secoua la tête et affirma :

— Pas le moins du monde. Flint doit avoir une idée en tête...

A trois mètres de ce petit groupe, Lina Mandega et les autres membres de l'équipe du professeur Breker, qui savaient tous à quoi s'en tenir au sujet du freinage du Galax, feignaient l'étonnement. A l'approche du moment fatidique où Breker entrerait en scène, un frémissement d'impatience contenue les rendait plus volubiles que d'habitude.

— Le commandant nous réserve sans doute une surprise... émit l'astrophysicien Boris, pince-sans-rire. En arrêtant le Galax au-delà du système solaire, il veut peut-être nous donner un exemple de milieu dépourvu de pesanteur ?

— Il faudrait aussi qu'il stoppe la gravitation intérieure, dans ce cas, dit Freidel, un homme jeune encore, maigre et

voûté. Si telle est son intention, ça promet d'être cocasse... à condition de ne pas durer trop longtemps !

— Pourquoi ? demanda une petite voix claire, celle d'une gamine de quatorze ans.

— Ah ! Te voilà, toi ! s'écria Boris d'une voix paternelle.

Puis, prenant la fillette par les épaules, il l'attira dans le cercle et lui expliqua :

— Parce que nous flotterons tous en l'air, comme si nous ne pesions plus rien. Tu pourras retourner un verre d'eau sans qu'une goutte s'en échappe, abandonner un miroir n'importe où sans crainte qu'il tombe et qu'il se brise, te mettre dans toutes les positions imaginables au-dessus du plancher sans le moindre effort, mais prends garde si tu sautes, car tu te cogneras la tête au plafond et tu ne redescendras plus !

— Oh ! Que ce sera rigolo ! dit la petite Rose en claquant des mains.

— Pas pour moi, grogna Miss Mervil qui avait entendu les paroles de l'astrophysicien. Je n'ai pas la moindre envie de flotter, figurez-vous.

— Si vous voulez, je vous attacherai au hublot, suggéra Lhermite.

— Pourrons-nous sortir du spaciojet ? questionna Fauchois, très intéressé. Ce serait une impression inoubliable, que de voguer dans l'espace autour du vaisseau, en plein ciel !

— Je vous crois, dit Friedel, surtout sans scaphandre... Vous m'en diriez des nouvelles ! Avec la température proche du zéro absolu qui règne à l'extérieur, vous deviendriez cassant comme du verre.

— Quelle horreur ! glapit Miss Mervil. Je n'aime guère ces plaisanteries de mauvais goût...

Le reste de sa phrase se perdit car l'attention de tous les passagers fut invinciblement attirée par l'entrée d'une jeune femme d'une beauté remarquable. Même Simon Lhermite était subjugué par le charme de Susan Texon, et pourtant celle-ci ne cherchait nullement les hommages masculins. Depuis le début de la croisière, elle s'était toujours tenue à l'écart et chacun se demandait ce qui avait pu pousser cette fille splendide à s'isoler à bord d'un spaciojet. Seule la petite Rose était parvenue à vaincre la froideur de Susan, et un léger embarras marquait l'apparition de cette femme étrange, aimable mais distante.

Vêtue d'une robe noire dont la ligne simple rehaussait la forme parfaite de son corps, Susan avait de longs cheveux blonds lustrés qui tombaient en rouleau sur ses épaules. Ses yeux verts aux cils recourbés et sa bouche admirable fascinaient les hommes les plus indifférents, ce qui expliquait en partie pourquoi Susan se réfugiait dans une réserve perpétuelle.

Toutefois, la légère secousse et l'alourdissement qu'elle avait ressentis quelques minutes auparavant l'avaient incitée à rejoindre les autres passagers pour voir ce qui se passait.

Après un regard à la ronde, elle s'informa :

— Où est Mr Breker ?

Ce dernier était à peu près le seul homme à bord avec lequel Susan avait eu quelques conversations suivies.

Boris fit un signe d'ignorance et répondit :

— Je présume qu'il est dans sa cabine, Miss Texon. Nous ne l'avons pas vu depuis le début de la soirée.

Simon Lhermite avança vers elle, la gorge un peu contractée, et saisit l'occasion de lui dire quelques mots :

— Heu... En son absence... puis-je vous aider ?

Les cils de Susan battirent ; après un court silence, elle demanda :

— Savez-vous ce que signifie cette diminution de vitesse ?

Lhermite écarta les deux mains en un geste évasif.

— ...Non. C'est la question que tout le monde se pose, mais nous ne tarderons pas à être fixés, je pense. Si vous le désirez, je puis m'en informer auprès du Commandant ?

Miss Mervil se pencha à l'oreille de Fauchois et lui murmura tout bas :

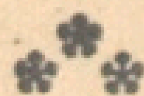
— Ce n'est pas à elle qu'il proposerait de l'attacher à un hublot...

L'homme d'affaire lui adressa un sourire contraint, tout en s'avouant que cette idée ne lui viendrait pas non plus, en ce qui concernait Susan.

Boris, Friedel et les autres reprirent leur conversation à bâtons rompus, Rose alla se pelotonner sur un divan qui faisait face à une large fenêtre de quartz, tandis que Lhermite s'ingéniait à prolonger l'entretien avec la ravissante passagère.

Brusquement, un déclic annonciateur se fit entendre dans le haut-parleur central encastré dans le plafond. Du coup, le léger brouhaha s'éteignit et chacun prêta l'oreille, dans l'attente d'une communication.

« Avis général : dans six heures aura lieu un exercice d'abandon. Au signal de la sirène, les passagers revêtiront leur vidoscaphe et se rendront sans tarder à la torpille désignée par leur numéro de cabine. Ils se conformeront alors aux ordres que leur donneront les chefs de torpille. Cet exercice leur permettra de vérifier le bon fonctionnement du circuit respiratoire et des interphones des vidoscaphes. Il durera une heure et s'accompagnera peut-être d'une sortie du spaciojet, si les passagers en expriment le désir. Terminé. »



Mostyn, le maître d'équipage, entendit l'avis que diffusait Simpson alors qu'il était en train de vérifier la propreté des cuisines et les logements du personnel. Une expression de profond ennui se refléta sur ses traits burinés. On ne l'avait pas prévenu de cet exercice. Ça promettait du joli : ces empotés de passagers allaient encore s'embrouiller dans les connexions des vidoscaphes, oublier le raccordement des bonbonnes, étouffer sous leur casque en plexiglass et faire fonctionner leur réacteur individuel « pour voir comment ça marche » au risque de brûler leurs voisins...

Mostyn descendit lourdement l'échelle de titane qui conduisait à l'étage inférieur et longea l'étroite coursive menant aux compartiments des techniciens. Dès qu'il parut dans l'embrasure de la porte ovale, il fut accueilli par des récriminations :

— On ne peut donc jamais nous laisser en paix ! Flint nous prend pour des chauffeurs de taxi ! Trimbaler ces feignants en torpille ! On en aura pour huit jours à astiquer les engins, après !

— Silence, vous autres ! tonna Mostyn, déjà trop contrarié lui-même pour supporter ces vaines protestations.

Il promena un regard vindicatif sur les six hommes en *training* orange réunis autour de la table.

— Le premier qui fera une objection aura un bon petit boulot : il ira limer les cratères des tuyères de poupe !

Cette menace produisit son effet : un silence absolu s'installa dans le local. Personne n'envisageait de gaîté de cœur la perspective de s'enfermer dans un scaphandre antiradiations, puis d'enfiler un vidoscaphe par-dessus, et de passer des heures dans cet accoutrement à l'extérieur du vaisseau, dans l'inhumaine solitude du vide, à s'escrimer avec des outils sur les revêtements d'une effroyable dureté qui tapissaient la gueule des tuyères.

Ayant repris le contrôle de la situation, Mostyn plaqua les deux mains sur la table et poursuivit de sa voix grondante :

— Vous avez entendu la consigne ?... Les torpilles doivent être parées pour l'échappement, toutes ! Et tâchez de vous montrer polis avec les passagers, bande de propres à rien ! Si quelque chose cloche, c'est sur moi que ça retombera, et je vous garantis que si Flint n'est pas content, je vous ferai drôlement tourner jusqu'à la fin du voyage ! Compris ?

Dans un équipage de spaciojet, il y a toujours quelques mauvaises têtes, mais Mostyn s'y entendait à les mettre au pas, et on le savait. Les règlements lui interdisaient de frapper les membres du personnel, mais il avait une manière bien à lui de s'y conformer : il ordonnait à celui qui l'avait provoqué de l'accompagner sur la coque, en vidoscaphe, sous prétexte d'y accomplir un travail quelconque. Puis, à l'extérieur du spaciojet et hors de la vue de ses occupants, il agrippait le délinquant dans ses poignes puissantes et arrachait les connexions de chauffage. En quelques minutes, le type était congelé. Alors Mostyn le traînait à l'intérieur et racontait qu'il avait eu un petit accident. Celui qui avait été soumis une fois à ce traitement s'en souvenait toute sa vie...

Sans quitter les techniciens des yeux, Mostyn se redressa. Sa carrure impressionnante masquait entièrement la porte par laquelle il était entré, et sa tête de bandit inspirait des réflexions salutaires à ceux qui voulaient faire le malin.

— Allez-y ! conclut-il. Routine de vérification AQ. Vous avez deux heures devant vous pour me remettre les formulaires d'essais.

Il leur tourna le dos, passa dans la coursive et remonta l'échelle. Il poursuivit son ascension jusqu'à la coupole de pilotage, où Simpson était de garde avec ses aides. Le dôme

transparent qui coiffait le centre nerveux du Galax était traversé en certains endroits par des instruments de mesure dont Mostyn n'avait jamais été fichu de se rappeler le nom.

Le commandant en second se mouvait avec aisance entre ces multiples appareils qui dotaient le Galax d'une ultra-sensibilité phénoménale. Pour Simpson, les indications des cadrans et des écrans étaient aussi claires qu'un langage. Quand il les consultait, c'était comme s'il interrogeait l'espace et comme si celui-ci répondait à l'aide de vibrations.

Une batterie de télescopes, montés en tourelle comme des pièces d'artillerie, était braquée en permanence sur le firmament. Elle était mue par des servo-moteurs connectés à des cerveaux électroniques qui en calibraient l'orientation exacte. Mais si les télescopes donnaient des astres une vision directe, d'autres appareils révélaient bien plus de choses ur leur mystérieuse personnalité. De petites antennes capaient les ondes hertziennes émises par les étoiles et faisaient apparaître sur des écrans des lignes fulgurantes de forme variable. Des spectroscopes annonçaient sans erreur si la umière reçue provenait d'un corps céleste solide, liquide ou gazeux et révélaient sa température. Des bolomètres, nfluencés par l'infra-rouge, signalaient la proximité d'astéoïdes chauds mais non luminescents. Des enregistreurs nicrophotométriques dressaient « l'état-civil » du rayonnenent des astres en fusion, recensaient et mesuraient toutes eurs radiations, depuis les terribles rayons gamma jusqu'aux ueurs de l'ultra-violet. Disposées en divers points de la oque, des cellules photo-électriques captaient et trahissaient nfailliblement la présence de rayons X ou de rayons cosniques.

Ainsi protégé par ces mille yeux qui scrutaient l'espace, e Galax fonçait dans la nuit éternelle sans crainte d'être urpris par un péril émergeant de l'abîme. Ses radars perpé-

tuellement en action tâtaient le vide comme d'interminables tentacules, pour détecter l'approche improbable d'un spacionef venu d'un autre système planétaire.

Mostyn était toujours intimidé lorsqu'il pénétrait dans le sanctuaire de la navigation spaciale. N'étant pas parvenu à réussir les examens qui eussent fait de lui un officier breveté, il vouait une admiration sans borne à ses supérieurs. Il se serait fait hacher sur place pour Flint, s'il en avait reçu l'ordre.

C'est à peine s'il osa attirer l'attention de Simpson. Ce dernier était absorbé par un calcul qui devait lui fournir la position du Galax par rapport à deux étoiles : la Polaire et le Soleil.

Le lieutenant vit enfin que le maître d'équipage désirait lui parler.

— Qu'y-a-il, Mostyn ?

— Je voudrais savoir si vous avez *vraiment* l'intention de chasser les torpilles, avec les passagers dedans... ?

Simpson demeura silencieux. Il comprenait l'étonnement de Mostyn : cette manœuvre n'était jamais exécutée à bord d'un paquebot en croisière, sauf, bien entendu, si une situation critique l'exigeait. D'autre part, Flint avait été formel : ne rien dire à l'équipage qui pût susciter de l'inquiétude...

— Non, dit Simpson. Je ne crois pas que nous pousserons l'exercice d'abandon jusque-là. Néanmoins, il faut tout prévoir : les passagers pourraient insister, et c'est leur droit. Veillez donc à ce que tout soit paré. Renouvelez les charges d'éjection dans la culasse des tubes, pour plus de sécurité.

— Bien, sir ! acquiesça Mostyn, de plus en plus perplexe.

Puis, prenant son courage à deux mains, il s'enhardit à demander :

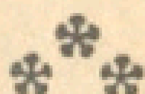
— Cette décélération, sir... Elle représente quoi ?

Simpson détestait mentir. Il n'aimait pas non plus rabrouer un subalterne sans raison précise. Au fond de lui, il pensait que l'expérience de Breker pouvait bien marquer la fin du Galax dans une gigantesque explosion, et il éprouva soudain un sentiment de solidarité humaine envers ce gorille de Mostyn, qui ne se doutait de rien.

— Nous devons nous immobiliser quelques heures pour effectuer un travail scientifique de haute précision, déclara-t-il. Après, nous prendrons le chemin du retour à haute vélocité.

— Merci, sir, dit Mostyn, rassuré.

Au moins, à présent, il saurait quoi dire à ces têtes de lard de l'entrepont. Et le premier qui desserrerait les dents, il l'emmènerait faire un tour hors du Galax.



Dasseau franchit la porte blindée qui obturait la salle des machines. Les chauffeurs de quart étaient de nouveau Ceuppens et Sandrini. A la vue de leur chef, ils rectifièrent la position.

Le front soucieux, Dasseau leur dit :

— Ramenez lentement la poussée à un dixième de tonne. Le vaisseau a déjà notablement perdu de sa vitesse et il ne s'agit pas que nous refilions en arrière. Pesanteur interne à I G.

Ceuppens agrippa la manivelle et donna quelques tours, puis il saisit un volant vertical et le déplaça d'une graduation. Aussitôt les compteurs de radiations chantonnèrent sur une note plus grave, les points lumineux des écrans descendirent de quelques degrés.

— Coupez tout à fait l'adjonction d'hydrogène, dit Dasseau. La réaction continuera assez longtemps.

Ceuppens obéit. Sandrini, devant un panneau métallique, enclenchait systématiquement une série de manettes pour diminuer la pesanteur artificielle qui maintenait les hommes et les objets en place.

Dasseau ne descendait pas souvent dans la centrale de propulsion. Il s'y tenait toujours au départ et à l'arrivée, pour exécuter lui-même les ordres qui parvenaient alors de la coupole de pilotage, mais en croisière on ne le voyait presque jamais, il communiquait ses ordres par l'intervidéophone.

Ceuppens et son collègue considéraient vaguement cette visite comme un mauvais signe. Quelque chose ne tournait pas rond à bord du Galax. Pourquoi Simpson avait-il subitement décrété qu'un exercice de sauvetage devait avoir lieu ? Et pourquoi le spaciojet allait-il rester suspendu bêtement dans le vide au lieu de filer vers la Terre comme un météore ?

— On ne rentre pas encore, chef ? questionna Ceuppens d'une voix mal assurée.

— Je n'en sais rien, jeta Dasseau, de méchante humeur.

Puis, cédant à un accès d'humour féroce, il ajouta d'un ton radouci :

— Il se pourrait qu'on fasse un petit détour...

Derrière son dos, Ceuppens et Sandrini échangèrent une grimace dépitée.

CHAPITRE IV

Dans le local sous le poste de pilotage, Flint observait avec vigilance les mouvements de Breker. Ce dernier, assis devant un large pupitre en sélectite, une matière hautement isolante de teinte ivoire, surveillait la lente montée de trois

aiguilles sur des cadrans circulaires. Des deux mains, le savant manipulait de larges boutons noirs.

— Savez-vous pourquoi la théorie de Vogt ne pouvait être vérifiée que dans le vide ? demanda le savant sans quitter les aiguilles des yeux.

— Non, dit Flint.

— Parce qu'il règne dans l'espace interstellaire un froid voisin du zéro absolu, 273 degrés sous zéro. Or, à cette température les métaux deviennent super-conducteurs, c'est-à-dire qu'ils n'opposent plus de résistance aux courants électriques. La coque extérieure du spaciojet se trouve actuellement dans ces conditions...

— Mais qu'allez-vous faire exactement, pour déplacer le Galax dans le sub-espace ?

— La même chose qu'à un électron qu'on veut chasser d'une orbite : je vais communiquer à son enveloppe extérieure une charge électro-statique instantanée qui le projettera dans le sub-espace.

— Et comment pouvez-vous définir le point de l'Univers où vous émergerez ?

— Par l'intensité de la charge qui commande la distance d'éloignement — 400.000 années lumière en l'occurrence — et par l'orientation du champ magnétique qui en résulte, pour déterminer la direction.

Flint médita quelques secondes. Malgré tout, il demeurait sceptique ; son esprit se refusait à envisager qu'on pût déplacer en bloc un vaisseau tout entier par un procédé qui ne comportait aucune action mécanique, fût-ce par l'intermédiaire d'un milieu hypothétique baptisé sub-espace.

Il dévoila carrément le fond de sa pensée à Breker.

Le savant interrompit un instant ses manœuvres, se carra dans son fauteuil et regarda Flint droit dans les yeux.

— Ecoutez, Commandant, je ne puis vous faire une

démonstration mathématique de la théorie, mais je vais vous donner une comparaison assez frappante de ce qui va se produire : vous savez que la loi de Newton, exprimant la force de la gravitation, et celle de Coulomb, qui définit l'attraction ou la répulsion des charges électriques, s'écrivent *exactement de la même manière ?* Bon. Dans les deux formules intervient un facteur qui définit le *milieu*. On a toujours considéré que la valeur K de Coulomb était une constante égale à un, dans le vide, et comme elle intervenait dans le dénominateur d'une fraction, elle n'influençait pas le résultat. Or selon Vogt, dans l'espace interplanétaire et sous certaines conditions, cette valeur K tend vers le zéro...

Flint émit un sifflement de stupéfaction : il voyait à présent où Breker voulait en venir. Il acheva lui-même le raisonnement :

— ...et comme elle figure au dénominateur, cela signifie que le résultat tend vers l'infini ! (1)

— Nous y voilà ! exulta Breker : la force tend vers l'infini ! Tel est le levier dont nous allons nous servir !

Le commandant songea que ce levier pouvait, dans le cas présent, anéantir le spaciojet et tous ceux qu'il portait, au lieu de les transplanter en un autre endroit de l'Univers... Mais il était passionné par l'issue de l'expérience : si elle se soldait par un désastre, personne n'aurait le temps de s'en

---

(1) *La loi de Newton s'exprime, en algèbre, par la formule* $F = m_1 m_2 / d^2 \times G$ *et celle de Coulomb par* $F = m_1 m_2 / d^2 \times 1 / K$. *Dans ces deux formules, F représente la force engendrée* m_1 *et* m_2 *les masses ou les charges en présence, d la distance qui les sépare. G et 1 / K sont des constantes, la seconde étant égale à 1 dans le vide.*

apercevoir, car la volatilisation serait, elle aussi, instantanée !

— Dans combien de temps dois-je déclancher le signal d'alerte pour l'exercice d'abandon ?

Breker consulta l'horloge, puis les divers cadrans autour de lui.

— Dans six minutes, décida-t-il. Comme il en faudra bien dix de plus avant que tout le monde soit prêt à s'installer dans les torpilles, ça me donne un délai suffisant pour porter la charge à la grandeur voulue.

— Bien, dit Flint.

Il se mit en rapport avec la coupole pour aviser Simpson :

— Le signal dans six minutes. Le personnel au complet doit participer à l'exercice : faites fonctionner les contacteurs de télécommande entre la centrale nucléaire et la coupole, afin de libérer les chauffeurs.

— Entendu, Commandant.

— N'éjectez pas les torpilles sans mon ordre. Dès le début de l'exercice, vous resterez en liaison constante avec moi.

— Bien, Commandant.

Flint relâcha le bouton et se retourna vers l'astrophysicien.

— Je vous préviens qu'en cas d'accident, je chasserai les torpilles sans l'ombre d'une hésitation, même celles qui contiendront les membres de votre équipe. Nous ne resterons que quatre à bord : vous, Dasseau, Simpson et moi. J'ai envoyé, il y a une heure, un message hertzien à destination de Harlow pour lui signaler notre position : nous serons observés par le Mont-Palomar. Si le Galax se désintègre, un vaisseau de secours sera envoyé pour repêcher les torpilles en dérive.

« Décidément, la confiance de Flint reste limitée » se dit Breker, mais il répondit à haute voix :

— D'accord. Tout est pour le mieux.

Il se concentra sur ses appareils, attentif aux frémissements des aiguilles. Les condensateurs emmagasinaient de moins en moins vite, à mesure que leur capacité approchait de la saturation. Le disjoncteur qui allait communiquer la totalité de la charge à la coque extérieure pouvait se fermer en un dix-millième de seconde. Un verrouillage empêchait une manœuvre prématurée.

Soudain, le son plaintif de la sirène résonna lugubrement dans tous les haut-parleurs. Aussitôt, le voyant correspondant à la coupole s'illumina et Simpson apparut sur le verre, aux ordres. A tous les étages du spaciojet naquit une activité fébrile. Techniciens, servants, chauffeurs et passagers enfilaient les vidoscaphes, ajustaient les sangles, vissaient les raccords.

Dès qu'ils posaient sur leurs épaules le globe transparent qui les isolait de l'atmosphère ambiante, leurs paroles devenaient inaudibles, ce qui amena progressivement le silence dans le spaciojet. Seuls, des bruits de frottement et des chocs légers ébranlèrent encore l'air intérieur.

Mostyn fut prêt le premier. Il avait déconnecté le micro de son interphone pour jurer à son aise sous le casque de plexiglass sans offenser les passagers qui avaient introduit dans leurs oreilles les pastilles auditives. Il courut d'une torpille à l'autre, dans le compartiment non pressurisé qui séparait les deux coques concentriques du spaciojet.

Les conducteurs de torpilles étaient à leur poste. Les autres membres de l'équipage franchissaient les sas de décompression par groupes de cinq, bientôt suivis par les passagers les plus agiles.

Boris, Lina Mandega, Friedel et Van Fleet devaient occuper la même torpille. Ils arrivèrent ensemble devant l'engin numéro 5 et se tinrent prêts à y monter. La petite Rose, dans un vidoscaphe à sa taille, semblait s'amuser

énormément, mais ses parents, les Elberg, ne partageaient visiblement pas son enthousiasme. Fauchois, Miss Mervil, Lhermite et Susan Texon étaient groupés dans la torpille numéro 6. D'autres passagers débouchaient des sas et gagnaient leur projectile. Cette scène fantomatique était éclairée par des tubes à vapeur de mercure distribuant une lumière crue. Les culasses des chambres d'expulsion luisaient d'un éclat d'acier poli.

Mostyn qui avait raccordé son micro, beuglait des ordres sur la longueur d'onde réservée au personnel :

— Plus vite ! Aidez les gens, bande de paralytiques !

Les écouteurs vibraient à l'intérieur des vidoscaphes. Sur leur longueur d'onde, les passagers échangeaient des remarques amusées. Pour eux, ceci n'était qu'un jeu qui leur donnait un avant-goût des sensations que procurerait une avarie réelle ; ils participaient à la manœuvre avec une mentalité de collégiens, heureux d'un remue-ménage qui mettait une pointe d'imprévu dans une trop longue période d'inaction.

Dans la coupole de pilotage, Simpson demeurait aux aguets. Son cœur battait un peu plus vite à l'approche du moment fatidique. Il conservait le pouce sur le bouton de mise à feu des chambres d'éjection des torpilles. Il connaissait la rapidité exceptionnelle de ses réflexes : un vingtième de seconde. Si les choses tournaient mal, son dernier geste serait de chasser dans l'espace les engins de secours...

Incliné devant l'intervidéophone, il voyait sur le petit écran la silhouette penchée de Flint et un coin du pupitre que contrôlait Breker. Il percevait distinctement les mots que prononçaient les deux hommes :

— Encore vingt secondes, supputait Breker, dont le front s'emperlait de gouttes de sueur.

Ses yeux sautaient d'un cadran à l'autre. Il sentait pres-

que physiquement que les condensateurs atteignaient la charge de rupture, qu'ils étaient bourrés d'énergie.

Flint, le calot rejeté en arrière et le visage un peu pâle, contemplait les manettes du pupitre, les compteurs et l'indicateur sphérique où s'inscrivait la future position du Galax.

Nerveux, il enfonça le contact qui le mettait en relation avec la centrale nucléaire, où Dasseau était seul.

Pour la première fois de sa vie, Flint laissa filtrer une nuance de camaraderie dans sa voix :

— Attention, chef. Heure H moins dix secondes.

Dasseau éprouva une joie aiguë comme un stylet : les mots de Flint avaient un sens plus profond que leur signification apparente. Quelques secondes avant le saut dans l'éternité, *Flint avait pensé à lui !*

— Merci, Captain, répondit-il, usant lui aussi de l'appellation qui avait servi pendant des siècles dans toutes les marines du monde.

Puis il se dirigea vers le large hublot, dans le vaste silence qui noyait sa centrale, tandis que deux étages plus haut, Breker accomplissait le geste fatidique... Le disjoncteur claqua comme une détonation.

Alors, pendant une demi-seconde, les occupants du Galax purent croire que le vaisseau était empoigné par une houle. Un effort de torsion fit gémir toutes ses membrures, les planchers vacillèrent, la coque amorça un pivotement sur elle-même. C'est à l'extérieur que le spectacle fut le plus fantastique : seuls Simpson dans sa coupole et Dasseau dans la salle des machines en furent les témoins. Des deux pointes de l'immense fuseau que formait le Galax jaillit la foudre : un éclair gigantesque embrasa les cieux et s'étira dans les deux sens sur une distance colossale et, ce qui était peut-être le plus hallucinant, c'est que cette effroyable décharge s'opéra en silence !

Si un observateur avait pu enregistrer la scène, il aurait constaté avec stupeur, après l'extinction brutale de l'éclair, que le Galax avait fondu dans le néant !

Dans le réduit où Flint et Breker venaient de provoquer l'inconcevable phénomène, ils ne virent rien, ils n'entendirent rien. La gorge étranglée, ils furent tous deux traversés par les mêmes pensées : bénéficiaient-ils d'un ultime répit avant la catastrophe, ou l'expérience avait-elle réussi ?

Breker regarda ses instruments dont les aiguilles étaient retombées à zéro. Il se leva brusquement et... s'éleva comme un bouchon lâché du fond de l'eau, à cause du manque de pesanteur. Flint, solidement accroché à une main-courante, l'attrapa par les vêtements et le ramena au sol.

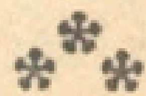
— Ne bougez pas, ordonna-t-il, nous allons être fixés.

Puis, dans l'intervidéophone, il appela :

— Simpson ! Quel est l'aspect du ciel ?

Deux secondes s'écoulèrent avant que le visage décomposé du capitaine en second se profilât sur l'écran. Incapable d'articuler une parole, Simpson fit un effort violent pour se dominer, pour réprimer le tremblement nerveux qui le secouait. Il parvint finalement à décontracter ses mâchoires et cria d'une voix prête à se briser :

— Commandant ! J'aperçois la Voie Lactée... dans sa totalité ! Nous sommes hors de la Galaxie !



— Grands dieux, vous aviez raison ! proféra Flint, les jambes molles. A moins que Simpson ne soit devenu fou, nous semblons être sortis de l'amas galactique...

Breker s'essuya le front d'un revers de manche, un sourire las sur ses traits crispés.

— Eh bien, tant mieux, lâcha-t-il dans un soupir. En

calculant les risques d'erreur, j'avais estimé qu'il subsistait une probabilité sur onze pour que nous fussions réduits en miettes...

Flint en eut le souffle coupé, puis le sang lui monta à la figure et il hurla :

— Quoi ? C'est maintenant que vous me le dites ?

Sous l'empire de l'émotion, Breker avait laissé échapper une phrase de trop. Il s'en avisa soudain et tenta de détourner l'orage :

— Sur onze cents, corrigea-t-il très vite. Montons dans la coupole, faites donner le signal de fin d'exercice et invitez tout le monde, à titre de récompense, à faire un tour sur la coque du Galax. Je suis curieux de voir les réactions...

Flint se réserva de revenir sur la question un peu plus tard ; il ouvrit la porte et, sans le secours de ses jambes, en s'agrippant avec agilité aux aspérités que rencontraient ses doigts, il passa dans la coursive, puis se hissa jusqu'à la coupole.

Simpson flottait à mi-hauteur dans une pose grotesque et fixait d'un œil stupide, à travers le quartz, une sorte d'immense spirale de fumée bleue qui occupait les deux cinquièmes du ciel tout entier.

Le commandant le tira de sa torpeur en lui enjoignant :

— Actionnez la sirène, son continu. Annoncez dans les haut-parleurs qu'une sortie va être effectuée sous la conduite des hommes d'équipage. Défense d'utiliser les réacteurs individuels.

Simpson étendit le bras pour s'accrocher à une des poignées et exerça une traction qui le fit revenir en position normale. Pendant qu'il appliquait les consignes, Flint appelait Dasseau et lui disait :

— Chef, rétablissez la pesanteur intérieure à I G. Si vous voulez éviter une maladie de cœur, ne regardez pas par le

hublot de tribord : la nébuleuse spirale qui s'y dessine, c'est la Voie Lactée ! Nous sommes passés au travers !

— Je m'en étais aperçu ! répliqua Dasseau, encore enroué. C'est le plus satané choc que j'aie jamais éprouvé... ce Vogt est un type formidable !

Flint était aussi gagné par un enthousiasme irrépressible. Lui qui domptait toujours ses nerfs, il se sentait soulevé par une joie débordante... Dans sa tête, il voyait déjà les inscriptions commémoratives que les Terriens porteraient sur leurs monuments : « Le premier spaciojet ayant franchi les limites de la Galaxie est parti d'ici le 21 mai 2354. Il était sous les ordres du Commandant Flint ». Les pauvres crétins, ils assimileraient cet exploit à une performance athlétique ou à une bataille, et ils ne saisiraient jamais l'éblouissante grandeur, la joie quasi divine qu'il y avait à se sentir au cœur de l'Univers après avoir forcé l'un de ses plus grands secrets !

Cette satisfaction suprême, ce couronnement de sa carrière de coureur d'espace, il les devait à Breker, ce personnage modeste et effacé qui n'avait pas hésité à quitter son laboratoire pour se lancer dans la plus grande aventure de tous les temps !

Flint s'approcha de lui, posa la main sur son épaule et dit simplement :

— Acceptez mes félicitations, Breker... Et aussi mes excuses.

L'astrophysicien lui dédia un sourire bienveillant. Montrant de la main le spectacle grandiose, il répondit :

— Ceci nous ramène à nos justes mesures, Flint. Nous ne sommes que de petits êtres fragiles, minuscules, en face de l'ineffable majesté de l'Univers, mais lorsque nous unissons nos efforts, nous accomplissons des miracles...

A cet instant, ils virent tous deux apparaître sur la plage arrière du spaciojet les vidoscaphes colorés d'orange des

membres de l'équipage. Ils se déplaçaient horizontalement en s'aidant des poignées disposées de mètre en mètre sur la coque, et furent bientôt suivis des vidoscaphes rouges des passagers.

Dasseau rétablissant peu à peu la gravitation intérieure, tout le monde reprit une attitude normale, les pieds dirigés vers le centre du spaciojet, ce qui autorisa les gens de l'extérieur à courir d'un bout à l'autre du vaisseau et même d'en faire le tour, en passant par toutes les inclinaisons imaginables.

Simpson, Flint et Breker surveillaient de loin les ébats de la population du Galax.

— Branchez-vous sur la longueur d'onde des vidoscaphes, dit Flint sans se retourner.

Aussitôt, le haut-parleur de la coupole fit entendre un brouhaha confus de cris, de rires et de lambeaux de phrases qu'échangeaient les gens, ivres d'une liberté passagère dont ils voulaient pleinement profiter.

Pourtant, même sans discerner les visages, Breker devinait où se tenait les membres de son équipe, car ceux-ci, réunis en un groupe, ne s'abandonnaient pas à la frénésie de mouvement qui emportait les autres passagers. Dans la clarté diffuse et bleutée où baignait le spaciojet, ils guettaient les impressions qu'allaient éprouver les autres en découvrant subitement qu'ils avaient opéré un bond fantastique dans l'espace...

Le dernier à émerger de la trappe de sortie fut un géant au vidoscaphe orange, que Flint reconnu tout de suite : Mostyn. Le commandant ne quitta plus son maître d'équipage des yeux. Vieux routier de l'espace, il devait normalement s'apercevoir le premier de la situation insolite du Galax.

Involontairement, Simpson crispa les mains sur le volant

des télescopes ; la secousse pouvait être terrible pour des esprits non prévenus, et faire vaciller la raison la mieux équilibrée !

Collés contre la vitre épaisse de dix centimètres, les trois hommes de la coupole épiaient les symptômes qui allaient se manifester.

Subitement, une forte exclamation fit vibrer la membrane du haut-parleur. La voix de Mostyn !

Dehors, le géant semblait pétrifié. Son scaphandre dressait deux bras tendus en un geste horrifié vers la nébuleuse spirale. Un silence général s'établit sur les ondes des interphones, puis un véritable concert de hurlements, de vociférations et de cris de terreur s'éleva en tempête...

Certains passagers, ne comprenant rien à ce brusque tumulte, furent envahis par une panique irraisonnée et firent chorus tout en courant d'un côté à l'autre sans le moindre motif. Dans la clarté stellaire, cette scène prenait une allure de cauchemar. Estimant qu'il y avait danger à la prolonger, Flint empoigna le micro et, poussant à pleine puissance l'émetteur du bord, il clama :

— Silence ! J'ai une communication à vous faire !

Les écouteurs tintèrent avec force dans les casques de plexiglass et, instinctivement, tous les regards se tournèrent vers la coupole. Un calme relatif s'établit. Même ceux dont les dents s'entrechoquaient de peur reprirent un peu de courage à l'audition de cette voix volontaire. Les silhouettes aux reflets brillants s'immobilisèrent dans une attitude d'expectative.

Flint alluma les tubes intérieurs de la coupole de façon à apparaître en pleine lumière. Un dôme étincelant se dressa au centre du Galax, éclaboussant le pont de longues flaques jaune clair.

— Ni le spaciojet ni personne ne court un danger quel-

conque. La disposition exceptionnelle des étoiles indique en effet que le Galax a quitté la route prévue, mais ceci s'est opéré sous contrôle. Contrairement aux hypothèse que des membres de l'équipage pourraient échafauder, j'affirme que la durée de la croisière n'en sera que faiblement affectée. D'ici une heure, quand vous aurez tous regagné les aménagements intérieurs, je fournirai de plus amples explications.

Flint se tut un instant, puis il reprit :

— Mostyn, veillez à ce que la rentrée s'effectue dans un ordre absolu. Ne tolérez aucune faiblesse du côté de l'équipage !

Il coupa le contact, surveilla encore les vidoscaphes figés, répartis sur la coque, puis ordonna du coin de la bouche à Simpson :

— Prenez une série de clichés panoramiques : je devrai montrer des épreuves à Harlow, sinon le monde ne nous croira pas...

CHAPITRE V

Simpson retrouva, dans l'exécution du travail photographique, une certaine sérénité. Devant le fantastique amas d'étoiles affectant plus ou moins la forme d'un cercle constitué par plusieurs spirales ayant un centre commun, et qui faisait songer à une volute de gaz, le lieutenant essayait de se convaincre de cette réalité bouleversante : là-bas, au sein de ce gigantesque amoncellement d'astres, perdu dans la poussière de milliards de corps célestes en mouvement, le système solaire tout entier ne tenait qu'une place affreusement petite ! La Terre elle-même, dont le Galax était parti, était aussi insignifiante dans la Voie Lactée qu'un électron

dans un mètre cube d'acier, qu'un grain de sable dans l'Océan.

Et tandis qu'il braquait l'objectif à grand angle de l'appareil, Simpson vit soudain une chose qui lui avait échappé jusque-là : de l'autre côté du ciel se profilaient deux autres galaxies. L'une était M.33, la Nébuleuse dite « du Triangle », assez échevelée, et nettement plus petite que l'autre, Andromède, cataloguée sous le numéro M. 31. Andromède se présentait exactement comme l'image de la Voie Lactée reflétée dans un miroir : au centre, une sorte de condensation laiteuse de points lumineux, puis une spire de grains de poussière diamantés, qui représentaient chacun une étoile géante ou supergéante !

Le lieutenant en oublia de procéder à la mise au point : écrasé par la splendeur de l'Univers, il contemplait ces nuages cosmiques qui, eux-mêmes, appartenaient à un archipel de galaxies flottant loin d'autres archipels de même taille...

Cette inconcevable immensité des agglomérations stellaires, ainsi que leur prodigieux entassement, ne lui était jamais apparue avec autant de netteté qu'au cours de cette escale inter-galactique. Seul sous la coupole, que Flint et Breker venaient de quitter, il attendit le retour de ses servants pour se mettre à la besogne.

Il ne se douta pas de la fièvre qui couvait parmi les passagers et dans l'équipage. A peine débarrassés de leur vidoscaphe, les premiers se divisèrent en deux clans violemment opposés et quelques altercations assez vives éclatèrent. Celles-ci se poursuivirent dans le salon commun, où les voix s'échauffèrent.

— C'est un scandale ! protestait Miss Mervil, les lèvres tremblantes d'indignation. De quel droit le Commandant nous a-t-il entraînés jusqu'ici... Cet incapable a dû commettre une fausse manœuvre !

Les parents de la petite Rose n'étaient pas moins furieux.

— Je réclamerai des dommages et intérêts ! menaçait Elberg. C'est vraiment inouï ! Nous emmener hors de la Voie Lactée sans nous consulter ! Je propose que nous rédigions tous ensemble un constat, afin de réserver nos droits ultérieurement : cette affaire fera du bruit, je vous le garantis... J'ai des relations au conseil d'administration de l'armement et Flint aura de mes nouvelles !

Ironique, Simon Lhermite laissa tomber :

— Ce serait parfait si nous avions la certitude de regagner notre planète d'origine...

Le teint blême, Elberg se tourna vers lui, les lèvres retroussées par la fureur :

— Que voulez-vous insinuer ?

Simon Lhermite extirpa nonchalamment son étui à cigarettes de sa poche, en alluma une, et déclara :

— Je ne sais pas si vous réalisez bien le sens de la situation... Un phénomène absolument inexplicable nous a conduits à une distance de notre galaxie que j'évalue à 400.000 années-lumière. Autant dire que nous sommes retranchés du monde des vivants...

Miss Mervil poussa un cri, imitée aussitôt par Madame Elberg. Rose se mit à pleurer tandis que des exclamations fusaient de toutes parts. Un peu hagarde, Susan Texon perdit sa réserve et agrippa Lhermite par la manche :

— Vous croyez que nous allons... mourir ?

Hector Fauchois intervint dans le tumulte, avec un courage inattendu :

— Du calme, voyons ! plaida-t-il. Attendons au moins que Flint ait parlé... Ne nous affolons pas avant de savoir...

— Mais nous savons ! gronda Elberg. Regardez par les hublots, vous serez fixés !

— Précisément, souligna Lhermite au lieu de répondre à

Susan. Nous sommes fixés sur le fait que nos colères et nos lamentations sont inutiles... Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de nous tenir cois, et d'attendre. Si Flint ne peut nous sortir de cette situation extravagante, qui le pourra ? Vous ?

— Il n'a pas le droit de... glapit Miss Mervil, mais Lhermite lui coupa brutalement la parole en rétorquant :

— Il a tous les droits ! Il est le seul maître à bord après Dieu, et personne n'est en mesure de lui dicter sa conduite, surtout pas une vieille sotte de votre espèce !

L'interpellée écarquilla des yeux agrandis et porta les deux mains devant sa bouche, horrifiée d'indignation.

— De grâce, reprit Fauchois de son ton conciliant, ne nous disputons pas alors que nous sommes tous engagés dans la même aventure. Patientons au moins jusqu'à l'allocution promise.

— Vous, vous n'êtes qu'un vieux ramolli ! proféra Miss Mervil, en exhalant sur lui le ressentiment qu'avait suscité Lhermite.

A l'écart de la discussion, les membres de l'équipe de Breker conservaient le silence. Sans en avoir l'air, Van Fleet, le psychologue, notait les états d'âme des autres passagers et constatait, avec un rictus désabusé, que les événements les plus colossaux ne modifient guère le comportement étroit et mesquin de la plupart des êtres humains. Parmi tous ces gens, pas un n'avait encore songé à s'émerveiller de ce miracle qui lui donnait de contempler un spectacle sans précédent. Ils ne trouvaient rien de mieux que de se chamailler, échanger des mots acerbes et méditer des vengeances à l'égard de l'artisan de cet exploit ! Perdus dans l'espace intersidéral, entre trois nébuleuses, dans une coque dérisoire, ils se disputaient...

Van Fleet aurait cependant mieux fait de s'inquiéter des

réactions de l'équipage, car celles-ci, moins véhémentes, n'en étaient que plus hostiles. Dans tous les endroits où ils étaient à l'abri de la présence d'un officier, les navigateurs commentaient d'une voix sourde le déplacement cauchemaresque qui avait emporté le Galax à une distance effroyable du système solaire.

Chez les chauffeurs, Ceuppens grommelait avec une rage rentrée :

— Flint ment d'une façon révoltante en disant que la croisière ne sera pas allongée... Il nous prend pour des imbéciles...

— Il se moque de nous ! proclama Sandrini, l'œil étincelant. Je parie qu'il ne comprend pas lui-même ce qui s'est produit ! Ah ! Sainte Mère de Dieu ! Nous sommes dans de beaux draps... Entre les nébuleuses ! Miséricorde !

Il se prit la tête à deux mains comme s'il craignait de perdre la raison. Les autres chauffeurs semblaient encore trop assommés pour que leur colère se donnât libre cours. Ils se demandaient si tout cela n'était qu'un rêve, un produit de leur imagination. Plus estomaqués qu'effrayés, ils se sentaient le jouet de forces obscures. Une puissance diabolique ne s'était-elle pas emparée du vaisseau ? Dans les postes d'équipage des spaciojets on racontait souvent des histoires de ce genre, des histoires mystérieuses et incontrôlables selon lesquelles des vaisseaux disparus auraient été victimes de phénomènes défiant toute explication scientifique.

L'arrivée de Mostyn ferma temporairement le bec des meneurs. Ceuppens et Sandrini firent mine de ne pas s'apercevoir de son entrée. Pour sa part, le maître d'équipage était aussi déprimé que ses subalternes. Mieux qu'eux, il réalisait l'effarante situation du Galax ; mais avec sa mentalité foncièrement disciplinée, il conservait en Simpson et en Flint une confiance aveugle.

— Le service de chaufferie reprendra dans deux heures, annonça-t-il d'un air mauvais.

Il fixa successivement tous les hommes dans le blanc des yeux, puis il ajouta :

— Et défense de poser des questions !

Ayant encore un compte à régler avec les techniciens, il quitta le local. S'immobilisant sur le seuil, il dilata soudain ses narines et renifla l'air : l'atmosphère n'était pas pure... Il y flottait une odeur de renfermé, un surcroît d'anhydride carbonique.

— Sandrini ! commanda-t-il. Faites un saut jusqu'à la centrale et augmentez la ventilation. Remplacez les cartouches de chaux sodée. Abaissez la température de trois degrés. Ça commence à puer dans ce spaciojet !

L'interpellé marmonna une réponse indistincte où Mostyn crut déceler un juron. Le géant se retourna tout d'une pièce :

— Qu'est-ce que vous dites ?

Les yeux dans le vague et l'expression faussement respectueuse, Sandrini rétorqua :

— Moi ? Euh... rien. J'y vais, sir.

— Bon, maugréa Mostyn. Et grouillez-vous ! Avec moi, il faut sauter au dixième de seconde, compris ?

Il s'ébranla, atteignit le bout du couloir et emprunta l'échelle de titane. De loin, il entendit les éclats de voix qui sortaient de chez les conducteurs de torpilles. Il ouvrit la porte en donnant un coup de pied dans le battant de métal, et aussitôt un silence de mort se fit.

Les techniciens levaient sur lui le regard de fauves tenus en respect par le fouet du dompteur. L'un d'entre eux, nommé Calvez, la face déformée par la fureur, se leva en frappant son poing sur la table et cria :

— Nous exigeons d'être entendus par le Commandant !

Il ne va pas s'en tirer par un sermon dans les haut-parleurs, après nous avoir emmenés sans notre consentement hors de l'itinéraire prévu lors de l'enrôlement. Notre signature ne nous engage que jusqu'à l'orbite de Pluton, pas au-delà !

Contrairement à toute attente, un sourire satisfait se peignit sur la figure tannée de Mostyn. Il croisa ses bras sur sa poitrine et dit d'un ton paisible :

— Je présume que c'est votre premier voyage à bord du Galax, mon garçon ? Vous ne connaissez peut-être pas Flint ?

Puis brusquement le sang lui monta à la tête et les veines de son cou saillirent quand il poursuivit en hurlant :

— Quant à *exiger* quelque chose, vous allez voir ce que ça va vous coûter ! Votre torpille est justement dans un état scandaleux ! Allez vous installer dedans !

Tout le monde comprit ce qui attendait Calvez, le technicien mal inspiré, et chacun se fit le plus petit possible pour échapper à la colère du colosse. Blanc comme un mort, l'intéressé quitta sa place pour obéir à l'ordre de Mostyn. Un éclair de haine traversa ses prunelles. Les dents serrées, il enfila son vidoscaphe, passa les bretelles de soutien et vissa les bonbonnes.

Le maître d'équipage, la respiration bruyante, serra les poings pour dompter son impatience, jusqu'à ce que le technicien fût prêt. Du geste, il le fit passer devant lui, et ils pénétrèrent bientôt dans le compartiment des projectiles. Pendant que le conducteur soulevait le capot de plexiglass pour s'asseoir aux commandes, Mostyn remplaçait, dans la culasse du tube d'éjection, la charge d'explosif par un réservoir d'air comprimé. Il n'avait pas l'intention de gaspiller de la poudre pour envoyer ce type dans l'espace environnant, et pour l'y laisser mariner jusqu'à ce que, crevant de faim et de soif, à demi-gelé et asphyxié, il ne fût plus qu'une loque.

Mâchoires contractées, Mostyn s'affaira. Par des télécommandes électromagnétiques agissant sur les mécanismes intérieurs de la torpille, il bloqua les adductions d'air sur lesquelles se branchaient les vidoscaphes après trois heures de séjour dans l'engin. De même, il mit hors circuit les batteries de recharge.

« Voilà, mon gaillard, soliloqua-t-il avant d'appuyer sur le bouton d'éjection. Ça t'apprendra à faire le malin. La pesanteur interne te retiendra dans les parages, et tu auras tout le temps de méditer sur les « exigences » que peut formuler un type sous mes ordres... »

Ceci dit, il écrasa du pouce le large bouton rouge. Lentement la torpille glissa, lancée au dehors par une pression très faible. Par inertie, elle s'éloigna du spaciojet à faible allure...

Mostyn sortit du compartiment et alla voir au travers d'un des hublots de quartz. Le projectile, d'un noir mat qui le rendait presque invisible dans le mauve de l'espace, rapetissait à vue d'œil, emportant dans l'inquiétante solitude interstellaire le technicien révolté.

« Un bon exemple. » se dit Mostyn en consultant une horloge. « Ça fera réfléchir les autres. »

Au moment où il se disposait à regagner la coupole, les haut-parleurs annoncèrent par trois notes harmonieuses qu'une communication générale allait être faite. Le géant poursuivit son chemin jusqu'à sa cabine personnelle, afin d'y écouter en toute quiétude ce que Flint allait raconter. En son for intérieur, il ne se cassait pas les méninges pour interpréter correctement la signification du bond accompli par le Galax. Pour lui, le spaciojet pouvait se balader à l'autre bout de l'Univers, ça ne changeait rien. Il avait trop de boulot pour passer son temps à réfléchir. Où que fût le vais-

seau, les tâches demeuraient les mêmes, et il y aurait toujours des révolutionnaires à mater...



Pendant que ces incidents se déroulaient, Flint avait eu un entretien avec l'astrophysicien Breker.

— Puisque la première partie de l'expérience a été concluante, avait dit le commandant, je crois qu'il n'y a qu'à passer à la seconde phase sans tarder. Plus vite nous aurons atteint M.33, mieux cela vaudra...

— Oui, avait convenu Breker, plus désireux que jamais de mener la tentative jusqu'au bout et d'en rendre compte à Terre, car la vérification expérimentale de la théorie de Vogt allait provoquer un coup de tonnerre dans le monde scientifique.

Pourtant, après une brève réflexion, le savant avait ajouté :

— Il me faut un délai de deux heures pour recharger mes batteries de condensateurs jusqu'au potentiel indispensable. D'autre part, je conçois qu'il vous faille tranquilliser les membres de votre équipage et les passagers, mais que comptez-vous leur dire ?

Flint, précisément, n'était guère fixé. Dans quelle mesure pouvait-il divulguer la vérité ?

— Vous comprenez, avait-il dit, il faudrait évidemment être aveugle pour ne pas s'apercevoir que le Galax vient de réaliser un exploit quasi-surnaturel. Nous ne pouvons nier une évidence que proclame le ciel autour de nous : je dois donc admettre que nous sommes hors de la Voie Lactée, et que nous y sommes venus volontairement, par nos propres moyens. Mais quelle raison plausible vais-je donner, puis-

que le Ministère de la Guerre entoure de mystère cette expédition extra-galactique ?

Breker s'était gratté l'oreille, non moins perplexe que le commandant. Le problème était épineux. Ce n'était pas une raison parce que les autorités les couvraient qu'ils pouvaient traiter cette poignée d'explorateurs involontaires comme une quantité négligeable. Ceux qui n'étaient pas au courant méritaient une explication susceptible de calmer leurs alarmes, sans quoi des désordres risquaient d'éclater. Le début de la panique qui s'était manifesté peu auparavant en fournissait la preuve.

— Dites que vous avez expérimenté une machine d'un nouveau genre dont l'armement s'est acquis le monopole, avait finalement suggéré l'astrophysicien. Ça leur donnera confiance, et peut-être prendront-ils goût à l'aventure. Présentez la chose comme une primeur, un privilège rare...

— Excellente idée ! avait reconnu Flint.

Mentalement, il avait déterminé les points essentiels de son allocution et, à présent, il venait d'actionner le timbre annonciateur qui faisait vibrer tous les haut-parleurs du bord.

De la proue à la poupe, et à tous les étages, les occupants du spaciojet tendaient l'oreille, figés sur place. Retenant leur respiration, ils attendaient les paroles qui devaient les délivrer de leur angoisse. Les uns sceptiques, les autres confiants, ils suspendaient leurs réflexions et leurs querelles, soudainement liés par un intérêt commun.

Enfin, la voix de Flint résonna, calme, assurée, ferme comme un roc.

— Je conçois que la manœuvre qui a placé le vaisseau en une position cosmographique, disons... hallucinante, ait jeté parmi vous un certain désarroi. Des ordres précis me défendaient de vous prévenir de la tentative qui allait être

faite pour battre le record du monde de distance en ligne droite, grâce à des machines d'un principe entièrement nouveau. Vous savez déjà que cette tentative a été un succès ; un calcul effectué à l'instant même indique que le Galax se trouve à une distance de la Terre correspondant à 26 milliards 280 millions de fois celle qui sépare notre planète du soleil (1). Ce chiffre fabuleux n'a rien qui doive vous effrayer puisqu'il nous sera loisible de franchir le gouffre d'espace en un temps nul, au retour comme à l'aller. J'espère que vous apprécierez à sa juste valeur le sacrifice consenti par la Compagnie pour vous associer à cet événement qui marque la plus grande date dans l'Histoire des communications intersidérales.

« Le point où nous sommes immobilisés ne marque à vrai dire qu'une étape, car nous allons encore doubler la distance avant de prendre le chemin du retour. Nous allons bondir jusqu'à la nébuleuse M.33, l'amas galactique que vous apercevez dans la direction opposée à celle dont nous venons. En fait, le terme « bondir » est impropre, puisque le vaisseau n'est pas soumis à une propulsion, mais il dépeint relativement bien le phénomène. Le Galax et ceux qu'il porte ont acquis d'ores et déjà une célébrité ineffaçable. La sécurité de l'essai étant absolue, j'espère que vos appréhensions seront dissipées et que, tous, vous vous féliciterez avec moi d'en avoir été les témoins. »

Flint faillit ajouter quelque chose, mais il se ravisa et coupa le contact. Breker, Dasseau et Simpson étaient autour de lui. A leur usage, il conclut :

---

(1) En effet, la distance Terre-Soleil n'est que de 8 minutes-lumière, ce qui correspond à 150 millions de km., et le Galax est à 400.000 années-lumière de la Voie Lactée.

— Nous repartons donc dans deux heures, Simpson, vos clichés photographiques sont-ils satisfaisants ?

— Excellents, Commandant. J'en ai pris une série complète, avec des pellicules différentes, sensibles aux diverses gammes de radiations, lumière visible, ultra-violet, infrarouge, etc. Le champ céleste tout entier s'y trouve.

— Parfait. Vous en tirerez cinq copies de chaque, et vous m'en classerez un jeu pour mon compte personnel. Je les examinerai plus tard. Vous, Dasseau, vous retournerez à la centrale nucléaire, comme la première fois : je préfère vous savoir là-bas, sur place, prêt à intervenir en cas de nécessité.

— Bien, Commandant.

Flint revint alors vers Breker et lui posa une question assez surprenante :

— En émergeant ici, dans le vide presque parfait qui sépare les galaxies, nous ne risquions guère une fâcheuse rencontre, mais en émergeant *dans* une nébuleuse ?

L'astrophysicien le regarda avec étonnement.

— Que voulez-vous dire ?

— En déterminant au préalable l'endroit où le spaciojet sortira du sub-espace, vous pourriez lui assigner par erreur un point situé, par exemple, *à l'intérieur d'une étoile !* Et nous serions instantanément volatilisés, dématérialisés !

Breker opina en toute sérénité. Le propre des hommes de science, c'est d'envisager les pires hypothèses avec un détachement complet.

— En effet. Si l'on tient compte de la marge d'erreur dans la détermination de la position choisie, et des dimensions colossales qu'ont les étoiles supergéantes — certaines sont tellement grandes qu'on y logerait *l'orbite* de Jupiter !

— cette hypothèse n'est pas exclue. Cependant, si vous considérez l'immensité de l'espace qui les sépare, la probabilité d'une telle coïncidence tombe presque à zéro.

— Presque... répéta Flint. Essayez de tomber juste ! Je n'ai pas envie de griller mon vaisseau dans une fournaise stellaire...

Breker arbora un sourire désarmant.

— Je ferai de mon mieux, promit-il. Je n'y tiens pas plus que vous.

Puis, soudain soucieux, et lançant un coup d'œil bizarre à Flint, il ajouta d'une voix plus basse :

— Nous devons coûte que coûte atterrir sur une planète de cette Galaxie ; je vous dirai plus tard pourquoi.

CHAPITRE VI

Seul dans la centrale nucléaire où il améliorait le conditionnement d'air, conformément à l'ordre de Mostyn, Sandrini avait entendu, comme tout le monde, l'allocution du commandant Flint.

Le chauffeur, qui ne manquait pas d'esprit critique, retenait de ces paroles que, loin de faire demi-tour, le Galax allait s'enfoncer davantage dans les profondeurs de l'espace... D'autre part, Flint n'avait pas dit un mot sur la façon dont le spaciojet était ainsi transporté dans le vide, et ceci provoquait chez Sandrini une crainte quasi superstitieuse.

Il était chauffeur, et comme tel doté d'un robuste bon

sens qui ne lui permettait pas d'envisager qu'un vaisseau fût transféré d'un point à un autre sans le secours d'une machine quelconque. Or, s'il existait à bord un mystérieux mode de propulsion, où donc était-il logé ? Pas dans la centrale nucléaire, assurément ! Alors où ? Et qui actionnait cet engin, puisque personne dans l'équipage n'avait été initié à son maniement ?

L'âme étreinte par un terrible sentiment de nostalgie, Sandrini sentait grandir en lui des pensées subversives. L'état-major du spaciojet se figurait-il qu'on pouvait traiter le personnel comme un troupeau d'esclaves ? Et quel était le complice de Flint, dans cette folle entreprise ? Ce n'était certes pas le commandant lui-même qui s'occupait de la mise en œuvre du mécanisme de locomotion, cela n'était pas dans ses attributions ! Alors qui ? Un passager ?

Les mains posées sur un volant, Sandrini contrôla la pression intérieur : 750 m/m de mercure. Ça suffisait.

Un plan commençait à se dessiner dons son esprit. Si Flint s'imaginait qu'il allait endormir l'équipage en spéculant sur la fierté, il commettait une lourde erreur. On trouverait bien à bord assez d'hommes résolus pour lui montrer qu'on ne défie pas impunément les traditions : un vaisseau parti pour un itinéraire déterminé ne peut s'écarter de sa route que pour un motif grave, les règlements étaient formels sur ce point. Or ici, le Galax avait été déporté au-delà de toutes les limites prévisibles, et non pour des raisons de sécurité. Une rebellion devenait donc légitime...

Sandrini sortit de la centrale nucléaire au moment où Dasseau, revenant de la coupole, franchissait le seuil de la porte blindée.

— Que faites-vous là ? questionna le chef-mécanicien.

— Ordre de Mostyn, sir. J'étais venu remplacer une

cartouche de chaux sodée et augmenter la ventilation.

— Bon. Vous a-t-il dit que le service de chaufferie reprendrait son cours normal dans une heure et demie ?

— Oui, sir.

— Vous pouvez aller....

Sandrini s'engouffra dans l'ouverture ovale et repoussa le battant derrière lui. Il soupçonnait le chef d'être au courant de tout ce qui se tramait à bord du spaciojet et d'y être associé d'une manière ou d'une autre. Si Dasseau appartenait au camp ennemi, il en payerait les conséquences.

Le chauffeur remonta aux aménagements qu'il occupait avec ses collègues. Quand il entra dans le local, il vit que l'allocution de Flint avait exercé le même effet déprimant sur ses amis, et il en conçut une âcre satisfaction. Il n'aurait guère de peine à s'en faire des alliés.

Ceuppens, Atkins et Benim avaient des têtes consternées. Le terrain était favorable pour semer des grains de révolte.

— Qu'est-ce que vous en dites ? grommela-t-il en s'asseyant sur une des couchettes anti-accélération. C'est pour battre un record que Flint nous a trimbalés entre la Voie Lactée et Andromède... et qu'il va nous entraîner dans l'archipel M.33 !

— Ça ne peut se passer comme ça ! explosa Ceuppens. Je ne suis pas d'accord !

— Va le lui dire, suggéra Sandrini d'un ton mielleux. Il s'empressera de satisfaire tes désirs.

Ceuppens serra les poings ; ses articulations blanchirent. Atkins et Benim lancèrent à Sandrini un regard coléreux. Ils estimaient le moment mal venu de faire de l'ironie.

— Vous voulez le fond de mon idée ? reprit Sandrini d'une voix à peine perceptible. Si Flint veut pousser jus-

qu'à M.33, c'est qu'il y a une mission à remplir, et Dieu sait laquelle... Ce voyage n'est pas près de finir, croyez-moi.

Ceuppens hocha la tête. Il s'efforçait de contenir le flot d'imprécations qui lui montaient aux lèvres et de formuler une proposition à laquelle les autres pourraient se rallier. Agir seul ne servait à rien, il fallait une démarche de toute l'équipe.

Comme s'il avait deviné les pensées de son camarade, Sandrini choisit cet instant pour insinuer :

— Si nous pouvions savoir comment fonctionne ce système diabolique qui nous déplace dans l'Univers...

Un même mouvement fit se pencher en avant les trois autres chauffeurs. Sourcils froncés, ils fixèrent leur collègue d'un air interrogateur.

— C'est vrai, ça..., dit Ceuppens. Où se cache cette machinerie dont se sert Flint pour nous emporter dans l'espace ?

Atkins, qui était le plus flegmatique de la bande, répliqua en haussant les épaules :

— A quoi nous servirait de le découvrir ? Nous serions incapables de l'employer. Vous devez bien vous douter que ce n'est pas un truc dans le genre d'un réacteur atomique... Et puis, ce n'est pas tout de maîtriser une machine, il faut encore pouvoir assigner une route au vaisseau. J'ai vaguement dans l'idée que ça ne doit pas être à la portée du premier venu...

Ces sages paroles douchèrent un peu les espoirs de Sandrini. Atkins avait raison : alors que tous les quatre s'y entendaient fort bien à propulser le spaciojet par ses turbines à gaz, ses réacteurs à combustion ou ses réacteurs nucléaires, ils auraient été incapables de calculer sa position ou de déterminer sa trajectoire vers un objectif.

Il médita quelques secondes, puis il émit une autre suggestion :

— Peu importe que nous ne puissions tracer la route, si nous parvenons à contraindre, par la force, ceux qui sont aptes à nous mener où nous voulons...

Pour la première fois, Benim desserra les lèvres. Une vive appréhension se peignit sur son visage :

— Mais... on ne peut y arriver qu'au prix d'une mutinerie !

Sandrini crut prudent de ne pas démasquer toute l'ampleur de son projet. C'était trop tôt.

— Tu comprends mal, je n'ai pas voulu dire ça... Non, ce n'est pas une mutinerie que réclamer l'application intégrale du règlement, d'exiger que les officiers se conforment aux prévisions de route inscrites dans le rôle d'équipage que nous avons signé. Mais nous ne pouvons pas faire pression sur Flint tant que nous ignorons où se cache ce satané engin !

La voix d'Atkins résonna sourdement :

— A mon avis, les travaux qui ont eu lieu avant le départ concernaient la nouvelle machine. Je sais qu'on a transformé la pièce qui se trouve sous la coupole de pilotage, mais c'est un endroit du vaisseau où nous ne pouvons pénétrer sans ordre...

Ceuppens appuya :

— Si Mostyn rencontre l'un d'entre nous ailleurs que dans les aménagements qui nous sont réservés, il fera un drôle de pétard !

Sandrini lui dédia une expression méprisante :

— Il vous suffit de penser à Mostyn pour vous mettre à trembler, bande de lâches ! Si vous n'avez pas plus de cran, cessez de geindre et contentez-vous de turbiner. Je me charge

bien de trouver dans les autres services des types qui n'ont pas le foie blanc.

— Hé ! rétorqua Atkins, on n'est pas plus couard que toi... Tu n'étais pas si flambard, tantôt, quand Mostyn t'a dit d'aller à la centrale.

— Minute ! objecta le chauffeur, vexé. Le service c'est le service, mais à présent il s'agit d'autre chose, de la défense de nos droits ! Commençons par nous entendre, cherchons des alliés dans les autres départements, réunissons des renseignements et préparons une action d'ensemble...

— Ouais, fit Benim, sceptique. Tout ça va prendre du temps. On sera dans la M.33 avant d'avoir le temps de respirer. Et alors ? Autant attendre que Flint donne lui-même le signal du retour...

Sandrini plissa les yeux et braqua un index accusateur sur la poitrine de son interlocuteur :

— Qu'est-ce qui te prouve qu'après avoir atteint la nébuleuse du Triangle, il n'ira pas encore plus loin ? Qu'il ne nous entraînera pas ensuite sur Andromède, ou ailleurs ?

— Heu... Ben, il l'a dit, qu'on remettrait le cap sur la Terre.

— Oui... il l'a dit, répéta Sandrini en singeant l'intonation de Benim avec dérision, et tu te figures que ça l'empêchera d'agir à sa guise ? Mais quand tu t'apercevras que tu as eu tort de le croire, tu gémiras et tu diras que ce n'est vraiment pas gentil de sa part. Tiens, tu me donnes mal au ventre !

— Attention, dit soudain Atkins, qui avait jeté par inadvertance un coup d'œil sur l'horloge. On en reparlera plus tard, il est temps de prendre le quart à la centrale...

Par suite du roulement, c'était son tour et celui de Benim

de descendre à la chaufferie atomique. Les deux hommes saisirent leur paire de gros gants et passèrent dans la coursive, assez contents de mettre fin à ce conciliabule. Une conversation de ce genre, à bord d'un spaciojet, pouvait leur coûter très cher ; on ne badine pas avec la discipline, dans la navigation intersidérale...

Les deux chauffeurs débouchèrent bientôt dans la centrale, où les attendait Dasseau. Ce dernier vit tout de suite à leur mine qu'ils n'étaient pas comme d'habitude, mais il s'abstint de toute remarque. Il devinait que ses hommes, comme le reste de l'équipage d'ailleurs, ne considéraient pas d'un bon œil la sensationnelle aventure dans laquelle ils étaient jetés contre leur gré. Il ne voulait pas aborder la question avec eux, ne pouvant leur donner aucune indication qui les eût rassurés.

— Atkins ! Installez-vous aux contrôles de gravitation interne. Vous, Benim, prenez le pupitre de commande électronique et désolidarisez-le de la coupole.

Il consulta l'horloge à quartz. Il ne restait plus que 5 minutes avant l'heure fixée pour le deuxième bond du Galax.



Le commandant Flint jeta un coup d'œil circulaire avant de quitter les lieux. Assis devant son tableau, Breker surveillait la lente progression des points lumineux et des aiguilles. Il avait calculé le plus exactement possible le point d'émergence du Galax, en un endroit de la nébuleuse où la densité des corps célestes était moindre qu'au centre,

ceci afin d'éviter un accident qui, si minime fût-il en soi, pouvait tourner au désastre.

— Je remonte dans la coupole, annonça Flint. Je veux voir de là-haut comment s'opère le transfert dans le sub-espace. Venez me rejoindre aussitôt après la manœuvre...

— D'accord, opina l'astrophysicien.

Ayant regagné le centre de pilotage, le commandant s'adressa à Simpson :

— Allez vous reposer quelques heures, vous en avez besoin.

Autour de lui, les quatre servants occupaient leur poste : l'un dans le fauteuil des télescopes, le second devant les instruments d'exploration électro-magnétiques, le troisième penché sur le spectrographe et les interféromètres qui mesurent l'éloignement des astres lumineux ou leur vitesse de translation. Quant au quatrième, il contemplait avec attention une multitude de cadrans qui concentraient à la coupole les informations sur l'intérieur du spaciojet : pression, température, hygrométrie, pesanteur artificielle, répartition des masses, avertisseurs d'incendie, remplissage des réservoirs de carburant et des soutes de combustible nucléaire, etc.

Le vaisseau se tenait prêt à affronter l'inconnu. L'aiguille des secondes trottait allègrement sur les graduations. Flint l'observait comme un tigre surveille une brebis.

Brutalement, une lueur fantastique venue de l'extérieur éclaira l'intérieur du dôme comme un gigantesque flash électronique. Elle s'éteignit aussitôt, mais l'éblouissement qu'elle avait provoqué en moins d'un dixième de seconde fit penser à tous les occupants de la coupole qu'ils se trouvaient plongés dans une obscurité totale. Au même moment, une force invisible colla Flint contre le parquet métallique, où

il s'effondra comme si son poids s'était multiplié par dix. Le spaciojet tout entier fut saisi par une force fabuleuse qui le fit basculer sur son axe et le précipita dans une sorte d'abîme.

Dans tous les aménagements se produisirent des chocs sourds : projetés contre les cloisons avec une violence inouïe, des corps et des pièces d'ameublement mal arrimés percutèrent les parois métalliques. A part ceux qui occupaient leur couchette ou leur siège anti-accélération, les habitants du Galax furent durement lancés contre les murs latéraux *et y restèrent collés*, maintenus en place par une énergie comparable à une aspiration.

Une atroce sensation de chute comprima tous les cœurs et paralysa les respirations.

Après s'être affalé sur le parquet, Flint avait roulé sur lui-même et avait fini par se coincer contre les bourrelets de caoutchouc mousse qui tapissaient la jonction de la coupole de plexiglass au sol du poste de pilotage. Rivé dans cette position incommode, il ne fit rien pour résister à l'impulsion qui le clouait par terre. Il devinait ce qui s'était produit... Il fallait attendre quelques secondes, il n'y avait rien d'autre à faire.

Le vaisseau continua de sombrer à une vitesse grandissante dans le vide. Mais ce qui était le plus hallucinant, c'est que cette chute ne correspondait à rien de visible ! En regardant par la coupole ou par les hublots, on aurait juré que le Galax était parfaitement immobile. L'impression de chute qui étreignait tout le monde provenait d'une contraction des organes, d'un déplacement des viscères. Le spectacle merveilleux des trois galaxies avait été remplacé, après l'éclair, par un poudroiement uniforme d'étoiles, qui n'étaient animées d'aucun mouvement. Pourtant, en regardant bien,

un œil exercé eût constaté que tout l'ensemble de la calotte céleste pivotait légèrement.

Flint, toujours aplati, laissa s'écouler les secondes. Inutile de lutter contre cette force, elle s'atténuerait à mesure que la vitesse du spaciojet s'accroîtrait : c'était le premier choc qui avait été le plus dur à encaisser. En outre, le vaisseau avait presque achevé sa rotation autour de son centre de gravité et il ne tarderait pas à s'équilibrer dans le champ d'attraction.

La pression se relâcha progressivement. Sans bouger, Flint cria à l'un des servants :

— Que disent les instruments d'exploration ?

D'une voix mécanique, l'interpellé récita :

— Gravité 4 G. Champ électro-magnétique : 62 micro-volts. Champ radio-actif : bombardement continu, intensité 110 roentgens. Température du platine extérieur : 112 degrés. Ultra-violet : 2 S. Infra...

— Ça va ! coupa Flint.

En langage ordinaire, cela voulait dire que le Galax avait émergé du sub-espace *dans un champ de gravitation quatre fois plus fort que l'attraction terrestre, et que le corps céleste qui le provoquait était une petite étoile*, probablement non cataloguée dans les tables nautiques ! Cette étoile irradiait une chaleur assez forte, puisqu'elle émettait des rayons ultra-violets en quantité suffisante pour brûler l'épiderme au deuxième degré en l'absence d'un écran de protection comme le plexiglass de la coupole. En outre, elle avait une forte radio-activité qui rendait son voisinage assez redoutable, malgré les blindages anti-gamma de la coque.

Flint essaya enfin de se remettre sur pied. Il y parvint au prix d'un dur effort et s'approcha du standard intervidéophonique en se cramponnant aux poignées à sa portée. Ses

membres pesaient comme du plomb. Il enfonça la touche correspondant à la centrale nucléaire et appela :

— Dasseau !

On ne répondit pas. Impatient, Flint renouvela son appel. Au bout d'une minute, il entendit enfin la voix étranglée de son chef-mécanicien :

— Oui, Commandant ?

— Rien de cassé ?

— Le matériel à tenu le coup, mais un des chauffeurs s'est fendu le crâne contre le panneau de tribord. Je crois qu'il est fichu...

Dasseau parlait difficilement ; il articulait à peine. Sans doute ne mentionnait-il pas que lui-même avait subi une sérieuse commotion...

— Qui est la victime ?

— Atkins... Il est en train de délirer.

— On s'occupera de lui plus tard : orientez les réacteurs d'arrière à cinq degrés. Il me faut une poussée de 2.000 tonnes pour équilibrer l'attraction de l'astre qui nous a joué cette blague et pour placer le spaciojet sur une orbite provisoire.

— Vous l'aurez, promit Dasseau. Deux mille tonnes dans trente minutes.

— Inversez la pesanteur artificielle aussi, qu'on puisse souffler... Mettez-là à — 3 G. Ça compensera.

— D'accord. Moins 3 G.

Flint songea à Breker et à ses passagers... Il devait y avoir du vilain de ce côté-là... Il aurait voulu être partout à la fois, mais il ne pouvait quitter la coupole en ce moment. Il alla vers le servant préposé aux installations intérieures, mais ne lui demanda rien. Il examina successivement tous les cadrans, à l'affût du moindre indice d'avarie. En dépit

de la secousse qu'avait subie le vaisseau, tout était relativement normal. La température intérieure avait remonté de quelques degrés, évidemment. Aucune trace d'incendie. La teneur d'oxygène de l'air était suffisante, aucun circuit électrique n'était rompu.

Un peu rassuré, Flint allait rappeler Breker quand un de ses collaborateurs énonça, sans bouger la tête :

— La gravité augmente : nous sommes à cinq G.

« Normal » pensa Flint « puisque la chute nous rapproche de l'étoile ». La poussée des réacteurs n'allait pas tarder à contre-balancer l'attraction.

A l'extérieur, la lumière aveuglante qui jaillissait des tuyères et qui creusait des tunnels de clarté dans le bleu profond de l'espace montrait que la centrale fonctionnait au régime voulu. Sur les dix réacteurs de poupe, trois crachaient leur énergie pour faire dévier le Galax et transformer sa chute uniformément accélérée en une orbite décrivant un cercle parfait autour de l'astre.

Revenant à sa première préoccupation, Flint se mit en rapport avec le centre de pilotage secret où il avait laissé Breker une dizaine de minutes auparavant. Deux rides verticales barrèrent son front lorsqu'il constata que l'astrophysicien ne donnait pas signe de vie. Le savant ne prêtait peut-être pas attention au voyant lumineux... Un peu inquiet, Flint insista, appuya plusieurs fois, toujours en vain.

Le commandant sentit un filet de sueur lui descendre le long de l'échine. Si jamais il était arrivé quelque chose à Breker... Flint domina la fièvre qui s'emparait de lui : ce n'était pas le moment de perdre son sang-froid. Il voulut appeler Simpson pour se faire remplacer par lui dans la coupole, mais le buste de l'officier apparut précisément en haut de l'échelle.

— Content de vous voir, Simpson, dit Flint avec sincérité. Vous vous doutez de ce qui c'est passé... Heureusement, les dégâts ne sont pas trop grands. Avez-vous jeté un coup d'œil chez les passagers ?

Simpson prit pied sur le parquet métallique. Il arborait un visage grave.

— Oui, j'en viens, déclara-t-il. La plupart souffrent de commotion. Elberg s'est cassé la jambe, sa femme a un bras foulé. Fauchois est évanoui : sa tête a cogné la cloison, mais je ne crois pas qu'il ait une fracture. Lhermite est indemne, Susan Texon souffre de douleurs internes. Mais ce qui est plus embêtant, c'est que plusieurs passagers présentent des signes de désordre mental... Miss Mervil, notamment, qui s'en est tirée sans une égratignure, est en train de divaguer.

— Et les autres, questionna avidement Flint, les membres de la mission ?

— Friedel et Boris sont légèrement blessés. Lina Mandega n'a rien, elle était couchée. Van Fleet n'a rien. Inutile de vous dire que l'atmosphère est plutôt pénible...

— La petite Rose ?

— Folle de peur, naturellement. Van Fleet s'occupe d'elle. Il faut faire quelque chose pour les calmer, sinon ils vont devenir intenables.

— Je m'en occuperai. Mais il faut d'abord que je voie Breker, il ne me répond pas.

Flint mit rapidement Simpson au courant de la manœuvre qu'il avait entamée pour soustraire le Galax à l'attraction, puis il conclut :

— Je me charge de l'équipage. Je m'absente pour cinq minutes. Si vous avez besoin de moi, appelez sur le circuit général.

Beaucoup plus soucieux qu'il ne voulait le paraître, Flint emprunta l'échelle pour aller chez l'astrophysicien.

CHAPITRE VII

Quand Flint déboucha dans la cabine, il vit Breker toujours assis, mais penché en avant sur le pupitre, la tête reposant sur la tablette. Le savant avait les yeux clos, le teint très pâle. Ses lunettes s'étaient brisées et de petits éclats de verre lui avaient entaillé la figure.

En deux pas, Flint s'approcha de lui et redressa son buste. Inconscient, Breker était mou comme un mannequin de son. Le commandant posa la main sur la poitrine : le cœur battait. Ensuite, il écarta les cheveux pour voir si le crâne n'avait pas de fracture, mais il ne releva aucun épanchement de sang. Breker avait été assommé, certes, mais rien d'esentiel ne semblait être lésé.

Flint entreprit de l'extraire de son siège et l'étendit à plat sur la couchette. Mouillant une serviette, il humecta le front et les tempes du savant, débarrassa son visage des parcelles de verre qui s'y étaient incrustées.

Tout en s'efforçant de ranimer l'astrophysicien, Flint songea qu'il devait prévenir Boris ; ce dernier connaissait aussi le maniement des appareils de plongée dans le subespace, et si Breker n'était pas en état de remplir ses fonctions, Boris le remplacerait. Machinalement, Flint remarqua que la pesanteur intérieur, après s'être allégée un peu, rede-

venait plus forte. Il se demanda si ce n'était qu'une impression ou s'il en était vraiment ainsi.

Breker ne reprenant toujours pas ses sens, Flint se dit qu'il enverrait Lina Mandega pour s'occuper de lui ; il avait trop de choses à régler pour s'attarder davantage, à présent qu'il savait l'astrophysicien hors de danger. Il sortit donc et franchit la porte étanche qui séparait le centre nerveux du spaciojet des autres installations.

Il se rendit tout d'abord chez les membres de la mission scientifique. Une odeur de désinfectant picotait aux narines. Boris et Friedel s'aidaient mutuellement à poser des pansements, la biologiste Mandega étant allée prêter main-forte aux passagers.

— Qu'est-il arrivé ? questionna Friedel sans la moindre trace d'émotion.

— Nous avons été pris, plutôt brutalement, par l'attraction d'une étoile, dit Flint.

— Ah ? Vous l'avez vue ?

— Non, c'était inutile : les instruments ne mentent pas...

A l'instant précis où il prononçait ces paroles, Flint se souvint d'une chose bizarre qui ne l'avait pas frappé auparavant : lorsqu'il avait quitté la coupole, aucune brillance particulière n'avait attiré son regard. Pourtant, le corps stellaire qui exerçait une influence aussi marquée sur le spaciojet devait avoir au moins, à l'œil nu, la dimension d'un ballon de football... Et Flint n'avait rien vu.

Le commandant s'abstint d'évoquer cette anomalie. Il dit à Boris :

— Breker a été durement secoué ; il est toujours évanoui. Je voudrais que votre collègue féminine prenne soin de lui. Ensuite, quand vous serez soigné, montez me voir à la

coupole. Il se pourrait que j'aie besoin de vous. Dites-moi, Breker vous a-t-il précisé la localisation de la planète sur laquelle il veut atterrir ?

Boris releva la tête avec vivacité ; interrompant un collage de sparadrap, il répondit à mi-voix :

— Oui... Elle doit graviter dans un rayon de 100 millions de kilomètres de notre point d'émergence. Les coordonnées exactes doivent figurer dans un pli qu'il porte sur lui.

— Dans ce cas, demandez-le lui et apportez-le là-haut. J'y serai dans une dizaine de minutes, le temps de voir si l'équipage n'a pas trop souffert.

Pour éviter une rencontre avec les autres passagers, qui n'auraient pas manquer de l'accabler de récriminations stériles s'ils l'avaient aperçu, Flint emprunta une porte de secours qui, par le compartiment réservé entre les deux coques concentriques, lui permettait de descendre chez les techniciens.

En entrant chez eux, il vit qu'ils avaient supporté le choc sans dommage. Les huit hommes se figèrent dans une attitude respectueuse ; aucun d'eux n'avait de blessure apparente.

— Rien à signaler ? s'enquit Flint d'un ton neutre.

Puis, en l'absence de réponse autre que des dénégations muettes, il expliqua :

— Le coup dur est passé. Cela aurait pu être plus grave... Je n'avais pas encore eu l'occasion de vous le dire, mais cette incursion dans une autre galaxie vous vaudra une importante gratification. Moi-même, je n'étais pas prévenu au départ, mais il est évident qu'au retour je ferai valoir vos droits.

Une légère détente suivit cette promesse. Flint se doutait bien que les hommes avaient dû discuter entre eux, et qu'une atmosphère assez chargée crispait les nerfs. Pour améliorer l'état des esprits, il ajouta :

— Cette expédition offre un intérêt considérable ; elle justifie amplement les dérogations que j'ai dû infliger aux règlements. J'ai besoin du concours de tous pour la mener à bien et je compte sur votre parfaite discipline.

Il les regarda à tour de rôle, comme pour bien imprimer le sens de ces paroles dans leur mémoire. Il vit que plusieurs d'entre eux conservaient un visage contracté, d'une pâleur étrange. Ou les techniciens avaient peur, ou ils lui cachaient quelque chose...

Flint prolongea le silence à dessein, puis il questionna :

— Vous n'avez rien à me dire ?

Il était de plus en plus intrigué par l'embarras qui se manifestait dans l'attitude des conducteurs de torpille. Voulant en avoir le cœur net, il changea le ton de sa voix et, nettement autoritaire à présent, il prit l'un d'entre eux à partie :

— Qu'est-ce qui ne marche pas, ici ?

L'interpellé, glacé par le regard inquisiteur du commandant, avala plusieurs fois sa salive avant de répondre.

— C'est Mostyn, sir...

— Eh bien quoi ?

Un glissement feutré derrière lui fit se retourner Flint tout d'une pièce. Il vit son maître d'équipage, chancelant, les traits défaits, qui approchait dans la coursive. Sa première idée fut que Mostyn avait été rudement malmené par la variation de pesanteur.

— Vous vous sentez mal ? demanda-t-il avec une nuance d'inquiétude.

Le colosse progressa en s'appuyant aux cloisons et, quand il fut à deux mètres de Flint, il fit un effort pour reprendre le contrôle de lui-même, bien qu'il tremblât des pieds à la tête.

— Je ne savais pas..., articula-t-il, la bouche sèche, que le Galax allait... repartir si vite...

— Si vous aviez dû le savoir, je vous aurais prévenu, dit Flint. Qu'y a-t-il donc ? Parlez, bon sang !

Mostyn inspira largement et avoua enfin :

— J'avais envoyé Calvez dans l'espace, à bord d'une torpille, en guise de punition...

— Sacré tonnerre ! éclata Flint, consterné.

Abandonné dans le vide inter-galactique, le malheureux était voué à une mort d'autant plus atroce qu'elle ne viendrait qu'au terme d'une lutte épuisante contre le froid, la faim et le manque d'air... Rien ne pouvait sauver le technicien, sinon un bref retour du Galax dans la région où la torpille avait été lâchée. Et 300.000 années-lumières séparaient le vaisseau de cet endroit !

— Pourquoi ne m'avez-vous pas informé ? clama Flint, furibond. C'est à moi seul qu'il incombe de prendre des sanctions de ce genre ! Vous êtes coupable d'homicide involontaire, Mostyn !

Abattu, le maître d'équipage serrait les mâchoires, les yeux baissés. Sa responsabilité n'était pas entière, mais suffisante pour le convaincre qu'il avait agi avec une légèreté criminelle.

Il tenta néanmoins de se défendre :

— Calvez avait le mauvais esprit, plaida-t-il. Je voulais faire un exemple...

Profondément affecté par ce drame, Flint s'accusait de ne pas avoir annoncé par les haut-parleurs que le Galax allait s'engloutir dans le sub-espace à une heure déterminée. Il avait failli le faire, puis il avait changé d'avis parce qu'il croyait plus sûr de mettre tout le monde devant le fait accompli.

— Combien de temps croyez-vous que Calvez pourra tenir ? demanda-t-il. Quand l'avez-vous catapulté ?

— Il y a un peu plus d'une heure, dit Mostyn. Je croyais le repêcher dans quatre heures, mais il pourra résister beaucoup plus longtemps. S'il économise son oxygène ou s'il parvient à utiliser la réserve contenue dans les bonbonnes de la torpille, il peut tenir 24 heures, extrême limite. S'il avait été équipé des pastilles nutritives, le délai aurait été plus long...

Flint réfléchit deux secondes. Même si le technicien était très robuste et si son organisme montrait une grande vitalité, il restait à la merci d'une crise de folie, lorsqu'il se rendrait compte que le Galax avait disparu. La solitude dans l'espace avait déjà provoqué de nombreux cas de dérangement cérébral...

— Si c'est humainement possible, j'essayerai de le sauver, conclut-il. Mais vous...

Il n'eut pas le temps de prononcer le reste de sa phrase, car les haut-parleurs s'étaient mis à vibrer : les quatre notes qui étaient diffusées signifiaient que le Commandant était appelé d'urgence à la coupole.

— ...connaîtrez votre sort à brève échéance, résuma Flint en se dépêchant vers le centre de pilotage. Ayant couvert les cinquante mètres de couloirs et d'échelles qui, cette fois, lui

parurent d'une longueur interminable, il parvint sous la coupole.

Du bas, il vit Simpson, jambes écartées, penché au-dessus du trou d'accès. Il grimpa rapidement les derniers échelons et cria :

— Vous ne pouvez pas vous débrouiller tout seul ?

— Non, dit brièvement Simpson ; jamais un spaciojet ne s'est trouvé dans une situation pareille !

— Vous exagérez, dit Flint en prenant pied sur le parquet métallique. Ce n'est pas la première fois que nous sortons d'un champ d'attraction...

— Précisément, *nous n'en sortons pas !* Malgré les deux mille tonnes de poussée qui auraient dû convertir notre chute en course circulaire, nous continuons à dégringoler !

— Hein ? rugit Flint, abasourdi.

— Oui... Malgré tout le déplacement latéral, nous sommes encore très fortement attirés et, au lieu d'accomplir une orbite, nous décrivons une spirale...

— Quelle est la valeur actuelle du champ ?

Cette indication était fournie par la torsion d'une tige de deux mètres, au bout de laquelle était fichée une masse de platine de deux kilos, perpendiculairement à la coque du vaisseau. Un dynamomètre intérieur mesurait ainsi la pesanteur locale extérieure lorsque le spaciojet décrivait une orbite.

— 12 G., renseigna le servant.

— Douze G. ! proféra Flint, stupéfié. Elle a triplé en moins d'un quart d'heure ? Mais alors, la masse de l'étoile doit être colossale !

Il bondit vers l'intervidéophone et appela Dasseau :

— Variez l'inclinaison des réacteurs de trois degrés de plus, et portez la poussée à quatre mille tonnes !

— Trois degrés, quatre mille tonnes, répéta docilement le chef-mécanicien.

Flint lâcha le bouton, planta son regard dans les yeux de Simpson et murmura :

— Si je ne parviens pas à stabiliser le Galax sur une orbite, nous ne tarderons pas à être rôtis... Vous l'avez observée, vous, cette étoile ?

— C'est après l'avoir vue que je vous ai appelé ! Je ne crois pas que toute la puissance de nos réacteurs parviendra à nous libérer... Si vous voulez mon avis, commandant, nous sommes fichus !

— Comment ?!

Le lieutenant eut un geste d'impuissance ; au lieu de répondre, il désigna les instruments de mesure que les servants consultaient avec leur impassibilité de robots.

Un coup d'œil d'ensemble apprit à Flint ce que Simpson hésitait à prononcer : le Galax était emprisonné dans l'étreinte gravifique d'une étoile du type « naine blanche » !

L'immensité du péril lui apparut d'un seul coup : cette naine ne figurait pas sur les catalogues, et Breker ne s'était pas douté de sa présence dans ce coin de M.33. Or, les naines blanches ne brillent que d'un petit éclat — c'est ce qui rend leur détection si difficile — mais elles ont une densité phénoménale, au point qu'un petit cube, de cinq centimètres d'arête, de matière prélevée à leur surface pèserait 30 tonnes ! Elles sont formées de matière dégénérée, c'est-à dire de noyaux d'atomes écrasés les uns contre les autres, sans leurs couches habituelles d'électrons. Sous un volume très réduit qui leur vaut la qualification de naines, ces étoi-

les renferment une masse de matière plusieurs milliers de fois supérieure à celle du soleil !

Presque invisibles, et souvent cachées par l'éclat d'une autre étoile, elles sont tapies au sein des archipels galactiques. Autour d'elles règne une pesanteur terrifiante qui courbe même les rayons lumineux, et si le Galax n'avait pas émergé à la périphérie du champ, il aurait été happé par la fournaise avec une violence telle, que personne n'aurait survécu à l'accélération. En quelques secondes, il se serait abîmé dans la couronne en ignition, mais se serait désintégré bien avant de l'atteindre !

En émergeant du sub-espace à une distance considérable de la naine, le Galax avait bénéficié d'un répit, mais la force implacable qui le drainait vers le centre de l'astre devait tôt ou tard avoir le dessus : le spaciojet était attiré avec plus d'énergie que ne pouvaient en fournir ses moteurs nucléaires... Tout au plus pouvait-il retarder l'inéluctable.

Les servants des appareils d'investigation voyaient s'inscrire des maxima jamais atteints, mais comme ils ignoraient le nombre de chevaux que développait la centrale nucléaire, ils ne s'inquiétaient pas encore. Tandis que Flint et Simpson, eux, voyaient se dessiner le désastre...

Par habitude, Flint demanda aux servants qui observaient l'étoile (et qui ne la voyaient pas grandir d'une façon perceptible à cause de l'éloignement) :

— Température superficielle ?

— 9.000 degrés.

— Distance ?

— Par triangulation : 3 milliards 254 millions de kilomètres. Par magnitude : 3 milliards 200 millions de kilomètres.

Approximativement la distance de Neptune au Soleil, un peu moins. La marge d'erreur dans l'appréciation provenait du mouvement en spirale du spaciojet.

Flint supputa mentalement la signification de ces chiffres. Son esprit se refusait à admettre que le vaisseau fût irrémédiablement condamné. Dans l'espace, la distance est un élément précieux qu'il faut mettre à profit, même quand à première vue on serait enclin à perdre tout espoir devant le verdict des forces en présence.

Avec une rapidité soudaine, Flint prit place devant un clavier et rédigea un suite d'équations : ses doigts agiles volaient sur les touches, tapaient des lignes de signes. Lorsqu'il eut clairement énoncé les problèmes, il déclancha le fonctionnement du cerveau électronique, qui opéra tous les calculs en trois secondes et débita les résultats sur une bande de papier.

Simpson, le dos moite et les mains frémissantes, se pencha pour lire en même temps que le commandant. Mais bientôt la physionomie des deux officiers refléta un désappointement identique. Ils ne s'étaient pas trompés dans leurs prévisions, car le cerveau venait de confirmer leur jugement : la centrale nucléaire était bel et bien incapable de les faire évader de l'infernale attraction de la naine blanche... Tout au plus, et en risquant de désintégrer les tuyères, on pouvait imprimer au spaciojet une impulsion centrifuge qui prolongerait son existence de quelques jours. Semblable au cerf-volant qui tournoie autour d'un arbre, mais dont la corde raccourcit en s'enroulant autour du tronc, le Galax serait invinciblement aspiré par l'effroyable condensation de matière dégénérée, et calciné par elle.

Evacuer les occupants à l'aide des torpilles n'eût servi qu'à précipiter leur fin. Il n'y avait plus l'ombre d'un doute : la mort approchait à grands pas et il fallait s'y préparer.

Flint se passa la main sur le front. L'ampleur de sa responsabilité lui apparut dans toute son étendue. Cinq minutes auparavant, il avait maudit son maître d'équipage parce que celui-ci avait envoyé Calvez à la mort. Et lui, maintenant, devait répondre devant sa conscience de la perte de quarante-cinq vies humaines... Que pouvait-il dire de plus que Mostyn pour sa défense ?

A côté de lui, Simpson se taisait, écrasé par l'injustice de cette fin accidentelle, par la fatalité qui vouait le Galax à la destruction alors qu'il venait d'accomplir la plus remarquable prouesse de tous les temps. Car ni Flint ni lui n'avaient commis la moindre faute, ils ne s'étaient pas trompés dans leurs calculs, ils n'avaient fait montre d'aucune témérité excessive...

L'immobilité apparente du spaciojet donnait une fausse sensation de sécurité. Personne à bord ne s'imaginait certainement que le magnifique paquebot de croisière intersidérale fonçait vers sa perte. A quoi bon provoquer une panique en révélant la vérité ?

Flint pensa à Dasseau, affairé dans sa centrale, et qui devait s'interroger sur la raison des ordres qui lui avaient été communiqués. Le Chef mécanicien était assez expérimenté pour déduire des paroles de Flint et de l'accélération constante qu'il imprimait au spaciojet que l'on se débattait dans de graves difficultés, mais il méritait bien qu'on le tînt un peu plus au courant que les passagers...

Le commandant tendit la main vers le panneau des communications intérieures pour établir le contact, mais une illumination subite interrompit son geste. Il fut frappé par cette idée comme par un coup de foudre et demeura cloué sur place, les yeux dans le vide. Simpson s'avisa du brusque changement d'attitude qui paralysait Flint ; il voulut poser

une question, mais se retint pour ne pas troubler la réflexion de son chef.

Celui-ci changea d'expression, son regard se localisa sur le lieutenant et, avec un regain d'espérance dans la voix, il laissa tomber :

— Où donc avions-nous la tête, Simpson ? La solution crève les yeux et nous la cherchons éperdument !

La figure détendue, Flint souriait comme s'il se moquait de son propre aveuglement. Jusque-là, il avait raisonné en tant que commandant d'un spaciojet ordinaire... Devant la mine ahurie de Simpson, il exprima enfin sa conclusion :

— Le sub-espace, Simpson ! C'est par lui que nous avons été jetés dans ce champ de gravitation... C'est par lui que nous devons en sortir ! La pesanteur ne s'exerce pas dans ce milieu !

— Vingt dieux ! s'exclama le lieutenant, bouleversé, trempé de sueur. Tout s'est déroulé tellement vite que...

— ... que nous avons réagi selon nos réflexes professionnels, compléta Flint. Nous n'avons pas encore assez assimilé cette théorie de Vogt pour songer à elle dans une période critique !

Fébrile, Simpson le pressa :

— Il faut prévenir Breker... Qu'il mette ses condensateurs en charge...

Flint secoua la tête. Son calme était revenu avec une promptitude extraordinaire, et il envisageait à présent les choses avec une pleine lucidité.

— Breker est blessé, mais Boris, son adjoint, va monter ici d'un instant à l'autres. D'autre part, il n'y a plus urgence, puisque nous sommes sûrs de nous échapper, quelle que soit l'intensité de la force qui nous agrippe. Il ne me déplairait

pas d'observer une naine blanche d'un peu plus près... Nous allons avoir des relevés sensationnels, Simpson !

Son interlocuteur ne récupérait pas aussi vite que lui. Au contraire, la frayeur qu'il avait éprouvée se manifestait à retardement ; il ne put maîtriser un léger tremblement de sa voix :

— Croyez-vous qu'il soit prudent de s'approcher davantage de cette naine... un peu trop affectueuse, Commandant ?

— Ni prudent, ni imprudent, décréta Flint avec une autorité souveraine. Scientifiquement indispensable ! N'oubliez pas que le célèbre Michelson (1) avait nié, dans ses vieux jours, qu'il pût exister des astres contenant de la matière dégénérée. Nous allons en administrer des preuves indiscutables...

CHAPITRE VIII

Flint ordonna à Dasseau de réduire progressivement la puissance des réacteurs, ce qui eut pour effet d'atténuer la poussée tangentielle imprimée au spaciojet et, par voie de conséquence, d'accélérer sa vitesse de rapprochement de l'astre. Cette manœuvre eut également pour effet de diminuer la pesan-

---

(1) Albert Michelson (1852-1931) prix Nobel, célèbre pour son expérience établissant l'invariabilité de la vitesse de la lumière. Avait émis un sérieux doute en apprenant qu'Eddington assurait qu'il existait des corps pouvant avoir une densité des milliers de fois supérieure à celle du plomb. (Note de l'auteur).

teur interne, car les corps enfermés dans le vaisseau ayant une masse moins importante que lui, subissent moins fort l'attirance de la gravitation. Dasseau dut même rétablir une pesanteur artificielle pour éviter que les occupants ne fussent aspirés vers les plafonds.

Tous les enregistreurs du bord entrèrent en action : le diamètre de l'étoile, sa masse, sa température intérieure — qui atteignait le chiffre fantastique de quarante millions de degrés ! — sa radio-activité, tout fut minutieusement calculé. Les bandes des appareils de mesure se couvrirent de graphiques, des mètres de pellicule photographique furent impressionnés par les rayonnements que dispensait avec une prodigalité stupéfiante l'astre incandescent.

Entre-temps, Boris était monté dans la coupole et avait informé les deux officiers que Breker se rétablissait lentement. Flint le mit au courant des conditions très spéciales dans lesquelles se trouvait le Galax, et qui nécessitaient la mise en œuvre du système de plongée sub-spatiale pour fuir l'étoile naine.

Le physicien eut un sifflement de stupeur lorsqu'il apprit la signification réelle des modifications de pesanteur qu'il avait ressenties au cours des dernières minutes.

— Ce qui est redoutable avec ces naines blanches, commenta-t-il, c'est que leur densité est *d'autant plus élevée qu'elles sont plus petites*... Celle-ci m'a l'air d'être du même type que Wolf 457, où un décimètre cube de matière pèse quatre-vingts tonnes ! Il est grand temps que nous filions ! Plus encore que son rayonnement calorique, c'est sa radioactivité qui est dangereuse...

— Tâchez que nous émergions cette fois dans un endroit de gravitation presque nulle, recommanda Flint. Je ne désire

pas exposer une seconde fois le Galax aux efforts de flexion et de torsion qu'il vient de subir...

Soudain, Simpson montra du doigt une portion du ciel en direction de l'étoile naine, droit devant :

— Regardez ! s'exclama-t-il. Je n'ai encore jamais vu ça !

Flint et Boris se tournèrent aussitôt dans le sens indiqué et furent confrontés avec un spectacle étonnant. L'étoile naine semblait posée sur une tache d'un noir absolu. Autour d'elle, dans un rayon de centaines de milliers de kilomètres, mais qui par l'éloignement ne paraissait avoir que quelques dizaines de centimètres, l'espace était vide, c'était le néant ! Tel un diamant placé au centre d'un napperon de velours noir, l'étoile se détachait sur des ténèbres opaques, désertes.

Ce fut Boris qui donna le premier l'explication du phénomène.

— Une belle démonstration de la théorie d'Einstein ! exulta-t-il. *La masse de l'étoile courbe les rayons lumineux !* Tous ceux qui sont émis par des astres brillants situés derrière notre petite ennemie s'enroulent littéralement autour d'elle et ne nous parviennent plus : tout se passe exactement comme si les étoiles plus lointaines avaient cessé d'exister pour nous...

Flint s'emplissait avidement les yeux de cette vision apocalyptique : un corps céleste peu volumineux arrêtant la propagation de la lumière et trônant seul, en maître, au milieu du néant !

— Plus malchanceux que nous, poursuivit Boris, ces rayons lumineux sont victimes de l'attraction ; au lieu de continuer leur cheminement dans l'espace, ils sont déviés par la naine et restent collés à elle.

Puis, s'arrachant à ses réflexions, le physicien répondit enfin à l'objurgation de Flint :

— Soyez tranquille. Je vais vous ramener à une année-lumière d'éloignement de cette sacré naine. Vérifiez au préalable s'il existe dans une direction quelconque un territoire spatial vide d'astres susceptibles de nous jouer un mauvais tour. Je déterminerai les coordonnées du point d'émergence en fonction de vos données. Mais faites vite ! Pour un aussi faible déplacement, mes condensateurs seront rapidement chargés.

Flint distribua des ordres aux servants, qui suspendirent les enregistrements pour s'atteler à cette nouvelle tâche. Télescopes et récepteurs hertziens entrèrent en activité pour sonder l'espace. Les lunettes couplées à des cellules photoélectriques sensibles aux autres rayonnements balayèrent l'étendue céleste pour y détecter d'invisibles planètes, le radar expédia ses salves d'impulsions afin de déceler des astres morts, ces cailloux glacés qui parcourent des orbites inconnues...

En moins d'un quart d'heure, Flint fut en mesure d'indiquer à Boris une portion de la galaxie située à une année-lumière et qui semblait présenter toutes les garanties voulues.

Du centre de pilotage secret, Boris fit savoir qu'il était paré et qu'il pouvait amorcer la plongée d'un instant à l'autre. Par mesure de précaution, Flint dit à Dasseau de couper les réacteurs. Ensuite il commanda, par l'entremise du circuit général des haut-parleurs, à tous les passages et membres de l'équipage, de prendre place dans les couchettes anti-gravitationnelles. Lui et Simpson s'installèrent dans les sièges spéciaux de la coupole, puis il prévint Boris.

Breker, allongé sur sa couchette, avait retrouvé sa lucidité. Un pansement lui barrait le front. En entendant les paroles que le commandant venait d'adresser à Boris, il dit à son adjoint :

— Vous pouvez y aller. Enclanchez le disjoncteur sans hésitation.

Boris obéit.

Et la théorie de Vogt prouva de nouveau sa validité : sans autre phénomène que le jaillissement d'étincelles aux deux extrémités du spaciojet, ce dernier fut transplanté en un « intervalle de temps » dans un autre coin de la nébuleuse, et soustrait à l'emprise maléfique qu'avait exercée sur lui la terrifiante naine blanche.



Hormis les habitants de la coupole, personne n'avait soupçonné l'immensité du péril qui avait menacé le vaisseau. Un moment de panique avait succédé à la brutale secousse et à la chute qui avait suivi. Puis, le rétablissement lent de la gravité intérieure et l'absence d'autres signes alarmants avaient peu à peu calmé la peur. Des regards jetés par les hublots latéraux avaient abusé les gens en leur donnant la sensation trompeuse que le spaciojet était immobile, dans un espace différent que celui qu'il venait de quitter, sans doute, mais rassurant parce qu'il offrait exactement le même aspect qu'au sein de la Voie Lactée.

Trop préoccupés par les contusions qu'ils avaient encourues, et soulagés par la cessation du phénomène, ils ne songeaient à rien d'autre qu'à se remettre de leurs émotions. Les incidents s'étaient suivis à une telle cadence que les passagers avaient complètement oublié qu'il n'y avait que quatre heures qu'ils

avaient été projetés hors de la Voie Lactée, et un quart d'heure à peine qu'ils avaient quitté le vide inter-galactique pour aboutir dans la nébuleuse M.33. L'épouvantable erreur commise par Mostyn était ignorée d'eux, de même que l'angoisse qui avait saisi Simpson et Flint en constatant la lointaine présence de l'étoile naine.

Simon Lhermite avait trouvé dans l'accident un excellent prétexte pour resserrer ses relations avec la belle Susan Texon. Celle-ci reposait sur la couchette de sa cabine, les yeux encore dilatés par l'horreur qu'elle avait ressentie en étant plaquée par une main de fer, à un mètre au-dessus du parquet, contre la paroi du salon, parmi des gens qui criaient et volaient comme elle vers les cloisons de métal. Depuis, un mal sourd, mais qui s'atténuait peu à peu, l'avait obligée à se coucher.

Simon Lhermite, assis à son chevet, faisait de son mieux pour lui remonter le moral :

— D'ici deux heures il n'y paraîtra plus, assura-t-il. Estimons-nous heureux de nous en être tirés sans fracture... On ne pourra pas dire que cette croisière aura manqué d'imprévu !

Susan bougea la tête sur l'oreiller et murmura :

— Je crains fort que nous ne soyons pas au bout de nos peines. Ce n'est pas uniquement pour battre un record du monde que le commandant nous expose à de tels dangers...

Quelque chose, dans l'intonation de Susan, intrigua Lhermite. La jeune femme n'avait pas prononcé cette phrase avec doute, mais avec une sorte de certitude, de conviction intime. Or, il partageait ce point de vue ; il pensait également que Flint poursuivait un objectif infiniment plus important qu'un trophée sportif.

Aussi fut-ce avec curiosité qu'il interrogea :

— Sur quoi vous basez-vous ?

Susan leva sur lui ses yeux troublants.

— N'avez-vous pas remarqué que, dans son allocution, e commandant n'a fourni aucune indication sur la durée de rolongation de la croisière ? Qu'il s'est bien gardé de préciser *omment* le Galax pouvait bondir dans les vastes étendues élestes ?

Effectivement, Lhermite s'en était aperçu ; sans chercher lus loin il en avait conclu que Flint désirait garder secret e principe de transfert. Mais il devait admettre que es réticences étaient pour le moins singulières, et que des nseignements un peu plus détaillés n'auraient pas nui...

D'un geste amical, il prit la main de Susan.

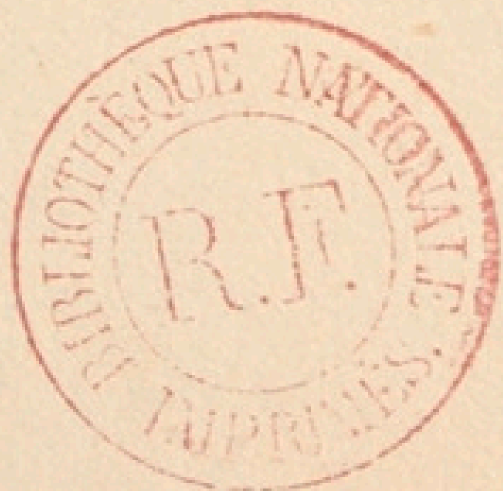
— Ne vous laissez pas emporter par votre imagination, onseilla-t-il. Vous risquez de faire de la température...

Mais Susan se redressa sur sa couche, sans retirer sa main ailleurs, et reprit avec un énervement visible :

— Ce n'est pas un jeu de mon imagination, c'est un isonnement logique ! Si Flint s'est tu sur l'essentiel, c'est u'on manigance ici des choses qu'on veut nous cacher ! ui-même ne semble pas très au courant ; la preuve, c'est qu'à ine deux heures après nous avoir affirmé que « la sécurité e l'essai était absolue » nous traversions une espèce de mpête, et il s'en est fallu de peu que nous ne perdions la e...

Une indignation contenue frémissait dans sa voix. Les guments qu'elle énonçait étaient plutôt difficiles à réfuter, iermite dut en convenir dans son for intérieur, mais il aignit qu'elle devînt la proie d'une surexcitation qui, dans n état actuel, ne pouvait que lui faire du tort.

— Je vous concède que tout cela est assez mystérieux.



Cependant, dites-vous bien que Flint n'a aucun intérêt à no précipiter dans une catastrophe. Quels que soient ses projet il faudra bien qu'il nous ramène à Terre sains et saufs ! est donc inutile de nous mettre martel en tête...

La paume de Susan était moite, ses yeux brillaient d'u éclat qui ne le cédait en rien à celui des étoiles, et Lhermi éprouvait au contact de la jeune femme un trouble qu'il n'ava jamais ressenti auparavant. Devant elle, la désinvolture et cynisme dont il avait imprégné ses attitudes fondaient comm du sucre et faisaient place à une gravité dont il tentait vain de s'affranchir. Au lieu des paroles qu'il prononça il aurait voulu en dire d'autres, plus empressées, plus rév latrices de ses sentiments, et il ne parvenait pas à les inventer Il se contenta de tapoter la main de la belle passagère en couvant d'un regard plein de sollicitude. Mais Susan prêtait guère attention à ces hommages discrets. Ses doi se crispèrent soudain autour de la main de Simon.

— Pourquoi n'avons-nous plus vu Mr. Breker depuis longtemps ? demanda-t-elle. Où est-il passé ?

Ramené subitement à la réalité, Lhermite sursauta :

— Euh... Oui, en effet.... Qu'est-il devenu, celui-là ? To à l'heure, j'ai fait un saut jusqu'à sa cabine, pour voir n'avait pas été blessé, mais il était absent. Or, il n'était p non plus au salon...

Le front soucieux, Susan creusait ce problème supplém taire sans réussir davantage à lui donner une réponse sa faisante. S'il existe un local clos, hermétique, c'est bien spaciojet. En dehors des aménagements réservés a voyageurs, il n'y a guère que des locaux qui leur s interdits. Dans ces conditions, la disparition de Bre revêtait un aspect inquiétant.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait bon de prévenir le commandant ? suggéra Susan.

Vaguement irrité de l'intérêt que Susan portait à ce vieux bonhomme insignifiant, Lhermite approuva du bout des lèvres :

— Peut-être... Bien que le moment me paraisse mal choisi pour le déranger. Si nous attendions le repas du soir ?

— Si tard ! s'exclama Susan. Vous n'y pensez pas ! Il faut y aller tout de suite !

Elle retira sa main d'un geste vif, et Simon fut désolé. Il aurait volontiers prolongé cet entretien dont l'intimité le ravissait ; c'était la première fois qu'il se trouvait en tête à tête avec Susan, et voici qu'elle le congédiait... Il songea que sa démarche allait lui donner un prétexte pour revenir, ce qui le rasséréna aussi vite qu'il s'était assombri. Se levant avec promptitude, il esquissa un sourire et déclara :

— J'y vais. Mais promettez-moi de ne plus vous tracasser. Vous pouvez compter sur mon aide la plus complète, en toute circonstance...

Lorsqu'il eut tourné le dos, un curieux sourire joua sur les traits de Susan, et il est peu probable que Lhermite en eût été enchanté. S'il avait vu le pli pincé que formaient les lèvres de l'étrange passagère, et le reflet amusé qui passait dans ses prunelles, il se serait dit que le Galax recélait un mystère de plus dans ses flancs.

Il se dirigea vers le salon vitré où personne ne séjournait pour l'instant. A travers les vastes fenêtres, il aperçut un ciel étoilé qui ne se distinguait en rien de celui qu'il connaissait. Les énormes galaxies qui s'étaient profilées sur le manteau de l'espace s'étaient résorbées en une poussière d'étoiles, exactement pareille à celle qu'on avait vu au delà de l'orbite de Pluton. Le vaisseau était-il dans cette fameuse galaxie

M. 33 ou était-il revenu dans la Voie Lactée ? Seul un astronome ou un officier du Galax aurait pu le dire avec certitude.

Lhermite marcha vers le standard, enfonça le bouton dont le numéro correspondait à la coupole. Deux secondes après, le buste de Simpson apparut sur le petit écran de verre.

— Le commandant est-il auprès de vous ? s'enquit Simon.

— Oui, dit Simpson. De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais lui signaler qu'un des passagers semble avoir disparu...

L'écran s'éteignit. Incertain, Simon resta planté devant le standard. Simpson avait-il compris ou avait-il délibérément coupé la communication ?

« Patientez cinq minutes », dit soudain le haut-parleur sans qu'un visage se dessinât sur le petit verre rond.

Perplexe, Lhermite alla s'asseoir dans un des profonds divans et contempla la voûte céleste. Simpson n'avait pas eu l'air de prendre ses paroles très au sérieux... Il n'avait même pas eu un réflexe d'étonnement, ce qui eût pourtant été bien normal ! Décidément, Susan avait raison. Il se passait des choses bien bizarres sur ce spaciojet...

Incapable de rester en place, Lhermite se leva et vint coller son front contre le quartz du grand hublot. Le silence qui régnait dans le salon l'oppressa. Au dehors, on ne voyait pas flamboyer les tuyères ; le Galax, rigoureusement immobile, semblait suspendu dans le vide, au-dessus d'un gouffre sans fin.

Soudain, les cheveux de Simon se dressèrent sur sa tête, tandis qu'un cri d'effroi jaillissait de sa gorge étranglée. Ses yeux exorbités étaient braqués sur une vision horrible ; il plaqua les deux mains contre la vitre, comme pour s'assurer qu'il n'était pas victime d'une hallucination ou d'un cauchemar,

mais son estomac se crispa quand il se convainquit de l'affreuse réalité : à l'extérieur, dans le froid inimaginable de l'espace, un corps humain flottait, dérivait dans les reflets bleus de la faible lumière stellaire et tournait lentement sur lui-même comme dans un film au ralenti. Un instant, sa figure fut éclairée par les rayons émanant de la coupole : c'était un masque pétrifié par la mort, d'une blancheur crayeuse, tordu par une grimace atroce. Les mains aux longs doigts décharnés, écartés, ainsi que les pieds nus, formaient quatre petites taches blanches autour du cadavre.

Lhermite, épouvanté, nota que le corps était vêtu du training orange qui constituait l'uniforme des hommes de la chaufferie et des techniciens. Hypnotisé par cette scène abominable, il vit le mort s'éloigner du spaciojet et s'enfoncer dans les ténèbres de la distance, où il flotterait de toute éternité, conservé par le froid absolu.

Le haut-parleur résonna dans le dos de Lhermite ; celui-ci fit littéralement un bond sur place, le cœur battant la chamade. Puis, honteux de ce réflexe de panique, il essaya de se dominer et marcha d'un pas chancelant vers le standard. Il appuya sur le bouton, vit Flint et entendit aussitôt le son réconfortant d'une voix humaine :

— Qu'y a-t-il, Mr. Lhermite ?

— Le... Vous avez vu le..., bégaya le passager sans parvenir à cacher son désarroi.

— Le cadavre ? demanda Flint. Bien sûr. On vient de l'expulser du spaciojet après une brève cérémonie. C'est le corps d'un chauffeur qui a été tué par une chute malencontreuse. Un nommé Atkins. Dieu ait son âme...

— Ah ! fit Lhermite, encore tremblant. Je croyais que... que...

— Quoi ? Que c'était un fantôme ?

— Oui... Non... Enfin, un drame quelconque...

— C'en est un, mais il est terminé. Est-ce pour cela que vous m'aviez réclamé ?

Lhermite respira une ou deux fois avant de répondre :

— Non, commandant, ce n'était pas pour ça. Je voulais vous signaler que Breker a disparu depuis plusieurs heures. Il n'est nulle part, ni au salon, ni à la bibliothèque, ni dans sa cabine.

— Rassurez-vous, il est en sûreté, dit Flint. Vous le reverrez bientôt, il est souffant.

— Ah ? Très bien. Je vous remercie..., marmonna Lhermite.

Il relâcha le bouton, encore plus perplexe qu'auparavant. Il n'aurait pas grand'chose à rapporter à Susan, car si Flint lui avait donné des apaisements, il s'était soigneusement abstenu d'indiquer où se trouvait Breker.



Dans la coupole, Flint correspondait avec Boris, demeuré auprès de l'astrophysicien dans le local du dessous.

— Voilà, notre pénible devoir envers Atkins est rempli... J'attends à présent que vous me fassiez connaître en quel endroit de M. 33 il faut conduire le spaciojet pour votre mission spéciale.

— Je vais venir vous rejoindre, annonça Boris. C'est précisément la question que je discutais avec Breker.

— Comment va-t-il ?

— Beaucoup mieux. Il veut se lever.

— Il peut le faire en toute tranquillité : nous sommes aussi stables qu'un continent ! Qu'il monte avec vous, si le cœur lui en dit...

— Entendu.

Flint arpenta le parquet, les mains derrière le dos. Les servants vaquaient aux observations routinières. Ils s'identifiaient avec leurs instruments au point d'être aussi indifférents qu'eux aux préoccupations humaines. Comme des robots perfectionnés, ils tenaient une comptabilité rigoureuse des mesures fournies par les appareils. Toutes les données étaient transcrites automatiquement sur des fiches qui, elles, étaient interprétées par des cerveaux électroniques. Ces derniers débitaient alors de vastes synthèses décrivant avec minutie l'espace environnant et son contenu d'énergie, de matière, de vibrations.

Flint s'arrêta à proximité de Simpson, qui attendait des ordres en réglant les caméras sur une distance moindre.

— Je crois qu'il nous faudra un certain temps pour nous habituer à cette navigation dans le sub-espace..., grommela-t-il. Breker a eu beau nous expliquer sa théorie et le fonctionnement de son engin, je ne parviendrai jamais à m'accoutumer à ces brusques changements de décor, à ces plongées instantanées qui nous flanquent à un autre bout de l'univers.

Simpson interrompit sa besogne, fixa le commandant et avoua :

— En ce qui me concerne, j'ai peur de me mettre à réfléchir, car je crois que ma caboche n'y résisterait pas... Depuis mon dernier quart, je me demande constamment si je dors ou si je suis éveillé.

Flint hocha la tête et grimaça un sourire :

— Un bon conseil : continuez à croire que vous dormez. Je crains fort que nos deux simili-passagers n'aient pas fini de nous étonner et qu'ils nous préparent une autre surprise.

— Vous ne croyez pas si bien dire, commandant, affirma Boris en émergeant par le trou de l'échelle.

CHAPITRE IX

Le physicien se hissa sur le parquet du centre de pilotage. Dans sa main, il tenait un papier plié.

— Il nous reste un petit travail à exécuter : découvrir une planète possédant les caractéristiques énumérées ici...

Il tendit le feuillet à Flint, qui le déplia pour le lire. Ses yeux parcoururent la feuille de haut en bas, sautèrent d'un groupe de chiffres à l'autre, puis finalement se relevèrent :

— En somme, grogna-t-il, ce que vous cherchez, c'est un astre qui ressemble à la Terre comme deux gouttes d'eau ?...

— Il faut que la vie y soit possible, en tout cas, précisa Boris. Qu'il y ait de l'oxygène en quantité suffisante dans l'atmosphère, de l'eau à sa surface et une température supportable, comprise entre moins dix et plus quarante. Quant à la masse, elle peut être inférieure à celle de la Terre, cela ne porte pas à conséquence.

— Et vous vous imaginez que je vais vous trouver un astre sur mesure en quelques heures ? demanda Flint avec une nuance de dérision.

Le physicien ne s'émut pas. Son expression signifiait qu'il ne considérait nullement cette éventualité comme improbable, et il en donna la raison :

— Je crois que c'est possible... Vous voyez ce fourmillement d'étoiles autour de nous ? Dites-vous bien que la plupart d'entre elles ont un imposant cortège de planètes, car on considère qu'il existe dans l'Univers au moins dix astres obscurs pour un en ignition... Comme les astronomes ne voient pas ces astres éteints, il ne s'en sont jamais préoccupés beaucoup. Or il existe un moyen assez simple de découvrir ce que nous cherchons : commencez par identifier une étoile du même âge que notre Soleil, c'est-à-dire une étoile jaune ayant une température superficielle de 6.000 degrés. Ce serait vraiment jouer de malchance si dans les environs ne gravitait pas au moins une planète offrant les caractéristiques requises, surtout si vous limitez vos recherches à une bande large de cent millions de kilomètres, éloignée d'autant de l'étoile prise comme centre.

— C'est juste, convint Flint, mais le hic c'est d'abord de trouver l'étoile ! Si nous entreprenons ce travail d'exploration avec nos moyens de propulsion habituels, il nous faudra tout de même plusieurs semaines pour le mener à bien.

— Non, objecta Boris, toujours flegmatique. Car le point choisi pour l'émergence du Galax est précisément situé à proximité d'une étoile de ce genre...

Son doigt se tendit vers un corps céleste qui resplendissait au zénith de la coupole, et les yeux de Flint et de Simpson suivirent son geste.

— La voilà ! compléta le physicien. Elle ressemble trait pour trait à notre soleil. Ce n'est pas une coïncidence : elle avait été repérée depuis longtemps par un observatoire terrestre, et c'est ici que nous aurions dû aboutir du premier coup si la

marge d'erreur ne nous avait déportés dans les parages de cette dangereuse naine blanche.

A nouveau, la curiosité de Flint s'éveilla. On avait donc prémédité cette expédition de longue date, à Terre ? Mais alors, la vérification de la théorie de Vogt n'était pas le but principal de ce voyage inter-galactique ! Ce n'était qu'un moyen mis en œuvre pour atteindre un autre objectif. Lequel ?

Le commandant se réserva de poser nettement la question à Breker, hors de portée des oreilles des servants. Il se contenta pour l'instant de répondre :

— Evidemment, ceci va considérablement restreindre le champ à balayer. Vous permettez ? Je vais calculer l'orbite sur laquelle il faut lancer le Galax, ainsi que la vitesse de translation, pour effectuer un examen méthodique de cette bande d'espace...

— Faites donc, dit Boris. Pendant ce temps-là, je redescends auprès de Breker afin de prendre quelques dispositions avec lui. Nous remonterons ensemble d'ici quelques minutes.

Joignant le geste à la parole, le physicien saisit les deux rampes de l'échelle et disparut dans le trou central.

Simpson avait assisté à l'entretien sans mot dire, mais après le départ de Boris il confia au commandant :

— Vous n'avez pas l'impression qu'on se sert de nous pour un travail qu'un spaciojet de l'armée aurait dû assumer?

— Je le crois depuis le début, maugréa Flint. Et les raisons que Breker a énumérées lors de notre première conférence me paraissent de moins en moins convaincantes... Bah ! Il faudra bien qu'il dévoile ses batteries sous peu...

Sans approfondir la question, Flint se mit à la besogne. Ayant pris deux relèvements, mesuré la masse de l'étoile indiquée par Boris et la distance qui en séparait le Galax, il soumit ces éléments au cerveau électronique qui, presque sur-

le-champ, lui délivra les coordonnées d'une courbe ainsi que la valeur de l'accélération qu'il convenait d'appliquer au spaciojet.

Aussitôt, Flint distribua ses ordres : aux servants, il réclama un inventaire complet de tout ce qu'ils détecteraient dans un angle sphérique de dix degrés jusqu'à une distance de cinquante millions de kilomètres en avant du vaisseau. N'importe quel astre ou phénomène apparaissant dans ce cône devait être signalé. Ainsi, les instruments fouilleraient l'espace comme un projecteur perce les ténèbres nocturnes, avec la différence qu'eux décèleraient aussi des matières ou des rayonnements invisibles à l'œil nu.

A la centrale nucléaire, Flint ordonna de déclencher la réaction en chaîne pour que les tuyères éjectent une énergie calorique correspondant à une poussée continue de deux cent cinquante tonnes, ce qui imprimerait au Galax une accélération constante de 2 G. Au bout de quelques heures, déjà, la vitesse serait un multiple élevé de celle du son et elle s'accroîtrait de seconde en seconde.

Sans le moindre à-coup, le spaciojet amorça sa course dans le vide. La lumière éblouissante qui s'échappait des tuyères de poupe éclaboussa la faible clarté stellaire et forma derrière le vaisseau une magnifique traînée semblable à la queue d'une comète.

L'accélération repoussa en arrière les occupants du spaciojet comme le vent courbe les peupliers, mais aucun son ne révéla la mise en mouvement du Galax. Tel un requin fonçant vers une proie, celui-ci glissait dans l'espace avec une prodigieuse aisance.

Flint et Simpson s'étaient assis dans les deux sièges jumelés qui dominaient l'avant. Devant eux s'étirait la coque effilée et s'étendait un hémisphère céleste d'une ineffable beauté, parsemé de clous d'argent.

Les servants se mirent à épeler mécaniquement les indications des appareils.

— Une radio-étoile, droit devant, annonça le préposé aux récepteurs hertziens.

— Intensité du champ ? questionna Flint sans tourner la tête.

— Soixante microvolts.

S'il avait pu suivre son propre désir, il se serait approché le plus possible de cet astre, car les radio-étoiles constituent une véritable énigme. On ne les a jamais vues... On reçoit d'elles des signaux puissants, d'une longueur d'onde d'environ trois mètres, mais on ne sait pas du tout de quoi elles sont formées. Longtemps on avait cru que c'étaient des astres comme les autres, puis on avait dû se rendre à l'évidence : ces signaux radiophoniques émanaient de points du ciel où aucun corps céleste n'était décelable. Ainsi, des régions de l'espace que l'on avait cru désertes s'étaient soudainement peuplées de radio-étoiles quand on avait braqué les télescopes électroniques vers le ciel, mais aucun astronome n'avait pu déterminer leur nature exacte. Etaient-ce des corps matériels, solides, liquides ou gazeux, ou n'étaient-ce que de simples amas d'énergie condensée dans l'espace ? On l'ignorait, et Flint aurait donné gros pour résoudre ce problème qui tracassait les savants depuis plusieurs générations.

— C'est quand même bizarre, soliloqua-t-il tout haut, que ces radio-étoiles soient si répandues dans toutes les galaxies et qu'on n'ait jamais pu se faire une idée concrète de leur constitution physique...

— Pour ma part, avoua Simpson, elles m'ont toujours causé une sensation désagréable. Ces fantômes obscurs qui grouillent là où on croit ne trouver que le vide m'apparaissent un peu comme une faune malfaisante, embusquée dans les

ténèbres, prête à nous dévorer ou à nous dissoudre sans préavis...

— Ma parole, vous êtes un poète ! railla Flint avec un rire bref. A tout prendre, les radio-étoiles sont moins agressives que les autres, car leur rayonnement ne produit aucun effet fâcheux. D'ailleurs, elles constituent pour nous des sortes de radio-phares qui sont bien utiles quand l'atmosphère d'une planète nous dérobe la vue du ciel. Depuis que nous captons leurs signaux, nous réalisons sans peine une prouesse qui était interdite aux marins et aux aviateurs du temps jadis : prendre des relèvements stellaires en l'absence de visibilité.

— D'accord, agréa Simpson, mais elles ne sont pas moins inquiétantes pour autant...

Ce dialogue fut interrompu par l'arrivée de Breker, accompagné de Boris. Le savant semblait complètement remis de sa commotion et ce fut d'une voix allègre qu'il salua les deux officiers.

— Messieurs, je vous dois des excuses, dit-il pour débuter, mais cette naine blanche ne figurait dans aucune nomenclature et je ne pouvais vraiment pas prévoir que nous allions surgir en plein dans son champ d'attraction...

Il eut petit sourire contraint et ajouta :

— J'en ai été puni, mais ça n'arrange rien...

Le commandant, d'un geste fataliste, montra qu'on ne pouvait rien contre la malchance et que de tels accidents faisaient partie des risques d'une expédition dans l'inconnu. Cependant il souligna :

— Je déplore que seules deux personnes à bord soient capables d'actionner le dispositif de navigation dans le subespace. Si Boris et vous deviez périr, il nous serait impossible de regagner la Voie Lactée. Vous est-il interdit de nous enseigner le maniement de vos appareils ?

L'astrophysicien se déroba à cette question directe.

— Nous aurons tout à l'heure une conversation à cet égard, promit-il. Avez-vous des torpilles disponibles pour un éventuel débarquement sur une planète ?

— Elles sont toujours prêtes, dit Flint. Entre-t-il dans vos intentions de descendre avec votre équipe ou bien faudrait-il atterrir avec le vaisseau ?

Breker se gratta l'oreille et marmonna :

— J'ai déjà trop exposé la vie de vos passagers et de votre équipage pour oser vous demander un atterrisage. Nous verrons comment les choses se présenteront quand vous aurez détecté un astre qui répond à nos besoins.

A ce moment, l'un des servants éleva la voix :

— Température de la coque extérieure : 182 degrés sous zéro.

D'un mouvement brusque, Flint se tourna vers l'homme qui venait de parler.

— Combien ? jeta-t-il, le front barré par une ride.

— 182, répéta l'homme.

Simpson échangea un rapide regard avec le commandant et dit tout haut ce que ce dernier pensait :

— Nous traversons un nuage cosmique...

Le fait était indéniable car, normalement, la température de la coque était celle du vide ambiant, c'est-à-dire 266 degrés sous zéro. Une différence de 84 degrés prouvait que la coque subissait un échauffement, et celui-ci ne pouvait provenir que du frottement résultant de la progression du vaisseau dans une poussière très raréfiée. Les molécules de matière qui s'agglomèrent en certains points de l'espace sont distribuées avec parcimonie, à raison d'un dix-millième de milligramme par kilomètre cube, mais la vitesse élevée d'un

spaciojet à travers une condensation aussi faible multipliait les minuscules collisions et se traduisait par l'échauffement.

— Redoublez de vigilance, dit Flint. Si la température grimpe trop vite, nous devrons ralentir. Et si la densité des poussières augmente, de même que notre vitesse, il est possible que nous soyons contraints de freiner si nous ne voulons pas que la coque soit portée au rouge...

— 176, proclama le servant, impassible.

Flint s'extirpa de son fauteuil et dit à Simpson :

— Je ne crois pas que ce nuage puisse devenir un obstacle à notre avance, mais ouvrez l'œil. Prévenez Dasseau, qu'il se tienne prêt à mettre en action les tuyères de proue.

Ensuite, Flint s'adressa à Breker et à Boris, tous deux absorbés par la contemplation du ciel :

— Venez dans ma cabine, que nous y mettions certains détails au point. Le personnel a reçu des instructions pour la recherche de votre planète...

Breker, qui arborait une mine étonnée, ne prêta aucune attention à l'invitation du commandant. Il resta immobile, la tête levée vers un point précis du ciel, les yeux légèrement plissés pour améliorer son acuité de vision.

— Eh bien, vous venez ? répéta Flint, impatient.

Mais les deux savants, sollicités sans doute par une même anomalie, conservèrent le silence. Après cinq ou six secondes, Breker regarda Boris et lui dit :

— Vous venez de constater la même chose que moi, je présume... Sommes-nous le jouet d'une méprise ou bien avons-nous raison ?

Boris paraissait non moins perplexe que son chef. Il consentit enfin à rabaisser les yeux et suggéra :

— Vérifions au télescope...

Flint était sur des charbons ardents. Il ne comprenait rien à ce dialogue et digérait mal que les deux hommes ne répondissent pas à son invitation.

— Vérifier quoi ? demanda-t-il d'un ton abrupt.

Breker s'avisa enfin de sa présence et, subitement confus de sa distraction, il bafouilla :

— Pardon, Commandant... mais... il manque une étoile !

Le visage de Flint se renfrogna. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui fiche, une étoile de plus ou de moins dans ce fabuleux amoncellement ?

— Vous en aviez besoin ? gronda-t-il, excédé.

L'astrophysicien entreprit de justifier sa remarque, dont il n'avait pas mesuré de prime abord le caractère saugrenu.

— Non, mais le fait est singulier. De l'endroit où nous sommes, nous devrions apercevoir Amal 57, qui est visible des observatoires terrestres et qui figure dans tous les catalogues. Or, si ses voisines sont aisément reconnaissables, elle n'occupe pas la place qui lui est assignée...

Cette fois, la mauvaise humeur de Flint s'évapora et fit place à une curiosité spontanée. Breker pouvait se tromper, naturellement, mais cela valait la peine d'être examiné.

S'approchant du servant installé à la batterie de télescopes orientables, il le pria de quitter son siège et le remplaça dans le fauteuil basculant. Les doigts de sa main droite se posèrent sur le clavier commandant le servo-moteur et l'ensemble du système se mit à pivoter, d'abord autour d'un axe horizontal, puis autour d'un axe vertical.

Lorsqu'il eut obtenu la déclinaison et l'ascension droite qu'il souhaitait, Flint braqua le tube de la lunette à grand champ, qui lui permettait d'embrasser une notable superficie de l'espace. Puis il fixa son œil à l'oculaire et s'efforça de

découvrir l'étoile manquante. Près de lui, les deux savants attendaient avec une certaine excitation qu'il leur fît part de ses constatations. Mais au bout d'un examen de cinq minutes, Flint dut reconnaître qu'Amal 57 n'avait pas laissé la plus petite trace de se présence.

— Disparue ! conclut-il en abandonnant le fauteuil au servant. Ce qui serait étrange, ce serait qu'elle se fût volatilisée alors que nous arrivions à M. 33 : la coïncidence serait presque miraculeuse.

Breker secoua la tête en signe de dénégation. Entre-temps, il avait eu le loisir de réfléchir ; une explication beaucoup plus plausible s'était présentée à son esprit.

— En réalité, je crois que nous sommes victimes d'une illusion d'optique. Souvenez-vous de la distance qui sépare cette galaxie de la Voie Lactée : sept cent cinquante mille années-lumière. En d'autres termes, cela veut dire que la lumière émise par une étoile de la nébuleuse M. 33 vogue dans le vide pendant sept cent cinquante mille ans avant de venir frapper la rétine d'un astronome terrestre. Inversement, celui-ci voit une image vieille de cette durée ; or, si l'étoile en question s'est éteinte il y a quelques centaines de siècles, notre astronome continue à la voir, ou plutôt, il continue de voir ce qu'elle était auparavant. Et nous, qui nous trouvons à présent au sein de la nébuleuse, nous constatons que ce brave observateur s'obstine à mesurer *un astre qui n'existe plus !*

Flint avait parfaitement suivi l'exposé de Breker et il partagea son point de vue sans hésiter :

— Vous avez raison. Nos catalogues doivent recenser un grand nombre de ces étoiles défuntes qui, par suite de leur prodigieux éloignement, ont l'air d'être encore en activité. Si l'on devait retrancher, du ciel toutes les scintillations qui correspondent à des astres disparus, nos tables nautiques en seraient fort allégées !

Et comme Breker et Boris fixaient à nouveau le même point du ciel, il les prit par le bras pour les forcer à descendre.

— Désolé de couper court à votre rêverie, messieurs, mais nous avons d'autres questions à régler.

Les trois hommes s'engagèrent dans l'orifice et descendirent les degrés de l'échelle. Précédés par Flint, les deux savants longèrent le couloir étroit qui menait à la cabine du commandant et où, à peine sept heures auparavant, ils avaient tenu leur premier conciliabule.

Flint fit glisser latéralement la porte ovale, puis il s'effaça pour laisser passer ses invités. Leur ayant désigné un siège, il ouvrit sans délai les hostilités :

— Si deux plongées successives dans le sub-espace ont démontré la justesse de vos théories, elles ont aussi prouvé qu'il faut compter avec le hasard. Si Boris n'avait pas été en mesure de sauver le spaciojet, moi je n'aurais pu éviter la catastrophe. J'ai donc des raisons sérieuses d'exiger que vous me mettiez au courant.

Les deux physiciens enregistrèrent ce préambule avec embarras. En fait, l'essentiel de leur mission n'était pas accompli et le moment semblait mal choisi pour déclencher une discussion qui leur eût aliéné le concours du commandant. D'autre part, ils avaient reçu des ordres très stricts, et leur initiative personnelle était restreinte.

Ils se consultèrent mutuellement du regard, puis Breker entrevit une solution :

— Votre demande est légitime, Flint, accorda-t-il. D'ailleurs, à tous égards il est souhaitable que vous puissiez ramener le Galax à Terre, même si Boris et moi devions disparaître. Je vais donc vous expliquer le maniement du « subréactor », car tel est le nom du système qui permet d'enjamber à la fois le temps et l'espace. Cependant, je n'ai pas le droit de vous révéler comment il est construit...

— Peu importe, coupa Flint. L'important est que je puisse m'en servir en cas de nécessité. Maintenant, puisque nous en sommes aux confidences, dites-moi sans détour quel est l'objectif réel de cette croisière. La théorie de Vogt n'était qu'un prétexte, n'est-ce pas ?

Le commandant vrilla ses yeux dans ceux de son interlocuteur, et ce dernier sentit qu'il ne se déroberait pas à la volonté de Flint sans compromettre le succès de l'expédition. Après un court silence, l'astrophysicien capitula :

— Oui, reconnut-il, la vérification de la théorie était indispensable, sans doute, mais elle était destinée à nous procurer un moyen de réussir une mission infiniment plus importante.

Flint sentit une bouffée de chaleur lui monter au visage. La gravité du savant lui annonçait une révélation capitale. Avec une attention concentrée, il se pencha en avant et demanda, la gorge un peu sèche :

— Laquelle ?

Breker baissa les paupières, joignit le bout des doigts de ses deux mains grandes ouvertes et poursuivit dans un calme si complet qu'on entendait le bruit des respirations :

— Il s'agit de mettre hors de portée, à l'abri de toute atteinte et le plus loin possible de la Terre, ce qui est le plus précieux dans l'Univers et qui est condamné à brève échéance sur notre planète...

— Quoi ? demanda Flint, haletant.

— L'Homme et son intelligence, déclara Breker à mi-voix.

CHAPITRE X

Loin de satisfaire la curiosité de Flint, les derniers mots de l'astrophysicien ne firent que l'exacerber. Ils impliquaient des possibilités tellement effarantes, ils évoquaient un projet si fantastique que Flint en eut provisoirement le souffle ralenti. A la longue, le commandant, assailli par une foule de questions qui se pressaient dans sa tête, ne put qu'articuler :

— L'Humanité est donc menacée ?

Breker releva les yeux pour affirmer avec une amère certitude :

— Elle va disparaître, Flint. Sera-ce dans cinq ans, dans dix ans ou dans deux générations, nous ne le savons pas encore, mais son sort est scellé !

Boris, dans son fauteuil de caoutchouc, inclina la tête pour montrer qu'il s'associait aux prévisions de son chef. Breker vit un soupçon d'incrédulité se dessiner dans l'expression de Flint. Il entreprit d'éclairer complètement le maître du Galax :

— Voici ce qui a motivé notre expédition sur M. 33. Il y a trois ans, une commission de savants relevant du Président des Etats Fédérés a remis à ce dernier un rapport dont les conclusions étaient si alarmantes qu'elles ne furent pas même divulguées aux divers ministres. En deux mots, elles annonçaient la fin de toute vie animale sur le globe terrestre par une lente mais régulière augmentation de la radioactivité. Deux siècles d'expériences atomiques, une mise en œuvre toujours croissante

de piles, de moteurs, de centrales, la fabrication continue de matériaux fissibles et l'exploitation grandissante de toutes les formes de l'énergie nucléaire ont accumulé une telle quantité de déchets radioactifs que la planète entière en est contaminée. Les eaux de refroidissement des piles, les cendres, les métaux qui ont été soumis aux radiations et l'air lui-même sont autant d'éléments pollués qu'il n'est plus possible d'évacuer ! Encore moins peut-on arrêter les processus de désintégration... La radioactivité générale, qui était négligeable vers 1920, a amorcé une courbe ascendante en 1945. Depuis lors, elle n'a fait que monter. En l'an 2000, l'atmosphère atteignait un niveau de rayonnement moyen qui mobilisa l'attention des biologistes ; on interdit l'utilisation de la propulsion atomique dans les airs, mais cette mesure ne suffit pas à enrayer la progression. Comme les mines de charbon et les sources de pétrole avaient été épuisées les unes après les autres, il a bien fallu employer l'énergie atomique sur une échelle toujours plus grande. Or, le niveau critique sera bientôt atteint. Déjà les signes se multiplient : il naît de plus en plus de monstres, dans toutes les espèces vivantes. Les races les moins résistantes périclitent, les autres ne peuvent que retarder l'heure de leur déclin. Bref, la fin de la vie sur Terre est inexorablement inscrite dans l'évolution des événements...

Flint écoutait cet exposé avec une attention extrême. En fait, on avait souvent lancé des cris d'alarme à ce sujet ; plus d'une fois, des prophètes avaient proclamé qu'une industrialisation trop poussée mènerait à une catastrophe, mais les gens n'y avaient pas cru. Et maintenant, selon Breker, l'échéance était venue, avec cette circonstance terrifiante qu'il n'était plus possible de revenir en arrière : l'homme avait déclanché un mécanisme qu'il ne pouvait plus maîtriser... Comme une gaz toxique qui se développerait de lui-même, la

radioactivité de la Terre amplifiait hors de tout contrôle et menaçait de nettoyer le globe de la vie qu'il portait.

— Je vois, fit-il avec un certain accablement. Qu'a décidé le Président lorsqu'il a pris connaissance de ce rapport ?

Breker écarta les bras d'un geste évasif.

— Que voulez-vous qu'il fasse ? Impossible de juguler le phénomène et la situation ne fera que s'aggraver. On ne peut pas envisager un exode de toute la population du globe ; cela poserait mille problèmes insolubles, et il n'est plus un endroit de la planète qui soit salubre. Si l'on divulguait dans le grand public l'ampleur réelle du péril, il en résulterait une effroyable panique qui précipiterait l'apocalypse. Alors, placé devant cet angoissant dilemme, le Président a songé à sauver l'essentiel...

L'astrophysicien se pencha vers le bureau pour terminer sa confidence, et ce fut d'une voix altérée par l'émotion qu'il déclara :

— Depuis deux ans, des enfants des deux sexes sont élevés dans un laboratoire secret. Des précautions inimaginables ont été prises pour qu'ils ne soient jamais soumis à des radiations d'une intensité trop élevée. L'air qu'ils respirent, les aliments qu'ils ingèrent, leurs vêtements, leurs jouets, les infirmières qui les approchent, tout est systématiquement décontaminé. Ces petits êtres, qui sont tous des orphelins, ont été sélectionnés tant au point de vue physique qu'au point de vue mental. Ils portent en eux les caractères les plus précieux de la race humaine. C'est ce groupe d'enfants qui doit être transféré sur une autre planète, hors d'atteinte des hommes, pour qu'ils bâtissent une humanité nouvelle.

— Juste ciel ! souffla Flint, sidéré. Vous voulez « ensemencer » une planète de M. 33 ?

— Exactement, confirma Breker, les yeux luisants. Comprenez-vous à présent pourquoi l'armée a été tenue à l'écart ? Le spécialiste qui a supervisé les travaux ignorait aussi leur signification. Si des officiers connaissaient l'existence d'un tel projet, ils s'empareraient de force du matériel nécessaire pour fuir eux-mêmes... Au besoin, ils fomenteraient un coup d'état pour s'approprier les formules qui permettent de passer par le sub-espace, et ils recréeraient ailleurs un monde où, tôt ou tard, les mêmes problèmes se poseraient. Ceux qui ne pourraient participer à l'exode tenteraient de s'y opposer, des conflits sanglants éclateraient entre les deux clans. Une guerre civile embraserait une fois de plus les continents et un nouvel apport de radioactivité dû à l'utilisation des armes atomiques accélérerait encore l'extinction de la vie... Non, les échantillons humains qui reprendront le flambeau doivent être des êtres jeunes, purs et sains. Quelques femmes les accompagneront, afin de les aider à atteindre l'âge adulte et, après la transplantation, le vaisseau qui aura assumé cette mission sera détruit, ainsi que tout ce qui se rapporte à la théorie de Vogt. Les ponts seront irrémédiablement coupés entre les deux planètes ; au bout de quelques générations, les habitants de ce monde nouveau perdront le souvenir de celui dont ils sont originaires. Tout recommencera depuis le début...

Flint demeura songeur. L'objectif grandiose de l'expédition du Galax lui apparaissait maintenant en pleine lumière, et les derniers doutes qu'il avait nourris sur l'utilité de cette aventure se dissipaient. Il comprenait pourquoi Breker avait dit : « Il faut coûte que coûte que nous atterrissions ! » Ce qui était en jeu, c'était ni plus ni moins que le sort de l'Humanité future...

Il se passa la main sur le front, comme pour effacer les rides qui s'y étaient creusées. Lorsqu'il parla, ce fut avec l'accent d'une résolution inébranlable :

— Comptez sur moi, Breker. Nous découvrirons une planète pour votre petite colonie, dussé-je prolonger cette croisière de six mois ! Mais ce que vous venez de me dire m'ancre plus encore dans la conviction que plusieurs d'entre nous doivent pouvoir diriger le Galax dans le sub-espace... Nous devons accomplir cette mission jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au retour à Terre.

L'astrophysicien ouvrit la bouche pour lui répondre, mais aucun son n'en sortit, car dans les profondeurs du spaciojet venaient d'éclater des hurlements de rage accompagnés de bruits de lutte. Interdits, les trois hommes bondirent sur leurs pieds, tandis que le sang refluait de leur visage.

— Que se passe-t-il ? questionna Boris, bouleversé.

Flint ne l'entendit pas. L'attention braquée sur les cris et les coups sourds qui résonnaient contre les cloisons, il para au plus pressé. Sautant sur l'intervidéophone, il appela la coupole :

— Simpson ! Condamnez la voie d'accès à la coupole, je crois qu'une mutinerie vient de se déclencher. Si je ne vous ai pas rappelé dans dix minutes, lâchez les gaz anesthésiques dans tous les compartiments du vaisseau !

Puis, aux deux physiciens :

— Je vais voir de quoi il retourne ; barricadez-vous ici et conservez le contact avec la coupole. C'est à moi qu'ils en veulent, mais ils vont me trouver plus vite qu'ils ne l'escomptent !

Ce disant, il se rua dans la coursive et courut vers les installations des passagers, tandis que Breker, désorienté par cette brusque sédition, ne parvenait pas à se figurer que le Galax courait le pire des dangers, celui de tomber aux mains d'une poignée de forcenés !

Flint déboucha dans le salon et vit de l'autre côté Mostyn se débattre comme un sanglier au milieu de trois ou quatre techniciens conduits par Sandrini. Attirés par le bruit,

Fauchois et Lhermite et d'autres se tenaient à quelques mètres, incertains sur la conduite à tenir et déconcertés par cette bataille.

Les poings de Mostyn s'écrasaient au hasard sur des figures tordues par la haine, mais le géant dont la forte carrure obstruait le passage et empêchait les mutins de se précipiter vers la coupole, reculait pas à pas sous l'avalanche de coups dont il était gratifié.

Flint embrassa la situation d'un coup d'œil. A l'adresse des passagers, sa voix tonna :

— Enfermez-vous dans vos cabines ! Et n'en sortez plus avant d'y être invités par les haut-parleurs !

Tout en criant, il traversa le salon en quelques enjambées et, saisissant Mostyn par son training, il l'attira en arrière, hors de la coursive. Aussitôt, un conducteur de torpille armé d'une barre de fer fonça vers lui. Flint se baissa avec une telle soudaineté que l'homme vint trébucher sur lui et bascula. D'une détente puissante, Flint le souleva du sol et l'envoya en vol plané contre la paroi de métal à deux mètres derrière lui. Puis, sans se retourner pour admirer la trajectoire, il agrippa au collet un second technicien qui débouchait à son tour et lui envoya dans les mâchoires un direct fulgurant qui le fit s'effondrer dans les jambes des suivants.

Flint se félicita que Mostyn ait pu contenir les révoltés pendant quinze secondes, sans quoi ces derniers eussent trouvé la voie libre vers la coupole. Le maître d'équipage, qui reprenait son souffle à vue d'œil, et qui comprenait la tactique de Flint, entra de nouveau dans la danse. Les assaillants se succédaient en file dans la coursive et pouvaient difficilement passer à deux de front pour attaquer : leur supériorité numérique ne comptait donc plus.

Se servant de la dernière victime de Flint comme d'un bouclier, Sandrini franchit le seuil du salon et lança devant

lui le corps du technicien inanimé. Il bondit vers Flint en vociférant :

— Suivez-moi ! Nous le tenons !

Effectivement, trois ou quatre techniciens ivres de colère et tenant de lourds outils de métal se précipitèrent à sa suite dans l'intention bien arrêtée de capturer le commandant. Mais Mostyn, qui avait à cœur de se faire pardonner sa terrible bévue, était animé d'un dynamisme formidable. Il agrippa le bras d'un des rebelles puis, exécutant un rapide demi-tour, il tira l'homme au-dessus de son épaule et lui fit accomplir une effrayante culbute. Pendant ce temps, Sandrini et Flint échangeaient une rafale de coups de poings qui résonnaient sourdement, ponctués d'interjections féroces. Un allié du chauffeur, que Mostyn n'avait pas intercepté, joignit ses efforts à ceux du premier mutin et tenta d'assommer le commandant d'un coup de clé anglaise. Flint vit arriver l'outil, se déroba, mais reçut sur l'épaule le choc qui visait sa tête. Une douleur atroce lui paralysa le bras gauche mais il n'attendit pas une deuxième tentative. Il lança son pied dans le ventre de l'agresseur, au niveau de l'estomac, tout en esquivant du bras droit un uppercut que lui expédiait Sandrini. A mesure que des mutins étaient mis hors de combat, il en surgissait d'autres... Flint estima que, malgré l'aide de Mostyn, il finirait par succomber sous les assauts renouvelés des conducteurs de torpilles.

Le maître d'équipage avait empoigné deux rebelles et les entrechoquait comme des marionnettes, avec une satisfaction sinistre. Quand ils furent tous deux évanouis, la figure ensanglantée, Mostyn les rejeta loin de lui et s'élança au secours de Flint. Sandrini eut soudain la sensation que sa tête s'enfonçait entre ses épaules : le poing de Mostyn s'était abattu avec la force d'un marteau-pilon. Le mutin plia des genoux, mais pas assez vite pour échapper à un crochet

terrifiant que lui décernait Flint, de toute la puissance de son membre valide.

— Bravo, Mostyn ! grinça le commandant. Tapons dans le tas, on verra qui sera le premier dégoûté !

Avec un regain d'optimisme, les deux hommes firent face à de nouveaux adversaires. Quelques victimes s'allongeaient déjà sur le sol, la face tuméfiée.

— Qu'espérez-vous, tas d'imbéciles ! Que nous nous rendions ? clama Flint en sueur.

Un certain désarroi se manifesta chez les rebelles, qui n'avaient pas cru qu'ils rencontreraient une résistance aussi décidée. Sandrini les avait gagnés à sa cause en faisant valoir que les choses seraient vite réglées : une fois Flint capturé, les mutins se seraient servi de lui comme otage pour exiger que le spaciojet fût ramené dans la Voie Lactée. Malheureusement, Mostyn s'était trouvé sur leur route et la bagarre avait pris mauvaise tournure. Ils avaient espéré que les servants de la coupole qui n'étaient pas de quart se joindraient spontanément à eux, mais ceux-ci avaient refusé net et il avait fallu les enfermer.

Malgré sa blessure, Flint sentait se durcir sa volonté de vaincre. Après les révélations de Breker, il n'allait pas capituler devant une poignée de forbans trop pressés de rentrer chez eux. Avec entrain, il pilonnait les faces grimaçantes qui se dressaient devant lui et, dans le feu de l'action, il oubliait la douleur qui lui mordait l'épaule.

Le souffle rauque, Mostyn assénait sa part de coups de bélier, heureux de flanquer une râclée à quelques types sans enfreindre le règlement.

Brusquement, alors que l'issue de la bataille allait se dessiner, les haut-parleurs tintèrent : trois notes cristallines, annonçant une communication relative à la sécurité du vaisseau, paralysèrent soudain les combattants échevelés. Un froid de

glace s'insinua dans les veines, une crainte subite fit vaciller les cerveaux.

— Un essaim de météores ! Aux postes d'abandon ! clama la voix angoissée de Simpson.

Puis la sirène retentit tout de suite après, envahissant les locaux et les coursives de son lugubre appel.

En un dixième de seconde, la situation se retourna. L'appréhension d'une catastrophe imminente restaura instantanément la discipline : les mutins savaient que leur existence ne tenait plus qu'à un fil, et que c'était Flint qui le tenait en main.

Le commandant oublia sur-le-champ la lutte qu'il venait de soutenir ; son sens des responsabilités joua comme un réflexe :

— Aux vidoscaphes ! hurla-t-il tout en se précipitant tête baissée vers la coupole.

Simpson avait dû détecter un agglomérat de cailloux filant dans l'espace à la rencontre du spaciojet, et la vitesse de celui-ci interdisait totalement qu'on modifiât sa trajectoire, sous peine de broyer ses occupants sous la force d'inertie ! Pourvu que le délai fût suffisant...

Des clameurs affolées jaillirent de chez les passagers. Ceux-ci, déjà effarés par la bataille dont ils percevaient les échos, encore mal remis de l'accident dont ils avaient souffert, perdaient complètement leur sang-froid à l'audition du signal d'alarme. Fiévreux, ils criaient de peur en manipulant avec maladresse les diverses pièces de leur vidoscaphe. Certains, qui avaient le bras en écharpe ou les mains bandées, ne parvenaient pas à enfiler leur costume et réclamaient de l'aide.

Sans songer à lui, Mostyn courut vers l'endroit d'où sortaient les appels. Il utilisa sans scrupule la méthode qui lui

réussissait toujours avec des récalcitrants quand il voulait rétablir le calme. Il enfla sa poitrine et aboya :

— Silence ! Ce n'est pas avec votre langue que vous en sortirez ! De l'ordre, il faut de l'ordre !

Les conducteurs de torpille encore valides jouèrent des jambes pour regagner leurs cabines et sauter dans leur scaphandre. Ceux qui étaient groggy retrouvèrent leurs forces par miracle et détalèrent à la suite de leurs collègues, sauf deux ou trois, allongés dans le salon et inconscients du tumulte.

En moins d'une minute, Flint avait surgi dans la coupole, hirsute et déguenillé. En prévision de son arrivée, Simpson avait déverrouillé la plaque obturant la bouche d'accès.

— Où sont-ils ? demanda Flint, hors d'haleine.

— A cent quatre-vingt mille kilomètres, jeta Simpson, sachant bien que c'était des météores qu'il s'agissait. Etant donné leur vitesse et la nôtre, la rencontre aura lieu dans huit minutes...

— Le groupe est-il compact ?

— Relativement. L'essaim a un diamètre total de soixante-quinze kilomètres et ses fragments sont assez petits ; les plus gros n'ont que trois ou quatre kilomètres de large.

— Il en suffit d'un seul, gros comme le poing, pour perforer la coque, grommela Flint. Nous éclaterions sans rémission ! Que les servants abandonnent leur poste et filent aux torpilles. Vous et mois, nous allons aussi revêtir nos vidoscaphes. Dépêchons !

Mais avant de s'occuper de son équipement, Flint alla au standard et appela sa propre cabine :

— Breker ! Etes-vous là ?

La voix de l'astrophysicien répondit aussitôt :

— Oui !

— Un délai de sept minutes vous suffirait-il pour une brève plongée dans le sub-espace ?

— A la rigueur, oui ! Pourquoi ?

— Sautez à votre centre de pilotage et chargez vos condensateurs ! Ne perdez pas une seconde !

Simpson interrompit net un mouvement qu'il était en train d'accomplir et jura :

— Mille tonnerres ! Je l'avais encore oublié !

— Moi aussi, avoua Flint. Je n'y ai songé qu'au moment où j'appuyais sur le bouton. Reste à voir si nous ne serons pas pris de vitesse. Habillez-vous toujours !

Les servants quittaient un à un la coupole et descendaient par l'échelle dans un ordre impeccable. Quand le dernier eut disparu, Simpson demanda :

— Et cette mutinerie ?

Tout en enfilant la partie inférieure de son vidoscaphe, Flint maugréa :

— Liquidée ! Vos météores ont surgi à point nommé pour dégriser les quelques exaltés qui se figuraient me dicter la route à suivre. J'avais vu à leur tête qu'il manigançaient quelque chose, mais si nous nous tirons de ce mauvais pas, ils auront le loisir de regretter leur exploit, croyez-moi !

Le ton de Flint aurait donné la chair de poule à un char d'assaut, et Simpson se dit qu'il n'aurait guère aimé d'appartenir au clan visé par cette menace. Mais comme les deux officiers assujettissaient sur leur tête le globe de plexiglass destiné à parfaire leur isolement, ils suspendirent leurs propos. L'horloge de quartz indiquait qu'il ne restait plus que six minutes avant la rencontre fatidique.

Flint prit place dans le fauteuil de la batterie de télescopes : ceux-ci étaient braqués sur l'amas d'astéroïdes, qui apparaissaient dans l'objectif comme une sphère presque parfaite composée de rochers de grandeur inégale naviguant de

conserve dans le vide intersidéral. Une meilleure mise au point permit de les distinguer les uns des autres et de voir que cet ensemble ne formait pas une masse compacte, mais plutôt une sorte d'agrandissement démesuré d'une charge de plombs de chasse tirés par un fusil.

Au demeurant, l'approche de ces projectiles célestes avait un caractère hallucinant.

— Débris de planète, diagnostiqua Flint, puis, allumant le contact de son interphone, il dit à Simpson :

— Pourvu qu'il n'en vienne pas d'autres paquets derrière !

Il descendit du fauteuil d'observation, revint au standard et posa son globe de plexiglass contre le micro de l'intervidéophone afin que les vibrations de sa voix fussent transmises par conduction :

— Alors, Breker, bientôt prêt ?

Il appuya son casque contre le haut-parleur pour écouter la réponse. Une voix lointaine lui parvint, très atténuée.

— Oui, disait le savant. Nous pourrons plonger dans six minutes.

Flint vit qu'il n'en restait plus que cinq avant la rencontre.

CHAPITRE XI

Sur le tableau placé devant Simpson, de petites lampes rouges s'allumèrent successivement. L'une après l'autre, elles indiquaient que les torpilles étaient parées, qu'elles contenaient leur chargement complet et qu'elles étaient prêtes à fuser dans l'espace. Le lieutenant mit en marche le communicateur permettant d'établir la liaison radio avec les projectiles de sauvetage.

— Nous devons plonger dans quatre minutes au plus ! cria Flint en réponse au pronostic de Breker.

— Dites-le aux électrons ! rétorqua le savant. Je ne peux pas accélérer davantage le rythme de charge !

— Mais bon Dieu, s'emporta Flint, c'est une question de vie ou de mort ! Il suffirait de nous déplacer d'une cinquantaine de kilomètres, dans n'importe quelle direction...

— Le système ne fonctionne pas en dessous d'un potentiel minimum ! Si je déclenche la plongée trop tôt, nous ne bougerons pas du tout...

— Si nous ne bougeons pas, tout est perdu ! Les astéroïdes nous arrivent dessus à la vitesse de trois cent soixante kilomètres-seconde ; ils n'attendront pas votre bon plaisir !

— Je n'y peux rien ! hurla Breker, saisi par un accès de fureur. J'actionnerai le subreactor quand je serai sûr qu'il imprimera au Galax une force utile, mais pas avant !

Flint relâcha le bouton. Par ondes, il dit à Simpson :

— Tenez-vous prêt à éjecter les torpilles. Breker ne répond de rien.

L'interpellé inclina la tête, à l'intérieur de son globe de plexiglass, en signe d'approbation. Seules deux torpilles sur huit n'avaient pas encore signalé qu'elles étaient disposées à partir.

Flint vit le regard de son adjoint et se souvint subitement qu'un projectile manquait : celui à bord duquel le technicien Calvez avait été propulsé. Il en prévint Simpson :

— N'attendez plus qu'une lampe ; la dernière torpille a quitté le spaciojet il y a plusieurs heures. Je vous expliquerai plus tard, si j'en ai encore l'occasion...

Il regrimpa dans le fauteuil des télescopes et colla son œil contre la paroi translucide de son casque pour voir dans l'oculaire : l'essaim grandissait d'une façon monstrueuse ! Dans la lunette, il emplissait la vue, et l'on distinguait mieux les intervalles qui séparaient les énormes blocs de roche.

Etant donné les dimensions du vaisseau et son fin profil allongé, il existait une faible chance qu'il traversât impunément la rafale de pierres, mais ç'eût presque été un défi au bon sens que de l'espérer. La distance diminuait tellement vite que la mise au point ne pouvait plus se régler.

— Le radar ! ordonna Flint.

D'un geste mécanique, Simpson posa la main à plat sur les contacteurs d'éjection. A travers la coupole, Flint vit les fusées s'échapper en gerbe des flancs du spaciojet : leurs réacteurs s'allumèrent trois secondes après, comme de petites étoiles, et les projecteurs se dispersèrent dans toutes les directions, emportant techniciens et passagers dans l'infernale solitude du vide.

Le commandement eut une crispation de cœur : mieux que

personne, il savait que le répit qui était accordé aux naufragés de l'espace ne ferait que prolonger leur agonie. En âme et conscience, il ne pouvait pas les exposer au péril d'une collision imminente, mais le sursis qui leur serait accordé après la pulvérisation du Galax ne les soustrairait pas à une fin inéluctable. A l'intérieur du système solaire, il en eût été autrement, mais ici, dans ce coin ignoré d'une autre galaxie, leurs chances de survie étaient minimes.

Flint s'ébroua, appuya sur deux boutons de l'intervidéophone pour annoncer simultanément à Dasseau et à Breker :

— Dans quinze secondes ! Le Ciel nous protège !

Alors, brusquement, le chaos surgit de la nuit.

Pétrifiés, Flint et Simpson virent foncer sur eux un amoncellement gigantesque de rocs noirs sur qui miroitait la lumière stellaire. Ils eurent l'impression que c'était le Galax qui se ruait à une allure démoniaque vers un astre fragmenté, et qu'il allait percuter cette cible géante...

En un éclair, Flint s'insurgea contre la monstrueuse fatalité qui, dans l'effarante immensité intersidérale, avait rigidement tracé la route des astéroïdes et celle du spaciojet pour qu'en un point de l'Univers se produise ce cataclysme ! Mais il n'eut pas le temps de penser davantage...

Un choc imperceptible fit tressaillir les membrures du vaisseau, puis le ciel apparut, vide !

En moins d'un cinquième de seconde, le Galax avait traversé l'essaim de part en part, et il poursuivait sa course aussi impétueusement que s'il avait percé une bulle de gaz !

Flint et Simpson, bras et jambes coupés par l'émotion, la gorge serrée et l'esprit en désordre, demeurèrent la bouche ouverte. Leur cerveau ne parvenait pas à réaliser que l'amas avait passé plus vite que la foudre, et qu'ils étaient encore vivants !

Ce fut le clignotement éperdu de quelques lampes-témoins

qui secoua leur torpeur. Des bulbes verts, jaunes et rouges s'allumaient sur le panneau des dispositifs de sécurité. Ensemble, les deux officiers s'élancèrent...

D'un coup d'œil, ils comprirent que le vaisseau n'avait pas été totalement épargné, et qu'il avait des blessures qui, à retardement, pouvaient encore le frapper à mort.

Toutefois, Flint eut assez de présence d'esprit pour prévenir Breker et crier :

— Pas de plongée ! Nous en avons réchappé ! Attendez des instructions...

Puis, enfonçant le contact de la centrale nucléaire, il jeta au chef mécanicien :

— Le miracle s'est produit, Dasseau ! Coupez la puissance sur les réacteurs d'arrière, orientez-les à cinq degrés sur la ligne de foi et mettez une faible poussée pour amorcer le virage...

Avec un sang-froid stupéfiant, Dasseau répondit :

— Okay, captain ! Le diable est avec nous !

Flint réprima un sourire, puis il alla vers les instruments de détection pour évaluer l'ampleur des dégâts. Tout en parcourant les cadrans d'un œil averti, il commanda à Simpson :

— Rétablissez le contact avec les torpilles. Dites que nous prenons nos dispositions pour les repêcher, mais qu'ils devront attendre quelques heures. Que les conducteurs tournent en rond autour du point où nous les avons éjectés...

Le lieutenant obéit avec promptitude ; il avait récupéré le contrôle de ses nerfs et fonctionnait avec la sûreté d'un automate. Les courants irradiés par la petite antenne de son vidoscaphe furent relayés, amplifiés par l'émetteur de bord à destination des torpilles de secours perdues dans l'immensité, et ses paroles furent portées jusqu'aux naufragés en détresse.

Flint constata que la secousse qui avait fait trembler le spaciojet avait été provoquée par un quartier de roc qui, en vol rasant, avait déchiré la partie arrière de la coque, au niveau des chambres d'alimentation des réacteurs. Des cloisons étanches avaient cédé et l'air, en s'échappant, avait agrandi la déchirure. De plus, la chaleur intense qui avait accompagné le cisaillage des plaques avait mis en branle les détecteurs d'incendie, mais le froid de l'espace avait étouffé net la liquéfaction des tôles.

A première vue, rien d'essentiel n'était lésé ; ces avaries pouvaient être réparées avec les moyens du bord.

Si Flint l'avait pu, et s'il n'en avait été empêché par son globe de plexiglass, il se serait épongé le front. Le Galax l'avait échappé belle ! Et le projet du Président aussi... Le rocher qui avait effleuré la carène du spaciojet l'aurait réduit en poudre s'il l'avait frappé de plein fouet...

Soudain, il fut tiré de sa méditation par Simpson ; ses écouteurs vibrèrent :

— Commandant, les conducteurs de torpille m'annoncent qu'ils craignent de ne pas avoir assez de puissance pour mobiliser les réacteurs jusqu'à notre arrivée.

Flint haussa les sourcils ; cette phrase lui semblait baroque. La réserve de puissance des projectiles de secours n'avait rien à voir là-dedans, puisqu'il suffisait aux conducteurs de flotter dans l'espace sans dépenser d'énergie...

— Vous dites ? questionna-t-il, bourru.

— Oui, confirma Simpson. Ils ne peuvent à la fois se regrouper en escadrille, décrire de vastes cercles jusqu'à notre retour et résister en même temps au champ de gravitation où...

— Comment ? bondit Flint. Ils sont dans un champ de gravitation ? Mais lequel ?

A travers le plexiglass, Simpson montra une grimace de

perplexité. Ses lèvres articulèrent des mots que retransmirent les écouteurs :

— Je n'en sais rien... Les servants ont quitté la coupole depuis dix minutes et, avant cela, notre attention à tous a été monopolisée par cet essaim de météores. Peut-être sommes-nous à proximité d'un astre quelconque...

Cette hypothèse n'avait rien d'invraisemblable, mais un court instant Flint éprouva une sorte de vertige. Il était sollicité par tant de préoccupations à la fois qu'il hésitait sur la priorité des problèmes à résoudre : les avaries, le repêchage des torpilles, le changement de route du Galax, la demande de Breker et, à présent, cet astre inconnu qu'il faudrait bien relever avant de prendre des décisions. Une lourde fatigue ploya soudain ses larges épaules.

Il manœuvra une des soupapes de son vidoscaphe pour diminuer légèrement la pression interne ; une sensation de fraîcheur lui balaya doucement la figure. Il inspira profondément et dit :

— Que les torpilles se mettent en chute libre. Avec la vitesse acquise qu'elles possédaient en quittant le spaciojet, elles décriront une lente parabole. J'essayerai de les rattraper à temps...

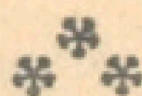
Il mesurait à quel point l'ordre qu'il donnait était illusoire, mais il n'y avait pas d'autre issue. Une course de vitesse s'ouvrait entre l'astre et lui. La masse des torpilles était relativement petite, et leur réacteur pouvait freiner leur chute avec efficacité dans une pesanteur égale à 6 G, six fois la force d'attraction de la terre, pendant six heures. Mais une fois cette ressource épuisée, c'était l'écrasement inévitable si les fusées n'atteignaient pas encore la surface du corps céleste, ou la mort par combustion pendant la traversée de son atmosphère s'il en avait une. C'est cela que le Galax

devait éviter en surgissant à temps pour rattraper les torpilles. Mais le pourrait-il ?

Déjà, Simpson braquait ses instruments vers le monde mystérieux qui venait de manifester sa présence, et mettait en batterie tous les moyens disponibles pour en obtenir rapidement les caractéristiques.

Alors que Flint se disposait à visiter la partie endommagée du vaisseau, il vit la tête entourée de plexiglass de Dasseau se profiler sur le cadran « Centrale ». L'image était curieusement déformée parce que l'ingénieur touchait le micro de la partie frontale de son casque. Flint s'approcha et colla le sien contre le haut-parleur ; il entendit Dasseau articuler :

— Le servo-moteur qui commande l'orientation des tuyères est calé. Impossible de dévier de notre route d'un degré !



Glacés d'épouvante, les passagers et les membres de l'équipage avaient vu s'écarter la coque du spaciojet, puis les lueurs éblouissantes de ses réacteurs qui rapetissaient très vite et qui fondirent bientôt dans les profondeurs du ciel.

La glissade des torpilles qui les avaient évacués du vaisseau en péril s'était prolongée sur des milliers de kilomètres, dans un silence hallucinant.

Enfermés dans leur fusée à peine longue d'une vingtaine de mètres et large de trois, serrés dans des fauteuils à sangles, et tous vêtus du sinistre équipement d'abandon, ils se sentaient

perdus, voués à une mort certaine dans une galaxie dont beaucoup d'humains ignoraient même l'existence. Livides et prostrés, ils n'avaient plus la force de parler ; ils rassemblaient leurs derniers vestiges de courage pour se préparer à leur destin.

Expulsées du spaciojet selon des angles différents, les sept torpilles s'étaient fort éloignées les unes des autres, au point de se perdre de vue. La liaison radio maintenait seule un contact entre elles. Comme prévu dans les règlements de sécurité dans l'espace, c'était Mostyn qui avait le commandement de la flottille ; les instructions lui prescrivaient de réunir les fusées une demi-heure après l'éjection de l'unité-mère.

Logé à bord de celle qui portait les membres de la mission scientifique, Friedel, Van Fleet et Lina Mandega, il n'avait pas eu trop de peine à maintenir le calme parmi ses passagers. Le reste du contingent était formé par deux techniciens qui avaient participé à la révolte, et qui semblaient assommés par la tournure des événements.

A peine les fusées avaient-elles quitté le Galax d'une minute que leurs occupants furent témoins d'un spectacle d'une sombre grandeur, qui les pétrifia sur leurs sièges élastiques.

Ils aperçurent un disque ajouré qui grandissait en diamètre comme une baudruche démesurément gonflée, et qui n'était autre que l'essaim de météores trouant le vide. Les yeux écarquillés d'horreur et le souffle bloqué, ils virent l'effroyable agglomérat de blocs, dont certains dépassaient la taille d'une montagne, se développer au point de boucher une importante partie de la voûte céleste et fondre sur eux pour les broyer.

Des hurlements de terreur s'échappèrent alors que le gigantesque tas d'astéroïdes était déjà passé au large, car une illusion d'optique due à la perspective avait seule fait

croire à la possibilité d'une collision. En réalité, les torpilles étaient loin hors de la trajectoire des bolides.

Lorsque les gens reprirent leurs esprits, le disque diminuait avec la même vélocité et cessait presque d'être visible à l'œil nu. Il ne fit de doute pour personne que le Galax avait dû être criblé de projectiles et qu'il avait été pulvérisé.

Etreints par l'angoisse, les naufragés accordèrent un ultime salut à la mémoire de Flint, grâce auquel il leur restait une chance de survie, si minime fût-elle. L'espoir s'accroche toujours d'une manière tenace au cœur de ceux qui sont sur le point de mourir, et d'avoir vu en face le danger auquel ils avaient échappé ranimait miraculeusement leur confiance.

A peu près au même moment, dans toutes les torpilles, les conducteurs firent une constatation identique : *leur engin pivotait autour de son centre de gravité* en un mouvement très lent, mais que notaient cependant les instruments de mesure. Aucune méprise n'était possible, une force d'attraction agissait sur eux !

Ils s'en avisèrent avec étonnement, mais sans inquiétude particulière. A tout prendre, les torpilles étaient faites pour se poser sur un astre et il valait mieux sentir la proximité d'un monde, quel qu'il fût, que voguer dans un espace désert jusqu'à extinction des ressources du bord. En outre, ils pouvaient tomber en chute libre pendant des semaines, des mois, sans courir d'autre risque que de voir s'épuiser les réserves d'oxygène, de pâtes comestibles et d'eau.

Ainsi, peu à peu, comme des chevaux qui se cabrent, les torpilles s'inclinèrent sans que les occupants s'en rendissent compte. La puissance du réacteur fut progressivement jugulée par la force insidieuse qui aspirait les fusées vers un centre lointain, invisible encore, et elle ne put que s'opposer à l'attirance sans la vaincre. Tels des ballons captifs qui

voudraient bondir vers le ciel mais qui sont invinciblement ramenés au sol par l'enroulement d'un câble, les engins de secours commencèrent à *descendre.*

Il y eut une explosion de joie quand les antennes des vidoscaphes captèrent l'appel lancé par Simpson. Si le Galax existait encore, s'il avait été préservé par miracle de la catastrophe qui le guettait, tous les espoirs étaient permis !

Cette communication eut des effets bouleversants : de l'abattement, les passagers, techniciens et chauffeurs sautèrent sans transition à un bonheur délirant. Des femmes manquèrent de s'évanouir dans leur vidoscaphe alors qu'elles avaient résisté à une peur sans nom. Miss Mervil, à peine remise de sa précédente commotion, traversa une nouvelle crise : elle bafouilla des paroles sans suite que personne n'entendit car elle avait oublié de brancher son interphone. Fauchois dansait sur place, ivre de contentement. Lhermite, que l'épaisseur de son vêtement spatial empêchait d'enlacer Susan, riait sans savoir pourquoi. La petite Rose Elberg se remit à pleurer, et les larmes qu'elle ne pouvait essuyer à l'intérieur du globe de plexiglass roulèrent sur ses joues comme des perles de verre.

Cette subite volte-face, cette satisfaction débordante à l'idée de réintégrer le spaciojet, cadraient mal avec les récriminations acerbes que tous ces gens avaient proférées à peine quelques heures auparavant, alors qu'ils n'avaient été que secoués, mais à présent qu'ils avaient cru leur dernière heure venue, ils trépignaient d'enthousiasme !

Mostyn émit le signal de ralliement. Grâce à une surpuissance momentanée, les torpilles dérivèrent vers celle occupée par le maître d'équipage, guidées par la télé-commande électronique de l'engin central.

Le géant interpella tous les conducteurs, à tour de rôle, pour s'informer de l'état des fusées et du moral de leurs passagers. Ayant noté comme eux qu'une force de gravi-

tation pesait sur les unités de sauvetage, il répondit à Simpson que ces dernières ne pouvaient pas croiser, sans dépense considérable, aux environs du point de largage.

Une demi-minute après, il reçut l'ordre de Flint d'abandonner les torpilles à l'attirance de l'astre inconnu et d'attendre que le Galax ait réparé ses avaries. Cet ordre ayant été reçu par tous, il ne dut pas le répéter, mais une nouvelle anxiété se peignit sur le visage des passagers. Mostyn crut de son devoir de donner quelques apaisements mais, avant de le faire, il consulta les instruments de bord : ceux-ci traduisaient une accélération assez faible, malgré l'arrêt des réacteurs. Sur leur cadran, l'aiguille oscillait autour de la graduation-7, ce qui signifiait que les torpilles filaient *en arrière* à une allure qui augmentait de sept mètres à chaque seconde.

« Un peu moins que la pesanteur terrestre », évalua Mostyn, qui, tout borné qu'il fût, n'ignorait pas que celle-ci accélère les masses de 9,81 m. à la seconde.

Ce rapprochement des deux valeurs l'incita à se retourner sur son siège pour voir si l'astre en cause ne se profilait pas sur le ciel :

— Grands dieux ! s'exclama-t-il, médusé.

Sa voix avait éclaté devant le micro, ce qui eut pour conséquence d'assourdir tous ses compagnons, dont les écouteurs vibrèrent follement.

D'autres se retournèrent aussi, et furent non moins surpris que le maître d'équipage car, sous eux, luisait une planète qui, à cette distance, présentait à peu près la grosseur de la lune. Mais au lieu d'avoir une surface bien visible comme celle de notre satellite, elle était environnée d'une couche ouatée de nuages blancs qu'illuminaient des rayons provenant d'une étoile jaune située à angle droit.

Et cette planète montait, elle venait à leur rencontre !

Mostyn comprit en un clin d'œil que le Galax n'arriverait

jamais à temps pour reprendre les torpilles à son bord. Quelle que fût sa vélocité, le vaisseau devait au préalable accomplir un immense arc de cercle et revenir en sens inverse après avoir été déporté sur des centaines de milliers de kilomètres, après réparation de ses avaries...

L'atterrissage était inéluctable, que cette planète fût solide ou liquide. La seule manœuvre à exécuter consistait à poser les fusées sur l'astre. Sans se soucier des commentaires énervés que suscitait cette apparition, Mostyn brailla :

— Réaction de freinage : seize tonnes aux tuyères !

Sur la Terre, il en aurait fallu vingt-quatre pour équilibrer le poids des torpilles, mais ici seize suffisaient.

CHAPITRE XII

Les sept torpilles, nez vers le zénith et culot pointé vers la planète, ralentirent progressivement leur vitesse de chute.

Les passagers, sanglés dans leur fauteil, éprouvèrent une désagréable sensation de légèreté. S'ils n'avaient été maintenus de force sur leur siège, ils auraient piqué une tête vers la partie supérieure de l'engin bien qu'ils fussent dans la position singulière d'une personne installée sur une chaise dont le dossier est horizontal.

Pendant la descente, Mostyn prépara le coffre d'appareils prévus pour un atterrissage forcé sur un astre inconnu. C'était un laboratoire en miniature qui, par quelques tests fort simples, permettait d'analyser l'atmosphère, de mesurer la

température ambiante, l'hygrométrie, la radioactivité, et d'une façon générale, d'estimer si le milieu était favorable ou dévavorable à l'entretien de la vie humaine. D'autres instruments montraient si certaines substances étaient assimilables par l'organisme et si on pouvait les consommer sans danger.

Friedel, le chimiste, dont tous les appareils étaient restés à bord du Galax, fut enchanté de voir que cet équipement autoriserait un examen rudimentaire, mais suffisant, des caractéristiques principales de ce monde nouveau. Il se demandait notamment, avec un peu d'anxiété, si les nuages qu'on apercevait étaient bien constitués par de la vapeur d'eau ou s'ils contenaient des gaz toxiques, comme le méthane ou l'ammoniaque par exemple.

La perspective de prendre pied sur une planète où l'absence d'air respirable imposerait en permanence le port du vidoscaphe manquait totalement de charme ; même s'il ne fallait y séjourner que quelques jours, les moindres mouvements deviendraient vite pénibles.

La planète grandissait sans arrêt ; elle occupait déjà une notable partie du ciel et quelques trouées dans la couche de nuages laissaient voir sa surface. A cette hauteur, il était d'ailleurs impossible de deviner si ce « sol » était dur ou inconsistant, s'il était torride ou glacé.

Mostyn songea à prévenir le Galax. Par l'émetteur d'ondes ultra-courtes, il appela le vaisseau et obtint tout de suite une réponse de Simpson.

— Nous sommes contraints d'atterrir, annonça-t-il. Nous descendons à la vitesse de trente kilomètres à la seconde, c'est-à-dire que nous crèverons la couche de nuages d'ici une heure environ. Nous aborderons l'atmosphère à moins de cent mètres-seconde et je conserverai alors un contact permanent avec vous car nous effectuerons un vol horizontal d'exploration avant de nous poser...

— D'accord ! approuva Simpson. J'ai d'ailleurs examiné cette planète entre-temps ; sa masse a environ 7/10e de celle de la Terre et son volume n'est que de la moitié, ce qui prouve que sa densité moyenne est plus élevée, environ 7,7. Elle possède une croûte solide...

— Oui, mais les nuages ? questionna Mostyn. De quoi sont-ils faits ?

— Le spectrographe révèle une teneur de quarante pour cent d'oxygène, ce qui est un peu trop pour nos poumons, mais il faut voir quelle est la pression ; ça, je ne suis pas capable de vous le dire. A part l'oxygène, je décèle une égale quantité d'azote, de l'hélium et des gaz rares. Au total, je pense que ce mélange est respirable...

Simpson réfléchit deux secondes puis, soucieux de ne pas donner d'informations qui inciteraient les naufragés à commettre des imprudences, il rectifia :

— Mais attention, Mostyn ! Tout ceci concerne les couches supérieures, j'ignore ce qu'il y a en dessous ; il se peut que des gaz lourds flottent à la surface. Méfiez-vous !

— Je vérifierai, promit le maître d'équipage. Mais vous, où êtes-vous ? Vos émissions sont si faibles...

Le lieutenant se demanda dans quelle mesure il pouvait renseigner les rescapés. Flint et Dasseau, aidés par Boris, étaient en train de travailler au mécanisme d'orientation des tuyères. Pour diminuer la perte de temps, on avait mis la puissance sur les réacteurs de proue, ce qui ralentissait peu à peu l'élan du spaciojet, mais celui-ci continuait néanmoins à s'écarter de la planète car sa vitesse était encore suffisante pour le soustraire à l'attraction. Simpson craignit de saper le moral en dévoilant toute la vérité. Il dit simplement :

— C'est le voisinage de cette planète qui affaiblit les ondes. Cet astre doit renfermer une quantité énorme de corps

métalliques comme l'indique sa densité. Patientez quelques heures, nous arriverons bientôt à la rescousse...

— Okay ! fit Mostyn, satisfait.

Intérieurement, il se félicitait de la tournure des choses. Si les torpilles s'étaient trouvées à proximité d'un astre du genre de Jupiter, leur sort eût été réglé d'avance ; elles se seraient enfoncées dans une boue visqueuse qui les eût digérées en quelques secondes... Ici, du moins, une possibilité de débarquement subsistait.

Passagers et techniciens fraternisaient à présent ; les premiers en appelaient à l'expérience des seconds pour émettre des suppositions sur la planète qui allait servir d'escale jusqu'à l'arrivée du Galax.

— Vous croyez que nous allons rencontrer des êtres vivants ? demanda Susan Texon au conducteur de l'engin.

Celui-ci leva les épaules en signe d'ignorance et, sans perdre son tableau de bord de vue, déclara :

— Peu de chances, Miss. Il se peut que cette planète ait porté des plantes et des animaux, et que tout ait disparu. Il se peut aussi que l'apparition de la vie doive encore avoir lieu... Et peut-être n'y aura-t-il jamais rien d'autre que des microbes ! Comment voulez-vous savoir à l'avance ?

Simon Lhermite saisit l'occasion de montrer sa culture.

— Ma chère Susan, la Terre a été plus longtemps déserte qu'habitée, bien que des conditions favorables fussent réunies comme la suite l'a prouvé. Dans cent millions d'années, elle sera peut-être de nouveau dépeuplée, aride. Nous jouons ici à quitte ou double...

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il espérait ardemment que cette terre fût vierge et dépouillée, car la présence d'organismes vivants pourrait ménager aux naufragés d'inquiétantes surprises. Tel devait être aussi l'avis de Mostyn, puisque celui-ci ordonna soudain à tous les conducteurs :

— Ouvrez les soutes ! Distribuez aux hommes valides les mitraillettes sans recul et trois chargeurs pleins. Interdiction de se servir des armes sans mon ordre, tant que l'atmosphère n'aura pas été analysée !

Cette restriction s'inspirait d'une louable prudence, car l'emploi d'armes à feu dans un milieu trop riche en oxygène pouvait provoquer un désastre.

La planète emplissait à présent la moitié du ciel et la couche de nuages apparaissait comme une vaste étendue floconneuse, moutonnante. Prévoyant qu'on allait atteindre les hautes couches gazeuses, encore raréfiées, Mostyn prescrivit aux conducteurs de freiner plus énergiquement la chute. Cette fois, un alourdissement considérable colla les occupants contre leur dossier.

Tombant comme des pierres, les sept torpilles arrivèrent bientôt à une altitude de huit cents kilomètres. C'est ce qu'attendait Mostyn pour passer à une autre phase de la délicate manœuvre d'atterrissage.

— Déployez les ailerons !

D'un même geste, les techniciens appuyèrent le pied sur une sorte de champignon placé sous le tableau de bord. Avec un claquement sec, de courtes ailes métalliques en éventail s'ouvrirent de part et d'autre des coques, et les fusées prirent l'aspect de projectiles téléguidés. L'adjonction d'ailes en delta leur fournissait à la fois une surface de sustentation et un mode de direction utilisables dans un milieu gazeux, alors qu'ils auraient été sans effet dans le vide intersidéral.

Alors se produisit un étrange phénomène qui, une fois de plus, fit naître des alarmes chez les passagers. Un bruit pétaradant d'abord presque inaudible, mais qui gagna très vite en intensité, sembla envelopper les engins de sauvetage. De même, un sifflement aigu s'amplifia et devint tellement

fort que les gens l'entendirent à travers leur casque de plexiglass.

Pour le couvrir, Mostyn dut beugler :

— Ne vous frappez pas ! Nous pénétrons dans l'atmosphère ! Tout va bien !

Les projectiles sombrèrent tous ensemble dans un brouillard compact, blanc qui supprima la visibilité.

— Poussée vingt-trois tonnes ! hurla encore le maître d'équipage, qui voulait contre-balancer coûte que coûte la chute trop rapide des engins.

L'épaisseur totale de la couche de nuages ne devait pas dépasser une dizaine de kilomètres, et le sol en dessous demeurait dissimulé aux regards. L'altimètre indiquait quatorze kilomètres, mais l'aiguille dégringolait à une vitesse hallucinante.

Plutôt que de risquer l'écrasement, Mostyn ordonna une manœuvre périlleuse mais indispensable :

— Ouvrez l'angle d'attaque des gouvernes au maximum ! vociféra-t-il en se tassant sur son siège en prévision de l'effet.

Les occupants des torpilles pensèrent qu'ils allaient s'incruster dans leurs dossiers, puis ils ne pensèrent plus. Une terrifiante lourdeur déporta leur sang et leurs organes, leurs visages blanchirent et un voile noir descendit sur leurs yeux. D'un bloc, ils vacillèrent dans l'inconscience...

Les plans de gouverne ayant pris appui sur l'air, les fusées avaient cessé de tomber verticalement et elles accomplissaient une vertigineuse glissade en demi-cercle qui les amena en position horizontale d'abord, puis oblique par rapport au sol. Elles s'immobilisèrent au terme d'une brève ascension, restèrent un dixième de seconde en équilibre comme une feuille morte abandonnée par le vent, puis elles piquèrent à une vitesse foudroyante, propulsées à la fois par la pesanteur et par la poussée de leur réacteur.

Le système de pilotage automatique entra soudain en action pour redresser les engins et leur imprimer une course horizontale. Au bout de quelques instants, les conducteurs se ranimèrent et reprirent le contrôle des commandes bien que leur lucidité ne fût pas encore parfaite.

Mostyn fut parmi les premiers à se réveilller de l'évanouissement provoqué par cette évolution aérienne exécutée à vitesse supersonique. Peu à peu, les autres sortirent à leur tour de leur prostration et, une lueur d'épouvante au fond des prunelles, ils promenèrent autour d'eux des regards égarés. De l'intérieur de leur vidoscaphe, ils contemplèrent leurs voisins avec effarement, comme s'ils ne les reconnaissaient plus.

Un cri perçant jaillit tout à coup dans les écouteurs et glaça le sang dans les veines de tous les naufragés. Ne pouvant localiser l'endroit d'où il provenait, chacun dévisagea les autres occupants de la torpille. Lhermite fut le premier à comprendre.

A côté de lui, Susan Texon désignait avec une expression horrifiée le vidoscaphe qui revêtait Miss Mervil. A l'intérieur du globe de plexiglass, la tête de la vieille dame était penchée sur le côté. Des filets de sang s'échappaient de ses narines et de ses oreilles. Sa bouche ouverte, ses narines pincées et ses yeux vides montraient qu'elle était morte ! Son cœur n'avait pas résisté...

— Que se passe-t-il ? clama Mostyn de son appareil.

— Ici torpille numéro 5. Miss Mervil vient de mourir, annonça le conducteur.

Le maître d'équipage avait craint qu'il y eût davantage de victimes, car des organismes un peu débiles soumis à une décélération aussi brutale sont voués à la mort subite. Il fut presque soulagé d'apprendre que l'infortunée vieille fille était

la seule à n'avoir pas tenu le coup.. Son commentaire fut bref :

— Dieu ait son âme ! cria-t-il sur un ton fataliste, puis il songea au contact avec le sol et explora du regard l'espace environnant.

Un brouillard épais rendait la visibilité quasiment nulle, ce qui attestait que les torpilles se déplaçaient toujours dans la couche de nuages. L'aiguille de l'altimètre était arrêtée sur la graduation 2.000. Si cette planète possédait des chaînes de montagnes, les fusées risquaient de les percuter.

— Allumez le radar, recommanda Mostyn à son conducteur. On n'y voit rien dans cette mélasse...

Au bout de quelques secondes, l'écran rond du tube cathodique s'illumina, mais aucune image ne vint s'y dessiner, sinon les points bleus qui marquaient la position des torpilles volant en avant de celle de Mostyn.

— Altitude 1.500 ! spécifia ce dernier à tous les engins.

Avec un ensemble impeccable, l'escadrille plongea à 45 degrés et se redressa à la hauteur prescrite, sans avoir pour autant percé la nappe de brouillard. Le radar ne décelant toujours pas d'obstacle, Mostyn poursuivit :

— Altitude mille !

Tels des éperviers, les engins fondirent vers le sol et, brusquement, sans la moindre transition, ils émergèrent dans une atmosphère limpide, grisâtre mais claire, qui permit à tous les passagers d'embrasser un immense panorama. Le spectacle fut si inattendu que personne n'émit le moindre son.

Sous les torpilles défilait un sol ferme de couleur argileuse où, par plaques, se distinguaient des touffes de végétation. La surface présentait un relief peu marqué, avec des collines assez basses aux courbes régulières. A perte de vue, le décor était le même : de faibles vallonnements succédaient aux collines et partout s'étendait cette terre jaune, semée par

endroits de bouquets de plantes indéfinissables. Selon toute apparence, ce monde n'était pas habité par des êtres intelligents car on ne décelait aucune trace de travaux, agricoles ou autres, qui eussent dénoncé leur présence.

A l'horizon, par une trouée dans les nuages, une nappe de clarté tombait sur une grande superficie de ce territoire mystérieux. Elle faisait miroiter un ruban liquide qui, vraisemblablement, était une rivière.

Tout le monde plongeait des regards avides sur ces terres incultes, dont la monotonie rappelait certains endroits du Sahara. Tant de questions se pressaient dans l'esprit de chacun qu'on oubliait déjà les sensations atroces éprouvées un peu auparavant ; ce survol d'un monde inconnu constituait une expérience bouleversante, une aventure prodigieuse comme peu d'êtres humains en avaient connu, et qui dépassait même en grandeur l'épopée des premiers navigateurs terrestres.

Soucieux de la sécurité de ses gens, et moins impressionné que les autres par la nouveauté de cette exploration, Mostyn rompit le charme en déclarant de sa grosse voix :

— Cap sur la rivière ! Préparatifs de contact !

Cet ordre tomba comme une douche. Du coup, chacun se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'une simple promenade, mais d'une expédition au cours de laquelle on devrait affronter les pièges cachés de ce territoire énigmatique.

— Ne faut-il pas prévenir le Galax ? rappela Friedel au maître d'équipage.

— Bon sang, j'allais l'oublier, grommela l'interpellé, vaguement confus. Cette descente en chandelle nous a tous un peu bousculés...

Sans tarder, il actionna l'émetteur et lança trois appels. Ceux-ci demeurant sans réponse, il récidiva, mais sans plus de succès. Devenant inquiet, il augmenta la puissance et

renouvela sa démarche. Rien. Le haut-parleur resta muet, l'antenne du vidoscaphe ne capta aucun signal.

Les traits crispés par une grimace, Mostyn dit à Friedel d'un air ennuyé :

— Je ne sais pas si c'est mon émetteur ou celui du Galax, mais ça ne donne rien. Simpson doit pourtant être à l'écoute...

Il n'acheva pas sa pensée, mais le chimiste saisit parfaitement. Le silence du Galax pouvait aussi signifier autre chose : que le vaisseau fût trop éloigné pour recevoir encore les signaux d'un petit émetteur de torpille, ou qu'une nouvelle catastrophe ait eu lieu à bord...

Cependant, Friedel imagina une autre possibilité qui, sans être plus rassurante, était moins tragique que les autres.

— Peut-être les ondes ne se propagent-elles plus normalement dans l'espace, suggéra-t-il. N'oubliez pas que ce sont des ultra-courtes, que nous avons une coupole d'atmosphère au-dessus de nous et que cette planète à haute teneur métallique absorbe sans doute la plus grosse part de l'énergie rayonnée.

Dans son globe, Mostyn adressa un regard dubitatif au chimiste. Il n'était pas assez calé en électronique pour décider si son interlocuteur lui présentait des arguments plausibles ou si c'étaient des blagues destinées à le réconforter.

— En attendant, la liaison est rompue, conclut-il. Il ne leur sera pas facile de nous retrouver, avec ce matelas de nuages !

— Ne vous en plaignez pas, rétorqua Friedel. Sans lui, nous serions exposés en permanence aux rayons cosmiques, contre lesquels le vidoscaphe nous protège mal, et aux ultra-violets dont est chargée cette lumière...

Ce disant, Friedel désignait l'immense nappe de clarté au milieu de laquelle les torpilles allaient atterrir, et qui nimbait le paysage d'un jaune pâle. Au zénith brillait une étoile

fulgurante dont l'éclat, alors même qu'il était estompé par une importante couche gazeuse d'un bleu royal, brûlait l'œil.

Les torpilles, qui n'avaient pas de train d'atterrissage, basculaient toutes autour de leur axe transversal de manière à présenter leurs réacteurs vers le sol. Puis, une lente diminution de la puissance les fit descendre verticalement, comme une araignée au bout d'un fil. A cinquante mètres de la surface, un support tripode télescopique, commandé électriquement, coulissa hors de la partie arrière des coques. Avec une douceur qui ne manquait pas de majesté, les projectiles se posèrent successivement sur leur soutien. Des ressorts hydrauliques absorbèrent le léger heurt produit par l'affaissement de leur vingt-quatre tonnes sur le sol ferme, réacteurs éteints.

Dans tous les engins régna un silence oppressé. Chacun réalisait à présent le caractère miraculeux de ce voyage qui, depuis l'expulsion du spaciojet, avait amené quarante personnes, saines et sauves, sur ce monde désert. Le relâchement de tension nerveuse qui s'ensuivit provoqua diverses manifestations aussi explicables qu'insolites. Certains se mirent à chanter un hymne religieux, d'autres fondirent en larmes, tandis que d'autres encore éclataient de rire ou bégayaient des paroles incompréhensibles. Même chez les plus énergiques, il y eut une émotion qui les étreignit à la gorge.

Mostyn lui-même fut victime de cet accès de faiblesse, mais son sens des responsabilités reprit le dessus. Il se gourmanda, secoua son apathie et, tout en défaisant les sangles qui le clouaient dans son fauteil, il commanda :

— Que les conducteurs me rejoignent au sol ! Provisoirement, il est interdit aux autres de débarquer. Quand tous les contrôles prescrits auront été effectués, nous verrons s'il est possible d'ôter les casques des vidoscaphes. Quant aux membres du personnel restant dans les torpilles, qu'ils observent les alentours pour éviter toute surprise. Il n'est pas

exclu que nous soyons contraints de reprendre de la hauteur pour nous soustraire à un danger quelconque. Ouvrez donc l'œil !

Sur ces derniers mots, Mostyn déverrouilla une partie mobile du fuselage, agrippa de ses mains entourées de gros gants les barreaux scellés dans la coque et, la caissette d'instruments en bandoulière, il se laissa glisser le long d'un des tubes d'acier du support tripode. Il fut imité par les conducteurs des autres engins et, quelques secondes plus tard, un petit groupe d'hommes foulait pour la première fois le sol de la planète. Par dérogation spéciale, Friedel, le chimiste, avait pu accompagner le commando d'exploration.

De l'endroit où se trouvaient les torpilles, dressées en cercle comme des obus effilés, on découvrait une vaste superficie de terre meuble avec, de loin en loin, ces étranges boqueteaux éparpillés par on ne sait quel caprice de la nature.

Après un long regard circulaire, Mostyn donna son opinion :

— Une vieille, très vieille planète... Plus aucune trace d'activité volcanique, un relief usé par des millénaires de pluie, et peu d'eau en surface car elle s'est infiltrée à l'intérieur des couches superficielles. Mais s'il y a des plantes, nous pourrons sans doute respirer cet air... Vérifions.

— Oui, et ne traînons pas, dit Friedel. Si je ne m'abuse, il fera bientôt nuit car le soleil décline à l'horizon.

Mostyn déposa sa caissette sur le sol pour en retirer les instruments, tandis que Friedel prélevait un peu d'argile pour en apprécier la consistance. Lui qui connaissait la véritable raison de la mission de Breker, il tremblait d'énervement à l'idée que ce monde ignoré allait peut-être devenir la terre d'élection d'une nouvelle souche humaine.

CHAPITRE XIII

Alors que Mostyn déballait ses appareils avec une certaine maladresse due à ses gants, il entendait dans ses écouteurs le murmure confus des conversations qu'échangeaient par radio les conducteurs des engins de sauvetage, qui se tenaient à proximité. Une contestation semblait s'élever dans le groupe et, finalement, l'un des techniciens s'approcha de Mostyn. D'une voix mal assurée, il déclara :

— Sir, nous ne sommes pas au complet... Il manque une torpille.

Mostyn, qui se tenait dans une pose accroupie, appuya un coude sur son genou et releva les yeux.

— Comment ?

— Oui, insista le conducteur. Il n'y en a que six... La septième, qui était pilotée par Neuman, n'est pas là...

Comme un ressort qui se détend, Mostyn se releva avec une telle force *que ses pieds quittèrent le sol !* Il monta d'une trentaine de centimètres avant de retomber et fut tellement ahuri par ce saut involontaire qu'il en resta pantois. Puis la réflexion lui vint que c'était cette pesanteur plus faible qui lui jouait un tour et, sans s'attarder à l'incident, il grogna :

— Mais où diable cette fusée est-elle passée ? Neuman aura de mes nouvelles quand...

Il s'interrompit net. Une pensée venait de germer dans son esprit et, voyant l'attitude soucieuse des conducteurs, il comprit qu'ils avaient deviné comme lui la raison probable de la disparition du projectile de secours.

Il y eut une seconde de silence, puis un des techniciens hasarda :

— Neuman était à cinq cents mètres sur ma droite avant que nous ne pénétrions dans la couche de nuages...

Mostyn porta d'un geste machinal sa main gantée vers son casque de plexiglass, dans l'intention évidente de se gratter les cheveux, mais il laissa retomber son bras et marmonna :

— C'est quand nous avons senti le voile noir... Le système de redressement automatique n'aura pas fonctionné... Ils doivent s'être écrasés quelque part...

C'était malheureusement la seule explication plausible, et les conducteurs hochèrent la tête en une approbation tacite. Mostyn prit le carnet qui gonflait une poche de son vidoscaphe, à hauteur de la cuisse, et consulta la liste des occupants de la torpille N° 4, manquante. A part le conducteur Neuman, l'engin portait deux servants de la coupole, le chauffeur Benim et trois passagers de sexe masculin.

Avec un soupir, Mostyn referma son carnet ; au total, le nombre des victimes s'élevait déjà à huit, si l'on comptait Miss Mervil. Le maître d'équipage haussa les épaules, résigné ; puisqu'on ne pouvait plus rien faire pour ces malheureux, à quoi bon perdre son temps en vaines lamentations.

— Travaillons, dit-il.

Friedel, qui avait surpris ces propos échangés à puissance très réduite pour que les passagers ne les entendissent pas, s'approcha et offrit son concours.

En quelques minutes, un véritable laboratoire de physique et de chimie fut mis en activité. Chacun des techniciens reçut des consignes pour les tâches qu'il avait à remplir, et l'examen systématique des particularités de l'astre fut entrepris.

Sur un formulaire type, Mostyn inscrivit successivement les indications que ses collaborateurs énonçaient à sa demande. Tous avaient été entraînés dans ce but, car l'éventualité d'un atterrissage forcé sur une planète inconnue avait été prévue depuis les débuts de l'astronautique. Aussi les opérations se déroulèrent-elles avec le maximum d'efficacité.

Les renseignements s'accumulèrent bientôt, le formulaire se couvrit de chiffres.

Questions et réponses alternaient avec régularité.

« Pression ? 735 millimètres. Température de l'air ? 14 degrés au-dessus de zéro. Température du sol ? 8 degrés. Vitesse du vent ? 6 mètres-seconde. Poids d'une masse d'un kilo au dynamomètre ? 712 grammes... »

Des dizaines de mesures furent ainsi relevées : l'hygrométrie, la composition de l'air, l'intensité du champ magnétique planétaire, l'orientation des pôles, le recensement des bactéries en suspension dans l'air, à la surface du sol et à cinquante centimètres de profondeur, la radioactivité ambiante à plus de deux cents mètres des torpilles, tout fut passé au crible. Pour finir, des relèvements furent opérés pour définir la position géographique du lieu où se déroulaient les expériences. Lina Mandega fut invitée à se joindre aux chercheurs, afin de déterminer si les microbes, bactéries et virus découverts offraient un danger quelconque pour l'organisme humain.

Après trois heures d'un travail acharné, il apparut que ce monde très ancien, dont l'âge pouvait être évalué à quatre milliards d'années, ne présentait aucune nocivité particulière. Il semblait parfaitement apte à favoriser la vie. Sans doute

n'en avait-il pas toujours été ainsi, au cours de sa longue histoire, car la détection des minerais enfouis dans le sol prouvait que cette planète avait été intensément radioactive en des temps reculés, mais à présent les métaux lourds étaient devenus inertes, après avoir dissipé pendant des millénaires leur trop-plein d'énergie.

L'étoile qui éclairait l'astre avait disparu derrière l'horizon et une obscurité profonde, trouée seulement par les phares des torpilles, englobait le paysage désert.

Mostyn prévint les gens qu'ils pouvaient quitter les torpilles et ôter leur casque, mais non le vidoscaphe. Ils avaient le loisir de se dégourdir les jambes à l'intérieur du cercle éclairé dessiné par les six fusées sur leur trépied, mais personne ne pouvait s'écarter, car un danger imprévisible, non détectable par des instruments terrestres, pouvait se manifester brusquement et contraindre les naufragés à reprendre l'air à toute allure.

Cette mise en garde atténua l'enthousiasme soulevé par la perspective de marcher sur un sol ferme. Néanmoins, une joyeuse effervescence succéda aux paroles du maître d'équipage.

Un à un, les passagers se laissèrent glisser sur le sol ; cette gymnastique leur donna une haute idée de leur force musculaire car ils accomplirent avec aisance des mouvements qui leur eussent coûté beaucoup de peine à Terre.

Mostyn profita de l'animation du débarquement pour aller, avec deux de ses hommes, détacher de son siège le corps pantelant de Miss Mervil et l'amener au sol par la paroi non éclairée de la fusée. A trois, ils s'éloignèrent avec le cadavre enfermé dans le vidoscaphe et le portèrent jusqu'à un endroit que les ténèbres dissimulaient à la vue des

naufragés. Là, derrière un des boqueteaux, ils creusèrent un trou.

Pendant qu'ils s'affairaient, et qu'au loin retentissaient les cris des gens qui avaient dévissé leur globe de plexiglass, une chose singulière se mit à bouger. Etait-ce une branche, ou un tentacule ? Il eût été impossible de dire si ce cylindre, ce tube qui se déroulait avec une répugnante souplesse au cœur de la végétation, appartenait au règne végétal ou animal. Cela tenait de la liane et du serpent. Ondoyant, frémissant comme l'antenne d'un insecte, ce tuyau de matière vivante se dressa au-dessus d'un amas indéfinissable auquel il était rattaché. Ce qui présentait l'apparence d'un bosquet de verdure d'où s'échappaient deux ou trois troncs surmontés de larges feuilles n'était pas, comme les Terriens l'avaient cru, un boqueteau analogue à ceux qui existent sur notre planète. C'était autre chose, un ensemble qui tenait bien par des racines, mais qu'on n'eût pu ranger dans aucune classification d'espèce botanique ou zoologique.

Mostyn et ses aides mettaient la dernière main à leur funèbre besogne : le trou avait une profondeur suffisante pour qu'on pût y ensevelir le corps de la pauvre vieille fille, qui n'avait certainement jamais imaginé qu'elle reposerait un jour en ce monde ignoré de la galaxie M. 33.

A ras du sol, sans le moindre bruit, le tentacule s'étirait en direction du petit groupe. Avec une grâce reptilienne, il progressait en captant les effluves pénétrants qu'irradiaient les trois hommes en sueur. Sa couleur mate se confondait avec celle de la terre. Avide, ce « membre » se développait constamment. Une dizaine de mètres séparait déjà son extrémités du pied des « arbustes », et le bout palpitant n'errait plus qu'à deux mètres des navigateurs distraits.

— Voilà ! dit Mostyn en comblant la fosse d'une dernière pelletée de terre. Ce n'est pas luxueux comme sépulture, mais

son vidoscaphe lui tiendra lieu de cercueil. Pauvre vieille... Faudrait qu'on mette quelques pierres pour marquer l'endroit...

— Oui, approuva un des techniciens, mais jusqu'à présent je n'en ai pas encore vu une seule... On dirait que les roches de ce pays se sont effritées, désagrégées.

— Cherchons, suggéra Mostyn.

Avec une brutalité inouïe, une sorte de câble s'enroula autour de sa jambe et le cloua sur place. En même temps, les deux techniciens poussèrent un hurlement d'épouvante en apercevant la « chose » qui avait saisi leur chef. Quant à Mostyn, un frisson d'horreur lui glaça la nuque : il se sentait entraîné par ce hideux serpent sans tête en direction du bouquet d'arbustes, et la prise qui agrippait sa jambe était irrésistible.

Frénétique, Mostyn secoua sa jambe emprisonnée, puis il planta ses doigts crochus dans la substance musclée qui l'étreignait. Il eut l'impression de saisir une masse visqueuse et froide dont la dureté défiait les ongles. Les cheveux hérissés par la terreur, les yeux agrandis, il lutta désespérément pour se libérer de l'effroyable enlacement, mais il eut beau se laisser tomber et griffer le sol pour résister à l'attirance, une force plus grande que la sienne le tira invinciblement vers le boqueteau.

Après avoir été pétrifiés, les deux techniciens s'avisèrent qu'ils devaient libérer leur chef de l'abominable étreinte. Dominant leur peur, ils attaquèrent le tentacule vorace à coups de pelle redoublés, mais le métal n'entama pas son enveloppe caoutchouteuse. Mètre par mètre, Mostyn était traîné vers le taillis et, au moment où l'un des techniciens, à demi fou, détachait la mitraillette qu'il portait en ban-

loulière, un second tentacule émergea de l'ombre et l'agrippa ı son tour. Un troisième s'enroula au bras de son collègue.

A trois cents mètres de là, personne ne se doutait du drame ilencieux qui se jouait. Le remue-ménage causé par les trente ersonnes assemblées entre les torpilles aurait empêché l'entendre les cris poussés par les victimes du monstre nnommable.

Mostyn et ses deux aides semblaient condamnés à une fin troce quand, dans un éclair de lucidité, le maître d'équipage ongea à une arme improvisée. Dans son dos, à hauteur de a taille, était fixé le réacteur individuel qui permet à un orteur de vidoscaphe de se déplacer dans l'espace. Dans ne atmosphère contenant de l'oxygène, ce réacteur pouvait évelopper une chaleur aussi forte qu'un chalumeau xhydrique.

— Brown ! Lenox ! aboya-t-il. Actionnons nos réacteurs l'espace en tournant le dos à cette saloperie !

Les deux techniciens, qui étaient au bord de la démence, e ressaisirent en entendant cette voix énergique. D'emblée, s comprirent l'intention de Mostyn. S'abandonnant sans plus le résistance à la traction qu'exerçait l'énorme liane, alors u'ils n'étaient plus qu'à quatre mètres de l'immonde plante, s appuyèrent sans hésiter sur le système d'amorce.

Trois jets de feu convergèrent vers le bouquet d'arbustes, jectés avec une telle puissance que les trois hommes crurent u'ils allaient être arrachés à l'étreinte. Jaillissant comme l'un lance-flammes, une tornade de gaz incandescents rombit et dévora les matières qui se trouvaient sur sa route. Cette triple décharge illumina le ciel d'une clarté éblouissante, lans laquelle on vit se tordre avec une sorte de fureur les roncs de l'affreux être végétal. Cela ne dura que quelques econdes : calcinés jusqu'à la racine, les tentacules fumants

se dénouèrent, vides de force, et une âcre odeur de chair brûlée s'éleva sur l'emplacement dévasté. Il ne subsista que des débris, des cendres et des morceaux épars aux bords rougeoyants.

Presque anéantis par la lutte qu'ils venaient de soutenir, les trois hommes eurent quelque peine à réaliser qu'ils avaient échappé au péril. Encore tremblants, les jambes molles et le cœur affolé, ils durent respirer longuement avant de pouvoir articuler un mot.

Mostyn se redressa le premier, mais il vacilla et retomba par terre. Furieux, il fit un nouvel essai et réussit à se tenir debout en dépit du fait que sa jambe gauche semblait être paralysée. Il l'agita, la massa, la pinça pour ranimer la circulation et parvint enfin à s'appuyer dessus. Il voulut porter aide à ses camarades, mais le bruit d'une course lui fit tourner la tête.

C'étaient les conducteurs de torpilles qui, alertés par les flammes, arrivaient ventre à terre et mitraillette en main pour porter un éventuel secours à Mostyn.

Quand ils furent auprès de lui, le maître d'équipage désigna les restes du répugnant monstre enraciné et, pour répondre à l'effarement qu'il lisait sur les figures, il expliqua :

— Ce que nous avions pris pour des boqueteaux, ce sont d'énormes bêtes ! Et celle-ci a failli nous avoir... Maintenant je comprends pourquoi la terre est nue, entre ces paquets de verdure. Ces animaux sont incapables de se déplacer, ils dévorent tout ce qui est à proximité ; ils font place nette dans les intervalles qui les séparent !

Sa déclaration provoqua un sursaut d'horreur. Blêmes, les conducteurs examinaient avec répulsion les débris puants de l'être inconnu. Soudain, un technicien bégaya :

— Mais... Nous avons atterri sur une terre qui en est

criblée ! Nous n'avons vu que ça, en survolant cette planète... Il y en a tout autour, partout !

— Oui, appuya Mostyn, et notre arrivée a dû leur faire drôlement plaisir... Ils doivent aimer le sang humain, car il a suffi que nous nous tenions à proximité pendant cinq minutes pour que les tentacules nous repèrent et nous agrippent. Filons vers les fusées et quittons ces parages... Pas étonnant qu'il n'y ait pas trace d'une autre forme de vie : ces légumes-pieuvres sont maîtres du territoire !

— Pourtant, objecta non sans raison un des conducteurs, il faut bien qu'elles se nourrissent de quelque chose ! Si elles parviennent à subsister, c'est la preuve qu'il existe d'autres animaux sur cette planète.

Mostyn fixa son contradicteur avec une mine furibonde, mais la logique de l'observation le frappa. Après réflexion, il dut admettre que l'autre voyait juste et ceci le confirma dans ses intentions :

— Cherchons un autre endroit pour passer la nuit, répéta-t-il. Dieu sait de quoi ces monstres sont capables...

Il ne dut pas crier, cette fois, pour se faire obéir. Les hommes n'aspiraient qu'à rejoindre les torpilles et à se réfugier dans la zone de clarté qu'elles projetaient. L'obscurité nocturne de ce monde, moins désert qu'ils ne l'avaient cru, leur semblait chargée d'une sourde hostilité.

En prenant garde à ne pas s'aventurer trop près des inquiétants boqueteaux, la petite troupe revint à sa base de départ. Il fallut évidemment répondre aux questions des passagers, qui furent fâcheusement impressionnés par la présence d'un péril que n'avaient pas signalé les instruments de mesure. Du coup, il leur parut qu'on n'avait pas pris assez de précautions avant de les autoriser à débarquer, et plusieurs

accusèrent Mostyn d'imprévoyance, voire de négligence dans l'exercice de ses fonctions de chef.

L'injustice de ces récriminations détermina chez le géant un violent accès de colère. La patience n'était pas son fort et il le démontra ; après quelques jurons tonnants, il éructa :

— C'est en voulant donner une tombe décente à l'une de vous que j'ai failli me faire tuer avec deux de mes hommes ! Maintenant c'est fini : il n'y a plus de passagers qui tiennent ! Vous allez tous marcher au doigt et à l'œil. Le premier qui essaie de ruer dans les brancards, je le balance dans une de ces touffes pour tentative de rebellion. Regagnez vos torpilles, bande d'empotés !

Dans un silence de mort, chacun regrimpa dans les engins, le casque de plexiglass sous le bras. Simon Lhermite aida Susan Texon à escalader les barreaux qui menaient à l'habitacle. Fauchois, que la mort de sa vieille amie avait déprimé plus qu'il ne le laissait paraître, monta lourdement dans sa fusée, avec les Elberg et leur fille. Les derniers à s'installer furent Friedel et Lina Mandega ; quand ils se furent hissés dans leur fauteuil, pendant que Mostyn aidé des conducteurs rassemblait le matériel d'investigation, Friedel se tourna vers sa collègue et dit à mi-voix :

— Je crois que nos espoirs sont anéantis... Cet astre ne convient pas...

La biologiste eut une moue dubitative. A son avis, l'existence des pieuvres végétales ne constituait pas nécessairement un obstacle et elle exposa son point de vue :

— Vous savez, le développement d'une espèce est toujours limité par celui d'une autre : si les œufs de morues n'étaient pas dévorés par d'autres poissons, les morues encombreraient les océans ; de même, la disparition d'une race entraîne celle de l'espèce qu'elle nourrit ; s'il n'y avait plus d'insectes, les

oiseaux mourraient. Or, sur cet astre-ci, il doit forcément exister un continent où les pieuvres végétales sont absentes, puisqu'il est impossible qu'elles occupent toute la planète. Sans une région priviligiée ou se reproduisent d'autres espèces vivantes, les pieuvres végétales seraient mortes depuis longtemps. Il nous reste à découvrir jusqu'où elles s'étendent.

L'apparition de Mostyn interrompit son explication, mais Friedel en savait assez pour reprendre courage. Son esprit était tellement tendu vers l'objectif réel de la mission qu'il perdait de vue la situation précaire dans laquelle se trouvaient les rescapés. Si le Galax ne revenait pas, le groupe des naufragés ne rejoindrait jamais la Terre et, par le fait même, les résultats de la mission de Breker seraient réduits à néant.

Les soucis du maître d'équipage, tout en étant plus immédiats, évoluaient autour de la question du sauvetage. Passer la nuit dans un endroit plus sûr était certés important, mais l'abandon définitif de cette maudite planète l'était bien davantage !

Un dernier coup d'œil sur l'ensemble des torpilles lui montra qu'on n'attendait que son signal. D'eux-mêmes, les occupants avaient resserré leurs sangles d'attache. Les conducteurs, attentifs, étaient prêts à décoller.

— Contact ! beugla Mostyn dans le micro.

Avec un rugissement unanime, les six réacteurs vomirent leur torrent de gaz surchauffé et liquéfièrent le sable qu'ils surplombaient. Le bruit s'amplifia au point de devenir insoutenable puis, lentement, les fusées se soulevèrent. Leurs trois pattes d'atterrissage quittèrent le sol. Un mouvement ascensionnel les arracha à la pesanteur et, comme à regret, les torpilles montèrent verticalement dans le ciel noir.

Les éclairs jaillissant des tuyères inondèrent le paysage d'une clarté électrique ; avec un frisson, les naufragés

contemplèrent les boqueteaux disséminés dans la plaine, figés dans leur immobilité sournoise de monstres aux aguets.

— Vol horizontal ! clama Mostyn, des relents de rancune dans la voix.

Les six unités de l'escadrille décrivirent un arc de cercle et, prenant appui sur leurs ailes en delta, elles foncèrent en direction de l'est. Sur cet astre, les points cardinaux étaient d'ailleurs inversés, car il tournait sur lui-même dans un sens de rotation contraire à celui de la Terre. L'étoile qui l'éclairait montait à l'horizon opposé.

L'obscurité empêchait une vision nette de la surface, les fusées étant grimpées jusqu'à deux mille mètres pour raison de sécurité, et le sol ne formant plus qu'une tache noire uniforme.

Le plan de Mostyn avait le mérite d'être simple : voler en ligne droite jusqu'à ce qu'on eût atteint l'hémisphère éclairé, puis descendre à basse altitude et repérer des plaines où ne grandissaient pas de pieuvres végétales. Ensuite, une des torpilles partirait seule au delà de l'atmosphère et, à une hauteur considérable, elle s'efforcerait de renouer le contact radio avec le Galax. Après son retour, on aviserait.

Néanmoins, ces judicieuses prévisions ne tardèrent pas à être démenties...

CHAPITRE XIV

Les torpilles volaient depuis une demi-heure dans un ciel serein, sans nuages, quand plusieurs personnes aperçurent simultanément une étoile filante. Toutefois, le météore rayait la voûte céleste à une vitesse beaucoup moins grande que celle des bolides qui traversent parfois l'atmosphère terrestre. La chose était assez surprenante pour mobiliser l'attention de Mostyn, qui s'empara d'une lunette télescopique pour surveiller le phénomène.

Dans le cercle formé par l'objectif de l'instrument, il eut une vision meilleure qui, en agrandissant le point lumineux, montra qu'il ne brillait pas d'un éclat continu. Il papillotait comme une étoile lointaine tout en étant beaucoup plus rapproché. Et cette scintillation d'un blanc bleuté ne pouvait avoir qu'une origine : les tuyères du Galax !

Un frémissement de joie parcourut les nerfs du maître d'équipage. La réapparition soudaine du spaciojet résolvait d'un coup tous les problèmes... Mostyn n'osait pas en croire ses yeux. Un deuxième regard dans la lunette leva ses derniers doutes ; c'était bien le vaisseau qui effectuait, au delà de l'atmosphère, une descente verticale.

D'une voix qui tremblait un peu, bien qu'il s'efforçât de la gonfler, Mostyn annonça :

— Que le diable m'étripe si ce n'est pas le Galax !

A l'audition de cette phrase, un enthousiasme indescriptible s'empara de tous les naufragés, qui appréhendaient de se poser à nouveau sur la planète et qui, en l'absence de nouvelles du spaciojet, sentaient croître leurs inquiétudes.

Mostyn mit en marche son émetteur d'ondes ultra-courtes et braqua l'antenne parabolique vers la lumière mobile. Pour lui, cette étoile surpassait en importance celle qui, vingt-trois siècles auparavant, avait guidé les Rois Mages !

Dès que les tubes eurent atteint la température de fonctionnement, il se mit à s'égosiller :

— Allo le Galax! Allo le Galax !

Le redoutable volume de sa voix mit le micro à rude épreuve, et des signaux quasi inintelligibles fusèrent vers le spaciojet. Deux secondes après, le haut-parleur répondit sur un ton beaucoup plus calme et posé :

— Salut, Mostyn ! Nous avions aperçu l'échappement de vos réacteurs... Comment se fait-il que vous ne soyez que six ?

Impossible de s'y tromper, c'était Flint en personne, et l'absence d'une des torpilles ne lui avait pas échappé. Mostyn, qui n'était pourtant pas responsable de l'accident survenu au cours de l'atterrissage, fut envahi par un complexe de culpabilité en entendant la voix impérieuse du commandant. Son allégresse l'abandonna.

— La torpille N° 4 s'est écrasée à la descente, sir. Du moins je le crois, car elle a disparu alors que nous subissions le voile noir du changement de trajectoire...

— Mille tonnerres ! jura Flint, qui avait espéré sauver tout son monde sans la moindre perte.

Il se tut deux secondes, puis il reprit d'un ton soucieux :

— Sans doute fallait-il qu'il y ait une rançon... Et les autres, sont-ils en bonne condition, au moins ?

— Oui, dit Mostyn. Sauf Miss Mervil, que nous avons enterrée il y a une heure. Son cœur a flanché...

On entendit distinctement le soupir qui s'échappait de la poitrine de Flint, mais ce fut d'une voix raffermie que ce dernier ordonna :

— Décrivez des cercles à votre altitude actuelle. Je vais vous reprendre à bord.

— Bien, Commandant.

Mostyn donna les instructions aux conducteurs de torpilles et tous les gens observèrent avec avidité l'approche du spaciojet, qui sombrait lentement dans la nuit avec le soutien de ses réacteurs, tout droit sur une colonne de lumière. Bientôt les détails se précisèrent : la clarté diffusée par la coupole de pilotage mit une tache au milieu de la longue coque, puis les hublots et les fenêtres de quartz découpèrent leurs petits cercles dans la masse noire de l'énorme fuseau.

Au bout d'un quart d'heure, le spaciojet s'immobilisa dans l'air, planté comme un obélisque au centre du carrousel qu'exécutaient les torpilles. Sa puissance de sustentation équilibrait exactement l'attraction de l'astre.

— Manœuvre de repêchage ! annonça Flint par radio. Torpille numéro Un !

L'engin désigné débuta aussitôt les opérations. Il se détacha du cercle et, cabré, monta en chandelle à une centaine de mètres du spaciojet. Puis, lorsque son élan fut brisé par la pesanteur, il retomba verticalement. Alors le conducteur freina la chute par l'application d'une poussée inverse aux tuyères. Peu à peu, la fusée descendit, parallèle au spaciojet, et s'en approcha mètre par mètre. Lorsqu'elle parvint à proximité

immédiate de la coque, Flint multiplia les indications et, soudain, deux bras d'acier terminés par un demi-collier épousant avec précision la forme de la torpille se refermèrent sur l'engin, le serrèrent comme dans un étau et l'attirèrent dans le compartiment alors que le conducteur coupait le contact.

Les occupants des autres fusées avaient suivi avec une attention haletante les phases successives de cette délicate manœuvre qui s'accomplissait en plein ciel à deux mille mètres de la surface. Pour des profanes, elle paraissait horriblement dangereuse.

Susan Texon se pencha sur Simon Lhermite et lui cria dans l'oreille pour dominer le fracas des réacteurs :

— Pourquoi toute cette acrobatie ? Mieux vaudrait atterrir !

Simon fit un signe de dénégation et hurla :

— Le spaciojet ne peut pas. Il ne se pose que sur l'eau ! Et les torpilles uniquement sur terre !

La belle jeune femme hocha la tête pour montrer qu'elle avait compris. Effectivement, cette opération était tout à fait exceptionnelle. En principe, quand les engins de sauvetage quittaient le vaisseau, c'était pour une brève sortie dans le vide et la rentrée s'effectuait avec aisance dans un milieu sans pesanteur. Ou bien, ils abandonnaient définitivement le spaciojet en perdition pour être repêchés par un autre dans les mêmes conditions, ou se posaient sur un astre en attendant un astronef de secours qui emportait les passagers mais non les torpilles.

Il avait fallu tout un concours de circonstances spéciales pour imposer cet exercice périlleux.

Cependant, grâce à la maîtrise de Flint et de son équipage, les repêchages se succédèrent à un rythme rapide, sans la

moindre anicroche. En moins d'une heure, les six fusées rejoignirent le vaisseau-mère et trouvèrent refuge dans ses flancs.

Ce fut dans un débordement de joie que les rescapés envahirent les coursives et les locaux du Galax. Avec un égoïsme bien humain, ils oublièrent sur-le-champ les disparus et ne songèrent plus qu'à savourer leur propre sécurité.

Friedel, Lina Mandega et Van Fleet, accueillis par Breker et Boris, s'enfermèrent avec eux pour faire un rapport des constatations recueillies sur la planète. L'astrophysicien écouta d'un air préoccupé l'odyssée de ses collaborateurs ; l'évocation des pieuvres végétales creusa davantage les trois rides imprimées sur son front. Ces monstres allaient-ils interdire l'accès d'un monde qui, par ailleurs, présentait toutes les conditions requises ? Cet obstacle inattendu, alors que Breker croyait toucher au but, lui causa une amère déception. Lina Mandega combattit son pessimisme par les arguments qu'elle avait développés à Friedel, mais le savant lui rétorqua :

— En admettant même que ces pieuvres n'occupent qu'une partie restreinte du territoire parce que leur développement est limité par une pénurie de nourriture, je doute que l'implantation d'une race humaine puisse s'envisager. Et pour une raison bien simple : c'est que des habitants fertiliseraient l'astre par l'agriculture et l'élevage, ce qui favoriserait l'extension de ces monstres affamés et leur redonnerait assez de force pour envahir progressivement les terres jusqu'ici préservées...

Malgré la rigueur de ce raisonnement, la biologiste ne se tint pas pour battue. Elle distinguait d'autres facteurs qui ne pouvaient surgir dans l'esprit de Breker, celui-ci n'étant pas spécialisé dans l'étude des faunes extra-terrestres. Lina se contenta de dire, pour éviter une discussion stérile :

— Seule une exploration plus complète de cet astre nous permettra de nous prononcer, mais vous auriez tort de céder au découragement, croyez-moi. On peut parfois déjouer les plans de la nature... Un point essentiel est acquis : cette planète a tout ce qu'il faut pour l'entretien de la vie. S'il y a d'autres probèmes, ils ne sont pas insolubles.

Breker réfléchit un moment, puis il promena son regard sur ses collaborateurs et déclara :

— Cette expédition a déjà coûté la vie à plusieurs de nos compagnons, ce qui n'est rien en comparaison de l'importance capitale de notre mission. Mais j'ai envers Flint un devoir moral auquel je ne peux me soustraire : vis-à-vis des autres passagers, de son équipage et de l'armement, il porte la responsabilité des événements tragiques qui ont marqué la croisière. Et le secret qui entoure le véritable mobile de ce voyage l'empêchera de se disculper. Ceci m'oblige d'écourter l'exploration de la galaxie M. 33 et de restituer au commandant sa pleine liberté d'action.

Ces paroles empreintes d'amertume causèrent un certain abattement. La perspective d'un échec, d'un retour à Terre sans avoir accompli l'œuvre de prospection qu'on attendait d'eux, sema chez les savants un pénible désarroi. Lina refusa en son for intérieur de jeter la manche après la cognée. Alors que Breker se disposait à quitter la cabine pour aller chez Flint, elle le saisit par la manche pour l'adjurer :

— Qu'au moins le Galax fasse le tour de cette planète ! Ne lâchons pas la plus petite chance, sans quoi les victimes de notre voyage inter-galactique seront vraiment mortes pour rien !

Breker baissa la tête, demeura songeur et finit par dire :

— Vous avez raison, Lina. Mais c'est la dernière chose que je puisse demander à Flint.

Il sortit, laissant à Boris le soin de raconter à ses collègues comment le Galax avait traversé l'essaim de météores et par quels prodiges de compétence et de ténacité Flint avait pu ramener le vaisseau au-dessus de la planète.

Empruntant la coursive et les échelles qui conduisaient à la coupole, l'astrophysicien se hâta. Sa conscience lui pesait, depuis qu'il avait appris la catastrophe de la torpille perdue. Il avait trop le respect de la vie humaine pour se justifier allègrement, au nom de sa mission, de la mort de huit personnes.

Il grimpa lentement les derniers échelons et accéda dans la coupole. Il fut ébloui par l'intense clarté qui nimbait le dôme de quartz : pendant que se déroulait l'entrevue des savants, le Galax était sorti de l'hémisphère plongé dans les ténèbres de la nuit et avait atteint l'autre côté de la planète.

Côte à côte dans leurs fauteuils jumelés, Flint et Simpson observaient le sol qui défilait à cinq cents mètres sous eux, bien éclairé à présent par les rayons généreux de l'étoile. Les servants, déchargés de leurs travaux habituels par ce vol horizontal à basse altitude, regardaient également le territoire survolé.

Flint avait remis à plus tard la conférence avec les passagers survivants, le rapport détaillé de Mostyn sur les caractéristiques de l'astre et le châtiment des rebelles qui avaient participé à la mutinerie. Il n'oubliait rien, mais se réservait de donner suite lorsque les émotions seraient un peu calmées et quand lui-même, rassuré sur le sort de son spaciojet, aurait pris quelques heures de sommeil. Les réparations exécutées aux servo-moteurs et aux tôles déchirées l'avaient épuisé physiquement, après l'effrayante tension morale qu'il avait supportée au cours des heures précédentes. A présent, il se relâchait en s'abîmant dans la distraction que lui donnait la vision de ce monde nouveau.

Breker s'approcha de lui et posa familièrement la main sur son épaule. Etonné, Flint détourna la tête et leva les yeux. L'astrophysicien lut sur son visage raviné les traces de fatigue qui le burinaient ; les paupières cernées de rouge, la maigreur de la figure, les lèvres pincées, chacun de ces traits accusait le surmenage d'un homme pourtant doté d'une prodigieuse robustesse.

— Je voulais vous dire deux mots, débuta Breker, embarrassé.

Flint se redressa un petit peu contre le dossier.

— Je vous en prie...

Breker se gratta l'oreille. La démarche lui coûtait, mais il devait l'accomplir.

— Commandant, c'est moi qui viens vous prier, cette fois, de regagner la Voie Lactée et de fixer la course du vaisseau conformément à votre feuille de route...

Flint eut un sursaut d'incompréhension. Il rapprocha les sourcils pour examiner son interlocuteur, comme s'il doutait de sa lucidité. Avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, Breker continua :

— Oui, je sais que cette requête doit vous sembler plutôt insolite, mais les événements que nous avons vécus me contraignent de vous l'adresser. Les dangers de cette entreprise avaient été sous-estimés ; si seuls des gens au courant du but du voyage, des volontaires prêts à affronter les périls de l'espace pour une cause bien définie, participaient à l'expédition, je ne vous parlerais pas comme je le fais. Mais il en est autrement : ni vous, ni vos hommes, ni les passagers n'avez voulu, d'une façon délibérée, vous lancer dans cette fantastique aventure... Je ne me sens pas le droit d'exiger davantage de vous. Le moment est venu de regagner la Terre aussi vite que nos moyens le permettent.

La surprise de Flint, bien qu'elle fût grande, n'altéra pas son expression. La démarche de Breker le touchait dans ce qu'il avait de plus sensible, le respect du devoir d'autrui, l'honnêteté morale. Il se représentait avec acuité le débat intérieur qui avait contraint le savant à s'exprimer de la sorte, en faisant abstraction de ses désirs personnels, de ses espoirs les plus légitimes. Il mesura combien Breker devait être déchiré.

Flint se leva, déploya sa haute taille et fit face au physicien. Dans la phrase qu'il prononça, la gravité de l'accent masqua toute trace d'émotion :

— Je vous remercie, Breker. Et j'accepte votre offre. Je suis allé jusqu'aux limites que m'autorisait mon commandement, mais je n'ai pas le droit de multiplier les risques en prolongeant cette incursion dans une galaxie étrangère.

Après un bref silence, il ajouta avec un mince sourire :

— Cependant, je manquerais à la logique la plus élémentaire en ne poussant pas jusqu'au bout l'exploration de cette planète. Mostyn m'a parlé de ces... légumes-pieuvres, comme il les appelle en termes imagés. La présence de ces végétaux carnivores constitue un lourd handicap mais non un empêchement radical. Je veux patrouiller sur toute la superficie de ce monde, d'un pôle à l'autre, et étudier sa configuration. Rappelez-vous qu'en Australie — ce continent séparé des autres — existent des espèces animales qu'on ne trouve nulle part ailleurs sur la Terre. Qui sait s'il n'en va pas de même ici...

Une lueur de contentement dansa dans les prunelles de Breker. Flint était allé de lui-même au devant de ses désirs, et il lui ranimait ses espoirs par surcroît !

Il ne dissimula pas sa gratitude. Pour réduire au maximum la durée du survol, il suggéra :

— Dans ce cas, il serait peut-être opportun de recourir aux compétences de Lina Mandega, Commandant. Elle m'a laissé entendre qu'il subsistait une chance de ce genre.

Flint agit avec sa décision coutumière. Il appuya sur le bouton de la cabine de la biologiste et invita celle-ci à se présenter à la coupole. Quelques minutes plus tard, Lina surgit par le trou d'accès. Breker la mit au courant des intentions de Flint, ce qui combla de joie l'éminente spécialiste.

Avec volubilité, elle exposa sa théorie :

— Je suis persuadée que les monstres végétaux n'occupent pas un territoire énorme, déclara-t-elle. Aucun animal, aucune plante de grande taille ne pullule sur une planète ; les géants des deux règnes vivants sont toujours cantonnés dans des régions délimitées soit par la mer, soit par le climat. Ils ne franchissent ni les océans, ni les déserts, ni les zones glaciales. Donc, si nous remontons de l'équateur vers le pôle, nous passerons en revue toutes les latitudes et toute la gamme des températures, et par la même occasion nous découvrirons les terrains propices ou hostiles à ces boqueteaux omnivores, qui sont tributaires d'autres plantes ou d'animaux pour survivre. Il nous suffit de survoler un quart de la planète pour être fixés !

— Bon Dieu, c'est vrai ! reconnut Flint. Vous avez mille fois raison ! Simpson ! Relevez la hauteur de l'étoile sur l'horizon et surveillez son ascension, pour calculer l'emplacement de l'équateur. Gouvernez sur elle jusqu'à ce qu'elle soit exactement au zénith, puis mettez le cap sur l'un des pôles, peu importe lequel.

Animé soudain d'un regain d'énergie, le commandant distribua aux servants des ordres qui claquèrent comme des coups de fouet :

— Branchez les enregistreurs des thermomètres ! Les photomètres, les analyseurs magnétiques de sol, les caméras automatiques : un cliché toutes les trente secondes ! Relevé topographique au radar !

Puis, dans l'intervidéophone, à l'intention de Dasseau :

— Accroissez la poussée : vitesse par rapport au vent : Mach I.

Un grand branle-bas succéda brusquement au calme relatif qui régnait dans le vaisseau depuis le réembarquement des torpilles. Obscurément alertés par le virage que décrivait le Galax, les passagers s'interrogèrent sur le sens de cette manœuvre. Comme ils l'avaient toujours fait quand se produisait un incident qu'ils ne s'expliquaient pas, ils s'agglomérèrent dans le salon. Les membres de la mission, Friedel, Van Fleet et Boris, interrompirent leur conversation en voyant entrer successivement les Elberg, Fauchois, puis Lhermite et Susan Texon.

Cette dernière, un peu moins distante depuis qu'une solidarité de fait avait réuni tous les occupants du Galax, ne cacha pas sa mauvaise humeur :

— A quoi rime encore ce survol ? questionna-t-elle en regardant Lhermite comme si elle l'accusait d'en être l'inspirateur. Nous n'avons plus rien à faire ici ! Pourquoi ne remontons-nous pas dans l'espace ?

Ceux qui auraient pu lui en donner une explication valable se gardèrent bien d'ouvrir la bouche. Quant à Lhermite, il ne put que lever les épaules pour exprimer sa perplexité.

— Flint veut sans doute rassembler le plus d'informations possible sur cet astre, émit-il. N'oubliez pas que la propriété d'une planète revient de droit à l'armement qui en exhibe le premier des photos aériennes prises à moins de mille mètres...

— Mais que peuvent-ils en faire ?

Simon eut un geste évasif.

— Exploitation ultérieure des ressources minérales, établissement d'un spaciodrome, que sais-je encore... Ce sont des gens qui voient loin ! Souvenez-vous que c'est une compagnie d'astronavigation qui exploite les mines de Mars... Elle s'en est assuré le monopole il y a trois cents ans !

Susan secoua ses boucles blondes et affirma d'une voix nette :

— S'il en est ainsi, je considère que l'armement doit nous intéresser aux bénéfices... Puisque nous avons subi les aléas de la découverte, il n'est que juste que nous en bénéficiions.

Lhermite lui dédia un curieux regard : s'il y pétillait un rien de gaîté, il ne contenait aucun indice d'admiration ni de tendresse.

— Voilà qui me paraît indiscutable, affirma-t-il. Le seul ennui, c'est qu'il n'y aura pas de bénéfices...

— Qu'en savez-vous ?

Comme s'il se rendait compte qu'il en avait trop dit, Lhermite agita la main d'une manière désinvolte et, désignant par la fenêtre les champs de boqueteaux qui dérivaient vers l'arrière, il expliqua :

— Je ne vois pas qui se hasardera dans cet étrange pays... A moins de le faire nettoyer par des commandos de l'espace armés jusqu'aux dents, on ne pourra rien en tirer.

Un léger bruit de souffle sortit du haut-parleur, puis on entendit la voix de Flint :

— Mr. Boris est prié de monter à la coupole.

Susan fixa ses grands yeux sur le physicien et se demanda, une fois de plus, ce que signifiaient ces préférences. Pourquoi n'étaient-ce que certains privilégiés qui avaient accès au centre de pilotage ?

CHAPITRE XV

Quand Boris déboucha dans la couple, il y régnait une joyeuse animation qui contrastait étrangement avec l'atmosphère déplaisante du salon des passagers. Ayant à peine pris pied sur le parquet, Boris fut entraîné par Breker et Lina devant la paroi transparente de la coupole et, devant ses yeux éblouis, s'offrit un spectacle magnifique : une étendue d'eau s'étalait jusqu'à l'horizon, bleue et moutonnante. Une mer !

Ses collègues lui annoncèrent que, cinq minutes à peine après que le spaciojet eût mis le cap vers l'équateur, le continent occupé par les pieuvres végétales avait cédé la place à un océan. Le Galax fonçait à présent au-dessus des flots, tandis que l'étoile qui servait de repère, droit devant, montait lentement dans le ciel d'un bleu de cobalt.

Alors que chacun se réjouissait de voir qu'une barrière naturelle coupait le territoire dangereux du reste de la planète, Flint regardait pensivement le ciel. Le temps très clair et une visibilité excellente étaient propices à une observations à haute altitude qui accroîtrait sensiblement le rayon de la zone explorée.

Il communiqua à Dasseau des ordres dans ce sens et le Galax, pointant le nez vers le firmament, escalada les couches

atmosphériques jusqu'à une hauteur de douze mille mètres. Alors la configuration de la surface se dessina comme sur une carte géographique à grande échelle. Pendant plusieurs heures, officiers et savants scrutèrent l'immense superficie avec l'aide des instruments de mesure. Des vues partielles photographiées avec téléobjectif et automatiquement développées montrèrent bientôt un changement radical dans l'aspect de la flore qui revêtait les terres au delà de l'océan. Ici régnait une température plus chaude, trop chaude sans doute pour les pieuvres végétales car on n'en remarquait plus un seul specimen. Les signes favorables se multiplièrent : tantôt on apercevait de grandes savanes, d'un vert uniforme, puis des forêts touffues, tantôt un pays plus montagneux où coulaient des rivières et des fleuves.

Cependant, Breker ne manifestait pas une satisfaction aussi exubérante que Boris et Lina. Que la vie d'une colonie d'hommes fût possible sur cette terre, il n'en fallait plus douter. Notre espèce est dotée d'assez d'intelligence pour s'implanter avec succès dans un milieu riche en air, en eau et en végétation ; elle parvient toujours à surmonter des obstacles qui, pour des êtres inférieurs, constitueraient un arrêt de mort. Elle combat vigoureusement pour sa vie, soit en éliminant ses adversaires, soit en domestiquant ce qui lui est indispensable. L'homme agrandit avec obstination le domaine qu'il occupe et finit, comme sur Terre, à bouleverser de fond en comble le visage de la planète. Mais il est parfois victime d'ennemis qui sont d'autant plus dangereux qu'ils sont insaisissables : des microbes, des moustiques ou des poisons. Pour savoir avec certitude si cette planète convenait au rôle de berceau de la nouvelle humanité, une seule expérience serait probante, et c'est à elle que Breker pensait.

L'astrophysicien sentait grandir dans son âme une impulsion qui, stimulée par le raisonnement, acquérait la force

d'une conviction inébranlable. Et quant il eut mûrement réfléchi, quand il eut mesuré la disproportion qui existait entre l'importance de sa personne et celle de la mission qu'il avait acceptée, il scella sa décision.

Il interrompit les observations topographiques de Boris et de Lina, invita Flint à participer à l'entretien et, sans vain préambule, il informa son entourage :

— Mes amis, j'ai décidé que le Galax retournerait à Terre sans moi. Je veux débarquer seul sur cet astre et y vivre par mes propres moyens. Ainsi, quand une seconde mission arrivera, ou bien je serai en mesure de lui définir en toute certitude les facteurs favorables ou néfastes qui règnent ici, ou bien je serai mort, mais dans les deux cas de cette alternative, j'aurai rempli ma mission jusqu'au bout.

Ses auditeurs ne purent maîtriser des exclamations d'étonnement devant la résolution qu'il avait prise. Tous ensemble, ils soulevèrent des objections :

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Un homme seul ne peut pas réussir ! Vous n'avez pas le droit de vous sacrifier !

D'un geste de ses mains écartées, Breker apaisa la tempête de protestations qu'il avait suscitées. Il attendit que le calme fût revenu pour dire avec un pâle sourire, mais avec fermeté :

— Inutile, vous ne me ferez pas changer d'avis. L'épreuve à laquelle je vais me soumettre sera, ne l'oubliez pas, subie plus tard par d'autres êtres humains. Il faut que je leur fraie la voie, que je prépare leur venue. Au reste, je suis le seul à pouvoir le faire et je ne laisse personne derrière moi. Commandant Flint, je vous prie de bien vouloir prendre toutes dispositions utiles pour me parachuter... Je vais vous dresser une liste de l'équipement qui me sera nécessaire pour mes travaux, pour ma subsistance et ma protection.

Tous comprirent que sa décision était irrévocable et qu'il ne céderait devant aucun argument ; des objurgations inspirées par l'affection ou par d'autres mobiles n'entameraient pas sa volonté.

Flint, comme Boris et Lina, admiraient trop l'abnégation du savant pour tenter malgré tout de le dissuader. En leur for intérieur, ils s'inclinaient devant son héroïsme, car il en fallait, et d'un qualité rare, pour affronter seul ce monde sauvage.

Puisque tel était le choix de Breker, la seule façon de lui témoigner son estime était de répondre à sa demande sans remarques inutiles, et Flint se contenta de hocher la tête en disant :

— Je m'occupe de votre atterrissage. Dans combien de temps voulez-vous sauter ?

— Le plus vite possible, dès que nous aurons découvert un endroit convenable.



Une heure plus tard, le spaciojet redescendit à mille mètres d'altitude et survola une région qui, à distance, ressemblait à une prairie d'herbes folles.

Conformément aux instructions de Flint, Mostyn avait rempli trois grandes caisses de vivres, de vêtements, d'armes perfectionnées, de matériel scientifique et d'outils. Par ailleurs, un émetteur-récepteur de radio, une caisse de fusées et de

munitions et un fût de pétrole furent emballés avec soin pour le largage.

Quant à Breker, il avait revêtu une tenue confortable, adaptée à l'existence de Robinson qu'il allait mener sur la planète.

Simpson établit l'emplacement exact du lieu où s'opérerait le parachutage et sa position géographique.

— Au fait, remarqua-t-il en levant la tête, il nous faut bien donner un nom à cet astre...

Jusque-là, personne n'y avait pensé ! Et pourtant c'était indispensable, maintenant que cette planète allait sortir de l'anonymat des amas galactiques et devenir la tête de pont avancée d'une humanité menacée.

Les savants et les officiers se concertèrent. D'un commun accord, ils décidèrent de baptiser le domaine de la future colonie du nom de « Génésia », qui symbolisait le renouveau, la résurrection de la race. En témoignage de prise de possession, Flint lança dans le vide un drapeau multicolore à l'emblème de l'armement.

Après cette formalité qui établissait la dépendance éternelle de Génésia par rapport à la Terre, Breker s'isola quelques secondes avec son adjoint Boris afin de lui fournir d'ultimes précisions sur les démarches qu'il devrait accomplir après le retour, notamment pour le cas où le Président déciderait d'envoyer sur place une autre expédition secrète avant la colonisation réelle.

Puis, l'astrophysicien serra longuement la main à tous. Il n'était pas ému : ce qu'il allait accomplir était conforme à sa mentalité de pionnier de la science et d'apôtre de la recherche. Il abandonnait sans regret ce qu'il avait toujours connu parce que c'était pour le bien de la descendance des hommes,

pour la préservation de ce prodige sans égal : l'intelligence humaine dans l'Univers matériel.

Accompagné des officiers et des membres de son équipe au complet, ainsi que de quelques autres passagers qu'intimidait cette tranquille bravoure, Breker se rendit dans le compartiment des torpilles. Debout dans le tube d'éjection vide dont Mostyn ouvrit la culasse, il adressa un petit salut de la main à ses compagnons puis, sans se retourner, il marcha jusqu'au bout de la cuiller, contempla le sol qui apparaissait comme un tapis verdoyant, et sauta.

L'émotion étreignit tous les assistants, y compris ceux qui ne connaissaient pas les raisons qui avaient inspiré Breker. Mais Mostyn, avec sa diligence et sa rudesse natives, dispersa le groupe afin de larguer les caisses de matériel qui devaient faciliter au savant son établissement sur Génésia.

Des fenêtres du salon, Simon Lhermite et Susan Texon, côte à côte, virent se déployer le parachute dont la tache blanche rétrécit rapidement.

— Singulière idée... marmonna la jeune femme. Elle ne pouvait germer que dans l'esprit d'un lunatique... Vivre seul sur ce monde inconnu, quelle sottise !

Lhermite retint un soupir. Il fixa Susan d'un air bizarre puis sur un ton légèrement agressif, il lui déclara :

— Je crois que vous pouvez cesser cette comédie, Miss Texon. *Je sais qui vous êtes !*

EPILOGUE

Après le départ de Breker, le Galax remonta vers les espaces sans bornes de la nébuleuse M. 33. Lorsqu'il fut parvenu dans une région de faible gravité, il stoppa ses réacteurs afin de placer le vaisseau dans les conditions requises pour plonger dans le sub-espace.

Dans le centre de pilotage, sous la coupole, Boris actionna les manettes, les rhéostats et les contacteurs du subreactor, afin d'assigner au spaciojet un point d'émergence aussi proche que possible de celui où le Galax avait fait sa première escale, entre la Voie Lactée, Andromède et M. 33. Flint ne voulait pas négliger la chance la plus minime qui lui eût permis de sauver Calvez.

Quand le vaisseau eut bondi dans l'intervalle de Temps, et qu'il eut atteint le lieu fixé, les radars à ondes centimétriques fouillèrent frénétiquement le vide, à la recherche d'une cible dérisoire. Ils finirent cependant par repérer une masse flottante à une distance de quatre cents kilomètres. Aussitôt, les lunettes ayant été braquées sur le corps solide qui dérivait avec une lenteur irréelle, elles permirent d'en déterminer la forme. C'était bien un fuseau de fabrication terrestre... La torpille !

Le Galax s'en approcha à toute allure et, à l'intense soulagement de Mostyn, on s'aperçut que le corps inanimé de Calvez conservait encore de faibles traces de vie. En soi, la chose n'était pas aussi extraordinaire que le crurent bien des passagers, car le froid de l'espace qui avait saisi l'infortuné technicien après l'épuisement de la réserve de chaleur du vidoscaphe avait joué le rôle d'une hibernation artificielle, ce procédé employé en chirurgie et qui, par un abaissement considérable de la température du corps, ralentit les échanges cellulaires et entretient la vie sans consommation notable d'oxygène. Au lieu de tuer, le froid avait sauvé le technicien d'une mort par asphyxie !

Un deuxième bond du Galax transporta celui-ci dans la Voie Lactée, à proximité immédiate du système solaire. Dès lors, Flint put imprimer à son vaisseau une accélération constante pour rallier la Terre à haute vélocité.

Il fallut cependant des semaines au spaciojet pour franchir à l'aide de sa propulsion nucléaire une distance incomparablement plus petite que celle qu'il venait d'engloutir grâce au subreactor.

Le freinage débuta aux environs de l'orbite de Mars. Le ralentissement devait s'effectuer sur soixante-dix millions de kilomètres, car l'attraction terrestre allait bientôt se manifester et le Galax, à ce moment, ne pouvait plus être poussé par sa vitesse propre.

Quelques jours avant l'arrivée, alors que la Terre profilait dans le ciel sa belle sphère aux continents familiers, Flint conversait dans sa cabine avec Boris et arrêtait avec lui les derniers détails du rapport qui serait remis au Président. Le physicien interrompit soudain le cours des phrases trop savantes qu'il élaborait pour dire d'un ton plus léger :

— Dans un sens, vous n'avez pas de chance, Commandant.

— Ah ? dit Flint. Pourquoi ?

— Parce que vous êtes le premier à avoir conduit un vaisseau terrestre dans une autre galaxie, *et que la population du globe ne le saura jamais !*

Flint ne parut pas du tout affecté par cette remarque. Il se caressa pensivement le menton et, une lueur de plaisir dans les yeux, répliqua :

— L'ancienne population, peut-être, mais la nouvelle, celle de Génésia, finira par m'adorer dans des temples, vous verrez !

Un rire inhabituel accentua la profondeur de ses rides à l'idée qu'il serait un jour déifié dans une lointaine colonie céleste. Reprenant graduellement son sérieux, il resta un moment pensif puis murmura :

— Croyez-moi, Boris, je ne désire pas la gloire ; elle est trop vaine. Mais ce qui me rend heureux, c'est d'avoir obéi à la devise de mes ancêtres...

Ebahi, Boris contempla le commandant pour voir s'il plaisantait, mais Flint se pencha vers lui et lui expliqua en confidence :

— Par mon père, je descends d'une lignée britannique, et par ma mère j'appartiens à une vieille famille portugaise dont on retrouve déjà l'origine en 1312. Au total, cela signifie que dans mes veines coule un sang qui a donné une foule de grands navigateurs. Or, savez-vous quelle était la devise de mes ancêtres portugais, ceux dont l'épopée a fait connaître aux hommes la géographie de leur planète ?

— Non, convint Boris, dont les connaissances historiques étaient assez limitées.

— Sous le règne de Juan III, vers 1550, ils ont lancé ce merveilleux cri d'audace, après avoir porté leurs voiles dans les mers les plus reculées : « Et s'il existe d'autres mondes, nous les découvrirons ! »

D'une voix plus contenue, il ajouta :

— Je suis fier d'avoir tenu cet engagement. Mais qu'on me fiche la paix pour tout le reste !

A peine avait-il articulé ces paroles que, par une sorte de défi, on frappa à la porte de la cabine. A nouveau contracté par cette interruption intempestive, Flint pressa le bouton qui faisait glisser la porte ovale dans ses rainures.

Simon Lhermite fit son entrée. Il n'avait plus rien de la personnalité d'un fils de famille oisif et indolent. Son expression sévère étonna de prime abord les deux hommes surpris par sa visite, mais les mots qu'il prononça les firent tressaillir :

— Je crois nécessaire, messieurs, de vous révéler à présent ma véritable identité : Jean Lemal, du Service de Sécurité personnel du Président des Etats Fédérés.

Et comme ses interlocuteurs le dévisageaient avec stupéfaction, il poursuivit :

— J'avais été chargé par le Président lui-même d'une mission de surveillance à bord de ce spaciojet. Vous n'ignorez pas qu'il craint que cette tentative ne s'ébruite. Aussi, au lieu d'atterrir au spaciodrome de l'armement, vous allez poser le Galax sur un terrain spécial qui a été construit en notre absence. Tous les passagers et membres de l'équipage subiront, avant d'être autorisés à regagner leurs foyers, un traitement psychothérapique qui effacera de leur mémoire tous les souvenirs remontant à moins de quatre mois. Ensuite, on imprimera dans leur cerveau des péripéties forgées de toutes pièces pour meubler le voyage de retour. Ainsi, aucun d'entre eux ne pourra divulguer le moindre détail au sujet de Génésia ; ils ignoreront même qu'ils y sont allés.

Flint et Boris reçurent cette information sans broncher. En réalité, Lhermite — ou Lemal — venait de résoudre un

problème auquel ils avaient longtemps songé durant ces dernières semaines, et ils se doutaient un peu que des précautions de cet ordre seraient prises.

— Entendu, dit Flint. Mais je présume que ces instructions d'atterrissage me seront confirmées par radio avec la caution de l'armement ?

Lhermite se détendit un peu.

— Vous pouvez en être assuré, Commandant. D'ailleurs, ma visite avait encore un autre but. Je voudrais que Miss Susan Texon soit consignée dans sa cabine ; elle est en état d'arrestation.

— Quoi ? bondit Flint.

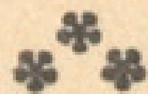
— Oui. Si ma présence à bord a été voulue par le Président, la sienne a été préparée par un haut fonctionnaire trop curieux du Ministère de la Guerre... Elle était chargée d'espionner tout ce qui se passerait au cours de la croisière, dans un but que vous devinez...

Assez abasourdi, Flint questionna :

— Mais comment diable avez-vous découvert cette machination ?

Lhermite eut un geste qui voulait dire que l'enquête n'avait guère été difficile.

— Miss Texon ne se doutait pas qu'il y avait à bord un agent de sécurité... J'ai trouvé dans sa cabine des notes en code et des pellicules petit format : elle a photographié clandestinement le centre de pilotage secret, l'atterrissage sur Génésia et la chute de Breker. Vous n'aviez jamais remarqué son bâton de rouge à lèvres ?



L'épaisseur de l'atmosphère bleutait les couleurs du sol, à quelque quarante kilomètres au-dessous du Galax. Dans

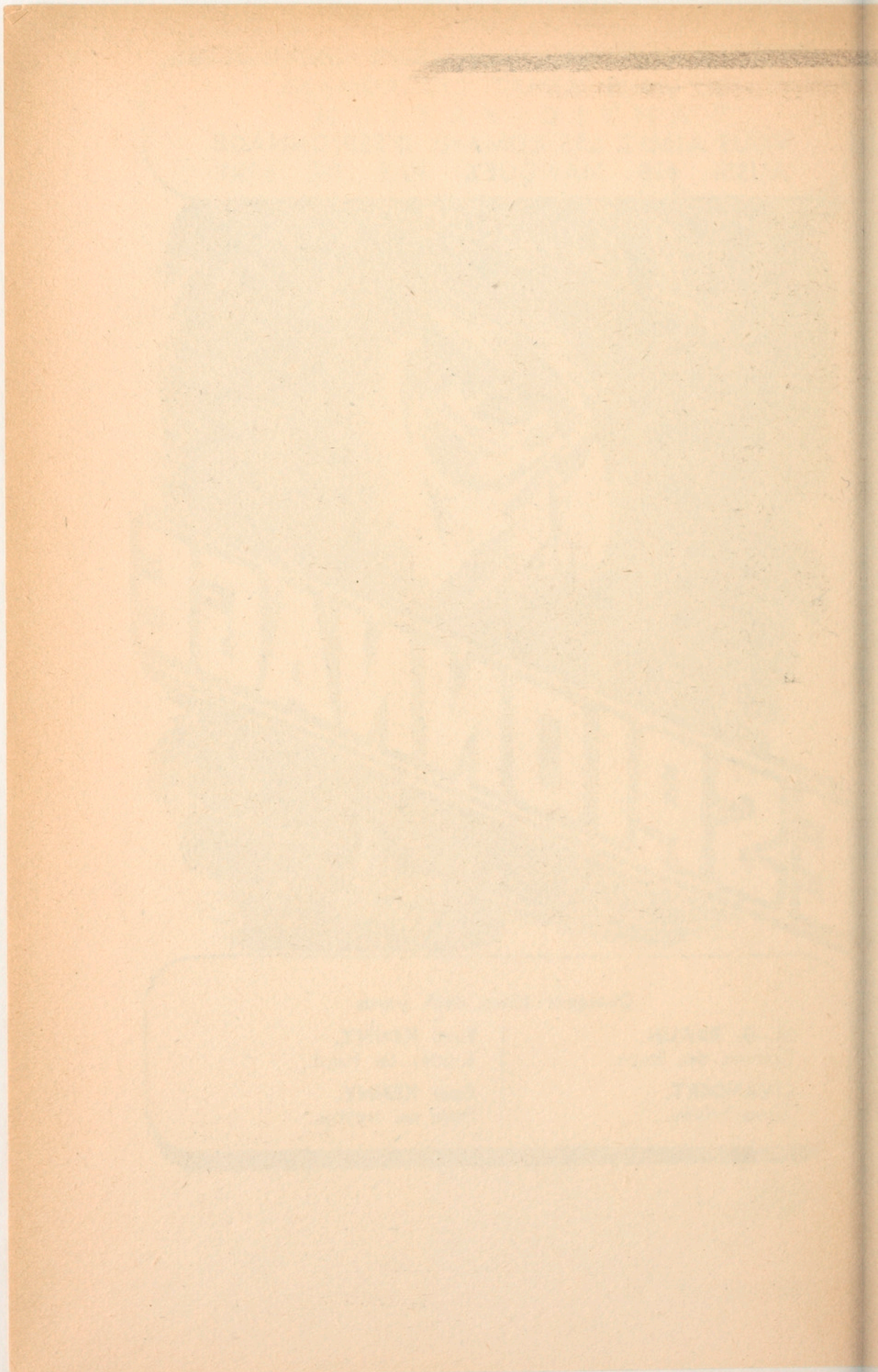
la coupole, Flint estima que l'approche se ferait dans d'excellentes conditions de visibilité. Son regard embrassait tout le golfe du Mexique.

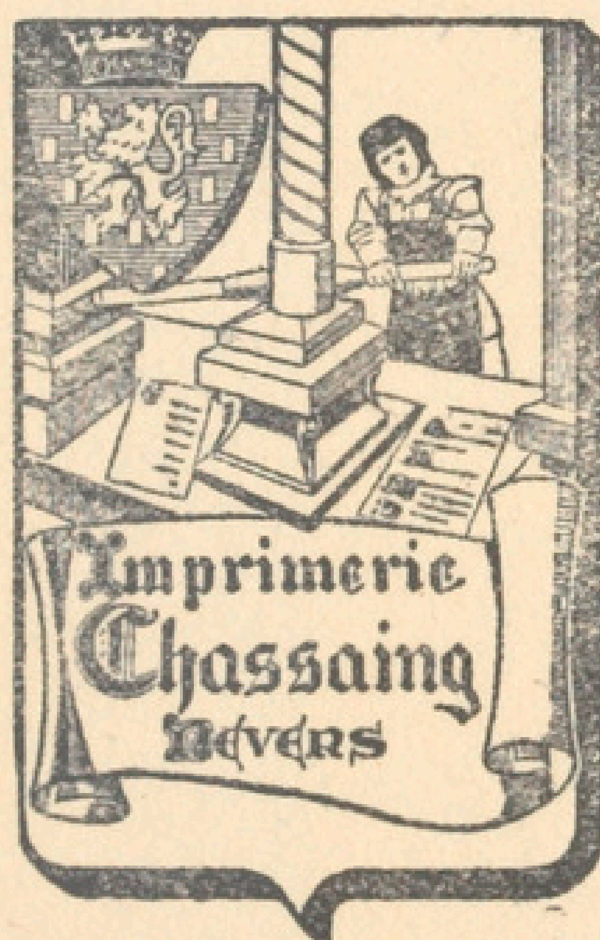
Ses pensées ne gravitaient pas seulement autour des manœuvres d'atterrissage. Un point continuait à le préoccuper. Les mutins qui étaient coffrés dans la soute arrière étaient promis à un jugement en cour martiale. Mais comment pourrait-on les condamner après avoir effacé de leur mémoire les faits dont ils étaient accusés ?

Flint chassa cette question insoluble de son esprit et, d'une voix mâle et forte, il commanda à Dasseau :

— Embranchez la télé-commande ! Fini pour vous !

FIN





Dépôt légal 3e trimestre 1954
— Publication mensuelle —

— Imprimé en France —

DANS LA MÊME COLLECTION

SERIE ANTICIPATION

16	LA FLAMME COSMIQUE.	Vargo STATTEN.
17	FRONTIERES DU VIDE.	Jean-Gaston VANDEL.
18	HANTISE SUR LE MONDE.	Jimmy GUIEU.
19	LE SOLEIL SOUS LA MER.	Jean-Gaston VANDEL.
20	COURSE VERS PLUTON.	Vargo STATTEN.
21	ATTENTAT COSMIQUE.	Jean-Gaston VANDEL.
22	L'UNIVERS VIVANT.	Jimmy GUIEU.
23	INFERNALE MENACE.	Vargo STATTEN.
24	INCROYABLE FUTUR.	Jean-Gaston VANDEL.
25	L'HERITAGE DE LA LUNE.	Vargo STATTEN.
26	L'AGONIE DES CIVILISÉS.	Jean-Gaston VANDEL.
27	LA DIMENSION X.	Jimmy GUIEU.
28	LE MARTIEN VENGEUR.	Vargo STATTEN.
29	PIRATE DE LA SCIENCE.	Jean-Gaston VANDEL.
30	PIEGE DANS LE TEMPS.	Rog PHILLIPS.
31	NOUS LES MARTIENS.	Jimmy GUIEU.
32	LA BOMBE G.	Vargo STATTEN.
33	S.O.S. SOUCOUPES.	B. R. BRUSS.
34	FUITE DANS L'INCONNU.	Jean-Gaston VANDEL.
35	ILES DE L'ESPACE.	Arthur-C. CLARKE.
36	LA SPIRALE DU TEMPS.	Jimmy GUIEU.
37	SAUVETAGE SIDERAL.	F.-R. BESSIERE.
38	METAL DE MORT.	Vargo STATTEN.

VIENT DE PARAITRE

B. R. BRUSS

La guerre des soucoupes

A PARAITRE

JIMMY GUIEU

Le monde oublié

Ant. N° 39 Chassaing, Nevers.

